

Aux rythmes de l'eau

Imaginer la métropole séquanienne

Écologie et habitabilité de la Seine et de ses affluents

44^{EME} ATELIER INTERNATIONAL DE
CRÉATIVITÉ URBAINE ET TERRITORIALE

DU 07 AU 25 SEPTEMBRE 2026



CAHIER DE
SESSION

les Ateliers
maîtrise d'œuvre urbaine

Aux rythmes de l'eau : Imaginer la métropole séquanienne

ÉCOLOGIE ET HABITABILITÉ DE LA SEINE ET DE SES AFFLUENTS



44^E ATELIER INTERNATIONAL DE
CRÉATIVITÉ URBAINE ET TERRITORIALE

CAHIER DE SESSION
VERSION 2 / 20 OCTOBRE 2026

Plus d'informations : www.ateliers.org
seine@ateliers.org - contact@ateliers.org

Les Ateliers remercient ses partenaires



Projet financé par la Métropole du Grand Paris

L'équipe du 44ème atelier

Co-pilotes scientifiques : Laura Châtaigner et
César Silva Urdaneta
Assistante-pilote : Clotilde Trivin
Assistante logistique : Marilou Zapata

L'équipe des Ateliers

Directrice : Véronique Valenzuela
Directeur des projets : Simon Brochard
Gestion et communication : Victoire Bayle
Comptabilité et logistique : Lhakey Tenzin

SOMMAIRE

01

LE SUJET

..... 6

Imaginer, aux rythmes de l'eau, la métropole du
grand jardin séquanien..... 7
Les territoires : la métropole séquanienne 10

02

LE PROCESSUS

.....15

Le plaidoyer..... 16
Le 1er atelier 17
Teamwork 17
Rencontres de la Seine métropolitaine..... 18
L'atelier 20

03

LES PROPOSITIONS DES ÉQUIPES

.....30

Equipe Riverhood..... 32
Equipe Flow..... 44
Equipe Les Confluenceurs..... 56

04

LE JURY

.....68

05

LES PARTICIPANTS

.....72

Les participants 73
L'équipe de l'atelier..... 76

06

ANNEXE

.....78

07

L'ATELIER EN IMAGES

.....81

Avant-propos

Depuis plus de 40 ans, l'association Les Ateliers de Cergy réunit chaque année en Île-de-France des étudiants et de jeunes professionnels de nationalités et de profils variés, qui travaillent sur site en équipes pluridisciplinaires, et présentent leurs propositions et stratégies devant un panel d'experts et de représentants locaux. Les propositions des équipes associent visions de long terme pour les territoires et idées d'actions illustrées, composant ainsi un éventail de projets mis à disposition des décideurs locaux. Depuis l'origine jusqu'à aujourd'hui un réseau de plus de 3 000 anciens participants s'est constitué.

Depuis les années 2000, les Ateliers sont invités à l'international pour organiser ces ateliers, le parti est toujours le même, traiter librement, et à plusieurs échelles, des sujets complexes, en s'autorisant à prendre du champ par rapport au contexte institutionnel et animer une réflexion multipartenariale.

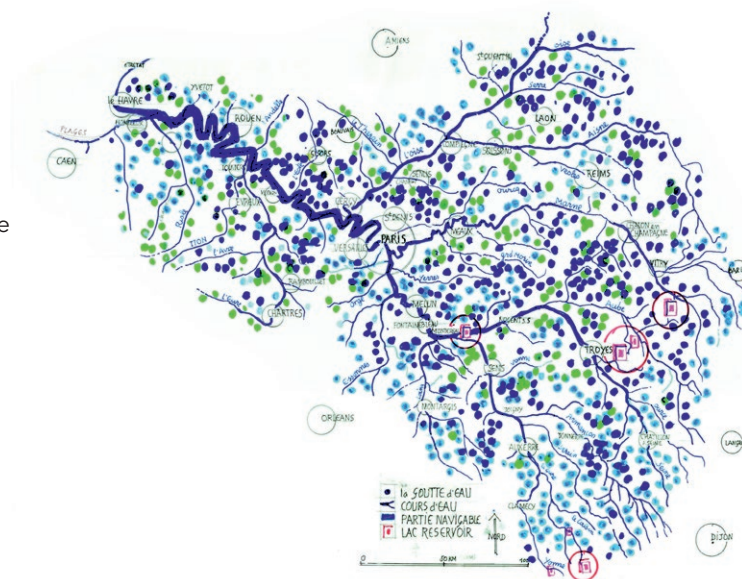
Pour leur 44ème session, Les Ateliers poursuivent le cycle d'ateliers "Écologie et habitabilité de la Seine et de ses affluents", démarré en 2025. Le bassin de la Seine est par essence un espace qui traverse les frontières et les disciplines, dont les représentations évoluent en fonction des enjeux de l'époque. Les équipes de jeunes professionnels explorent ainsi le bassin au cours de trois sessions successives, et proposent au fur et à mesure des représentations et des actions pour son avenir.

Après une première session consacrée à la Haute vallée de la Seine et aux territoires de l'amont, ce deuxième atelier se concentre sur le cœur habité et fortement imperméabilisé du bassin : la métropole francilienne, ici renommée métropole séquanienne. Lors de cette série d'ateliers, il s'agit d'interroger et de réinventer les rapports entre les habitants et le fleuve, entre le réseau hydrographique et nos vies quotidiennes. Les Ateliers tentent ainsi de montrer à voir comment la Seine et ses affluents, plutôt que de border ou de traverser la métropole, peuvent redevenir la colonne vertébrale vécue et partagée, aux rythmes de l'eau.

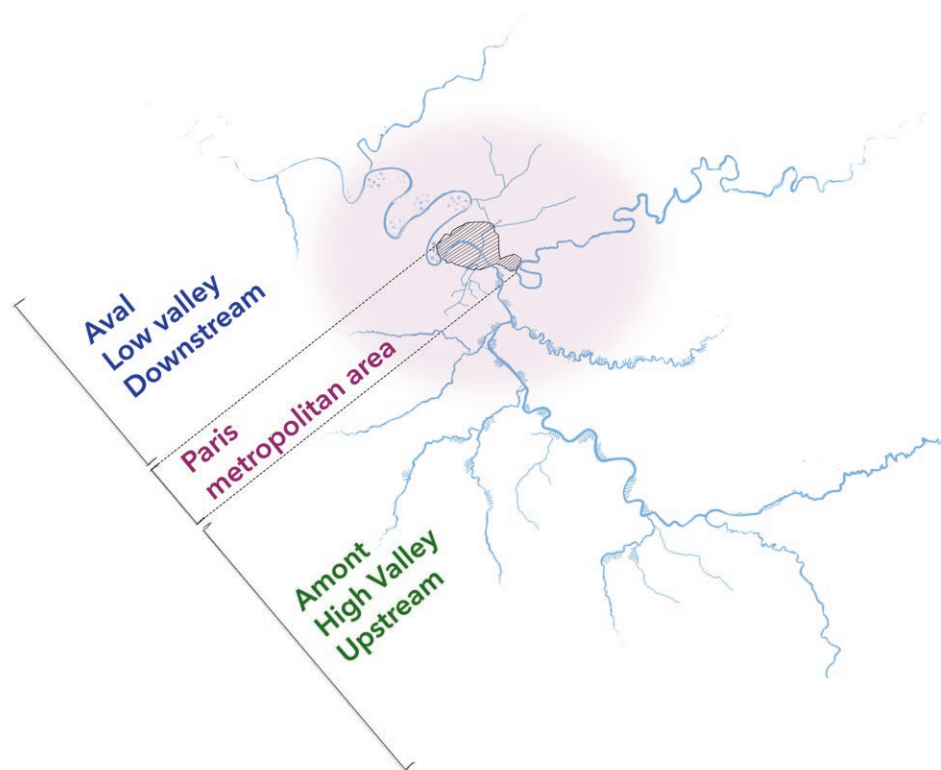
Dans le contexte des menaces simultanées de raréfaction de l'eau et de risques d'inondations en lien avec le changement climatique, il devient primordial de repenser notre rapport à l'eau et au bassin versant, notamment dans ses parties les plus urbanisées et les plus densément habitées. L'eau, première condition de vie, devient matrice de relations entre la géographie, le paysage, le vivant, le minéral, jusqu'au cœur de la métropole. Comment faire vivre ce Grand Jardin Séquanien au sein même de l'agglomération, fondé sur le réseau hydrographique, la symbolique de l'eau et la puissance narrative du jardin ?

Le bassin de la Seine est un grand territoire, s'étalant de la Bourgogne à la Normandie, rassemblant plus de 18 millions d'habitants. La métropole séquanienne en constitue le cœur plus densément habité, où se concentrent les usages, les tensions et les opportunités les plus vives entre le fleuve et ses riverains. C'est ici que les récits inventés par les équipes doivent trouver à se confronter à la densité urbaine, aux infrastructures existantes, et aux pratiques quotidiennes de millions d'habitants.

Ce deuxième atelier vise à contribuer à l'invention de ce Grand Jardin Séquanien afin d'écrire les récits des territoires désirables, solidaires et résilients, pour les habitants de ce grand bassin de vie. Tout en suivant le fleuve de ses sources à son estuaire, la 44e session se concentre sur la métropole séquanienne. Un troisième et dernier atelier est prévu l'année 2027, qui portera sur l'aval de ce grand bassin versant, de ce grand bassin de vie, jusqu'à l'estuaire.



La Seine et ses affluents © Bertrand Warnier



La Seine : la haute vallée, la Seine métropolitaine, la basse vallée

- Un cycle d'ateliers internationaux à partir de 2025, de la Seine Amont, Seine Métropolitaine et Seine Aval
- 15 participants bénévoles sélectionnés par atelier et plus de 100 experts bénévoles (partenaires, chercheurs, professionnels, comité de suivi, séminaire productif, membres du jury)
- 3 équipes internationales et pluridisciplinaires de jeunes professionnels et étudiants pour chaque atelier
- A chaque atelier, 3 semaines de travail sur site, avec des temps de visite, d'échanges et de présentations, accompagnés par les acteurs des territoires
- Pour ce 44ème atelier, 15 jeunes professionnels et étudiants internationaux (Inde, Colombie, Grèce, Cameroun, Ukraine, Allemagne, Belgique, Géorgie, France...) formés à des disciplines complémentaires (urbanisme, art, paysage, ingénierie, économie, sociologie...) ont travaillé à Cergy et dans la métropole du 7 au 25 Septembre 2026.

01

LE SUJET

PAR LES CO-PILOTES

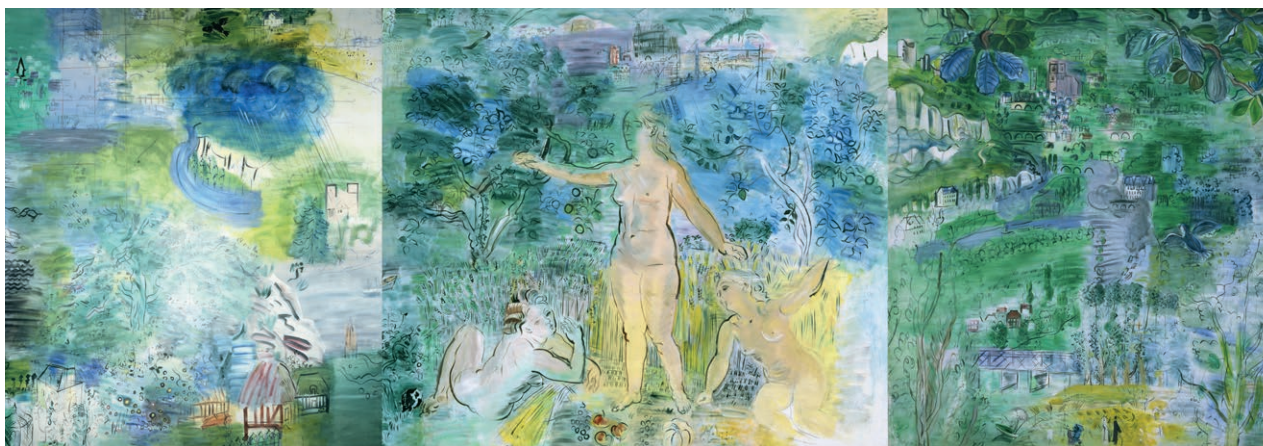
LAURA CHATAIGNER & CESAR SILVA URDANETA



Imaginer, aux rythmes de l'eau, la métropole du grand jardin séquanien

Pour aborder la condition contemporaine du système métropolitain, fait d'interdépendances territoriales, de superpositions d'échelles et de périmètres de gouvernance, de conflits d'usages et de temporalités disjointes, le sujet de cet atelier propose une méthode par trames de lecture simultanées. L'attention aux dynamiques du grand bassin replace la métropole au sein des relations hydrologiques, écologiques et territoriales qui la font vivre et signe l'approche commune au triptyque du Grand Bassin de la Seine, dont cette session constitue le volet métropolitain, entre amont et aval.

L'atelier invite à imaginer la métropole séquanienne au fil de trois grandes idées-cadres - habiter la métropole à travers l'eau, cultiver une conscience métropolitaine, articuler des synergies d'acteurs - structurent les questionnements. Elles s'engagent sur le terrain à travers trois actions opératoires - révéler, relier, activer - et l'attention aux temporalités comme méthode pour faire émerger des prises de projet aux rythmes de l'eau, de ses défis et de ses possibles. Car lire les héritages, révéler les décalages entre les rythmes de l'eau, du vivant, des usages et de l'action publique, puis construire des trajectoires permet de faire du temps une véritable matière de projet. Il ne s'agit plus seulement d'imaginer ce que pourrait devenir la métropole, mais de comprendre à quels rythmes elle se transforme déjà, quels temps elle hérite, lesquels elle accélère ou contrarie, et comment agir avec eux.



Le Cours de la Seine © Raoul Dufy.

De ses sources à l'estuaire, de la Bourgogne au Havre, serpente la Seine. Au fil de ses ondulations se dessine l'horizon d'un Grand Jardin séquanien. En son cœur s'étend une métropole dont les extensions se déploient le long des affluents. D'une vallée de la Seine amont scandée par une succession de confluences habitées aux grandes boucles de la Seine aval, rythmées par leurs mosaïques d'urbain et de nature, se déploie une remarquable diversité de paysages métropolitains. Des villes historiques, Corbeil ou Paris, aux jardins de Versailles et à la forêt de Fontainebleau, des villes-ports, Gennevilliers, aux îles enchantées de la Seine, Saint-Denis, Saint-Etienne ; des cités-jardins, Suresnes, Châtenay, aux villes nouvelles, Évry-Courcouronnes, Cergy-Pontoise... Autant de manières de faire ville et d'inventer des façons d'habiter.

Au fil de l'eau, ces paysages ont porté le développement de la région capitale et de tout un pays. Mais la métropole n'a pas toujours tenu toutes les promesses de sa modernité : les inégalités sociales, économiques et d'exposition aux aléas se superposent à l'appauvrissement de ses milieux habités. L'eau canalisée, les rivières enfouies et les sols imperméabilisés témoignent d'une logique de la maîtrise et de la production qui aura également exacerbé les vulnérabilités. Aujourd'hui, face aux incertitudes climatiques, écologiques et politiques qui mettent nos milieux habités au défi de nouveaux devenirs, l'atelier invite à renouveler les manières d'imaginer la métropole de demain à partir de ce qui soutient la vie : l'eau des fleuves et des rus, celle des nappes et des sols, mais aussi les réseaux qui approvisionnent, les terres qui nourrissent et les milieux qui accueillent le vivant.



Dans le prolongement du *Plaidoyer pour un Grand Jardin séquanien*, production internationale et collaborative portée par les Ateliers de Cergy entre 2017 et 2022, et du premier atelier du triptyque séquanien, *Aux sources du Grand Jardin séquanien*, tenu en 2025, c'est depuis les figures paysagères de la métropole (vallées, boucles, îles...) que le sujet de cet atelier métropolitain propose de travailler, jusque dans l'espace mental d'un devenir commun, pour en faire émerger des formes d'action collective, des coopérations et des initiatives citoyennes capables de lui donner corps. Le jardin, « territoire mental d'espérance » selon Gilles Clément, donne une figure à cette perspective et engage une manière de faire avec les lieux, depuis l'attention et les gestes du soin portés aux vivants et à leurs relations ; le jardin comme méthode pour composer, avec l'habitabilité pour horizon.



Cité jardin de Stains ©Seine-Saint-Denis-Tourisme



La ressource des jardiniers ©Clément Dorval, Ville de Paris



Habiter avec la biodiversité © Laura Folmer, Topophile



Le canal Saint Martin © La Grande Voyageuse

Inventer la métropole séquanienne aux rythmes de l'eau est un appel à l'imaginer en trois mouvements.

Habiter la métropole à travers l'eau, c'est entrer dans la réalité de ses agencements et de ses usages futurs, à travers les multiples présences de l'eau dans l'épaisseur ordinaire du métropolitain : logements et jardins, cours et cœurs d'îlots, espaces productifs, franges d'infrastructures. Le logement relie l'intimité domestique aux enjeux de densité, de fraîcheur et d'accueil du vivant. Les lieux de production et de logistique, souvent tenus à distance, peuvent participer eux aussi aux conditions de l'habitabilité. La parcelle et le foncier deviennent des espaces de négociation où se rencontrent propriété, usages, perméabilité et responsabilités. Révéler ces lieux et les relations qui les traversent, c'est déjà faire apparaître des continuités et imaginer de nouvelles alliances, capables de nourrir des relations entre espèces, entre acteurs, entre territoires.

Cultiver une conscience métropolitaine, c'est reconnaître les interdépendances et les solidarités qu'elles appellent, relier ce que les découpages du territoire tendent à séparer. Les tissus d'acteurs deviennent autant de leviers pour faire projet depuis le collectif. Institutions, entreprises, associations et habitants y contribuent, par les coopérations qu'ils nouent comme par leurs pratiques quotidiennes, culturelles et citoyennes. Faire commun engage alors des choix : qui accède, qui décide, qui entretient, et avec qui partage-t-on la métropole ? Cette attention s'étend aux autres actants, vivants et non vivants, au biotique et à l'abiotique, à la nature et à l'artifice, avec lesquels se construit aussi le devenir de la métropole. Elle rejoint la communauté de destin terrestre chère à Edgar Morin, en inscrivant nos projets dans une responsabilité envers le monde dont nous dépendons.

Articuler des synergies d'acteurs, enfin, c'est transformer cette conscience en capacité d'agir. Il s'agit ici de trouver les prises capables de mettre en mouvement ce qui est déjà là. À ce travail, les participants apportent une diversité internationale de compétences, de talents, de cultures et d'affects. La rencontre, l'immersion et la confrontation des regards permettent d'en tisser des scénarios inédits. La métropole séquanienne prend ainsi forme par des gestes éclairés, dans la souplesse des arts martiaux : accompagner les forces à l'œuvre, saisir les possibles, déceler les rythmes, infléchir les trajectoires ; mais surtout dans la générosité du jardinier, en empathie avec le vivant : semer les graines d'un avenir en commun.

L'art des participants aura été, avec *Riverhood*, de tirer des fils pour enrichir le tissu social de collaborations et de communs pour le devenir d'un bassin solidaire ; avec *Flow*, d'ouvrir les monumentalités à des métamorphoses vivifiantes, à l'accueil des pratiques habitantes et à l'épanouissement du vivant ; avec *Les Confluenceurs*, de redonner au lit majeur une présence par les résurgences de l'eau et du végétal, les appropriations sociales et la rencontre avec l'art.

Ces propositions esquissent autant de manières d'habiter la métropole séquanienne comme un Grand Jardin. Reste à entrelacer leurs mouvements dans le temps : lire dans les paysages et les infrastructures les héritages qui continuent d'agir, révéler les décalages entre les rythmes de l'eau, du vivant, des usages et de l'action publique, et construire à partir d'eux des trajectoires capables d'articuler gestes présents et devenirs possibles. Imaginer la métropole de demain, ce serait alors moins lui assigner un état futur que lui donner les moyens d'évoluer aux rythmes de l'eau.

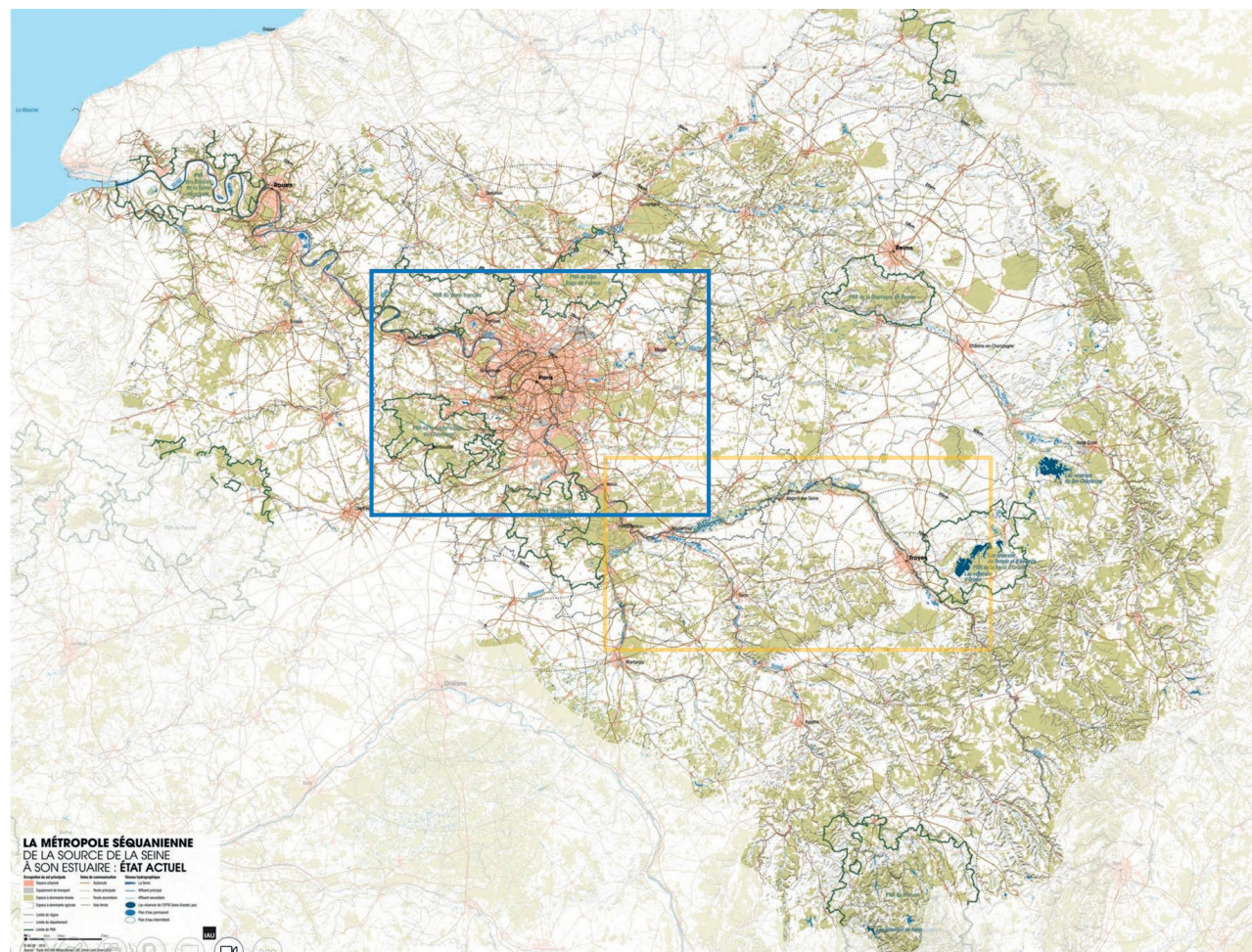


Ode à l'Eukaryote © Shoshanah Dubiner



Les territoires : la métropole séquanienne

La métropole parisienne est souvent décrite par ce qui s'y concentre : près de 12,6 millions d'habitants en Île-de-France, une densité exceptionnelle d'emplois, d'équipements, de réseaux et de fonctions de commandement. Cette concentration imprime au territoire ses propres cadences. Chaque jour, des millions de déplacements mettent en relation Paris et les pôles métropolitains, les grands ensembles et les tissus pavillonnaires, les zones d'activités et les plateformes logistiques. Marchandises, matériaux, énergie, eau et aliments convergent vers la région capitale tandis que d'autres flux en repartent. La métropole tient dans ces circulations autant que dans ses espaces, mais nombre d'entre elles reposent sur une trame de l'eau plus discrète qui soutient le fonctionnement quotidien du territoire. L'eau traverse la métropole à la surface de la Seine, de la Marne et de l'Oise, longe les quais de Paris, contourne les îles et alimente les canaux ; mais elle circule aussi sous terre, dans les nappes, les sols et les réseaux. Elle tombe, ruisselle, s'infiltre, s'évapore, est prélevée, consommée, traitée puis rejetée. Au fil des saisons, les variations du débit des cours d'eau, de l'humidité des sols et du niveau des nappes rythment les usages et mettent à l'épreuve la capacité de la métropole à assurer son approvisionnement, absorber les pluies, maintenir des espaces de fraîcheur et rendre ses berges habitables.



En bleu, l'aire de la métropole au cœur de cet atelier, au sein du bassin de la Seine © Institut Paris Région, Laurent Perrin

Une métropole façonnée par l'eau

Suivre l'eau conduit rapidement au-delà du cœur parisien. Le bassin de la Seine s'étend des plateaux de Bourgogne et de Champagne jusqu'à la Normandie, rassemblant progressivement en amont les eaux de l'Aube, de l'Yonne et du Loing, puis de la Marne, avant de recevoir l'Oise à Conflans-Sainte-Honorine et de poursuivre son cours vers l'estuaire. À mesure que l'on suit le fleuve et ses affluents, ces relations prennent corps dans des paysages métropolitains très différents.

À Paris, la Seine est à la fois monumentale, productive et fortement aménagée. Endiguée entre des quais largement minéraux et franchie par une succession de ponts, elle structure le paysage patrimonial du centre tout en restant une infrastructure essentielle au fonctionnement de la capitale. Ses ports et quais accueillent des activités industrielles et logistiques, notamment liées au transport et au stockage des matériaux de construction, à l'approvisionnement des chantiers et à l'évacuation de leurs déblais, inscrivant Paris dans un système portuaire qui se prolonge en amont et en aval. L'axe fluvial est aussi mobilisé pour réduire la part du transport routier dans l'approvisionnement de la capitale : acheminer les marchandises au plus près du cœur dense par la Seine permet d'envisager les ports urbains comme des points de relais vers une logistique du dernier kilomètre moins dépendante des poids lourds. Ces fonctions productives coexistent avec une réappropriation croissante des berges pour les loisirs et la promenade, tandis que l'amélioration de la qualité de l'eau a permis le retour de la baignade. Dans le même temps, la renaturation de certains secteurs et la restauration des continuités écologiques rappellent que l'espace du fleuve ne se limite pas à ses berges.

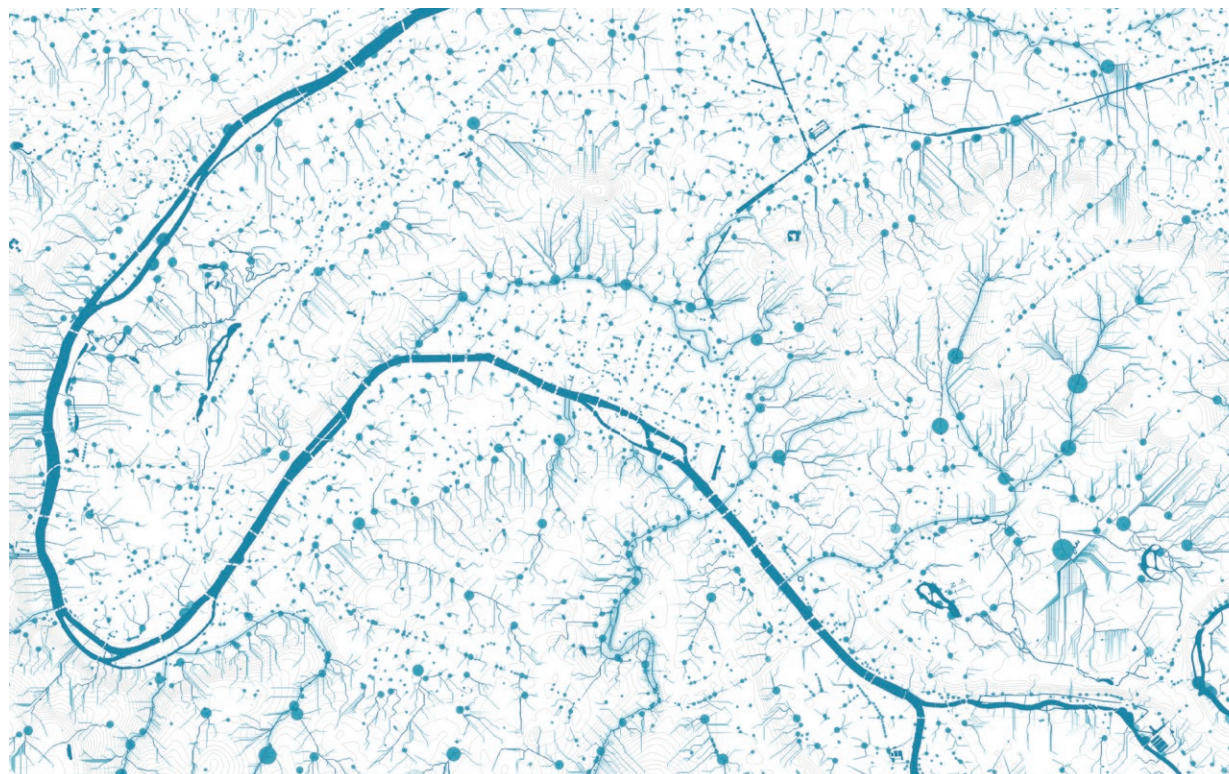


L'eau présente sous diverses manières et dans différents espaces métropolitains : la Seine à Paris, la renaturation du Croult à Gonesse, au village olympique de l'île-Saint-Denis, le long du Quai de Bezons, la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, le port de Gennevilliers.



Il comprend aussi une masse d'eau dont le débit et la qualité conditionnent les usages, ainsi que des milieux aquatiques dont la vie se déploie sous la surface.

En amont, la Seine traverse la vallée industrielle d'Ivry, Vitry et Choisy, puis s'inscrit autour d'Orly, Villeneuve-Saint-Georges et Ablon dans un territoire où grandes infrastructures et quartiers habités côtoient directement les zones inondables. La Marne offre un autre paysage : autour de Joinville, Saint-Maur et Champigny, ses boucles, ses îles et ses berges portent l'héritage d'une relation résidentielle et récréative à l'eau, aujourd'hui renouvelée notamment par le retour de la baignade. En aval de Paris, la boucle nord de la Seine a constitué l'un des territoires privilégiés d'exploration et de dialogue de l'atelier. Autour du port de Gennevilliers et des paysages industriels d'Argenteuil et de Bezons, le fleuve conserve un rôle productif et logistique majeur au contact de quartiers habités et en transformation. La Seine reste aussi profondément inscrite dans l'identité des villes riveraines. À Argenteuil, les paysages du fleuve et l'héritage impressionniste nourrissent cette relation ancienne, alors même que les infrastructures et emprises industrielles ont distendu les liens physiques avec l'eau. La reconnexion recherchée dépasse aujourd'hui les seules berges : des coteaux au centre-ville jusqu'à la Seine, il s'agit de retrouver des continuités paysagères et écologiques dans l'épaisseur du territoire, en donnant davantage de place à la trame verte et bleue et à des espaces publics végétalisés. À L'Île-Saint-Denis, cette relation passe par un réinvestissement matériel et culturel de l'insularité. La transformation des anciennes emprises industrielles, le remodelage des berges et le retour de la baignade cherchent à briser la frontière avec l'eau et à faire de l'insularité un levier d'attachement, d'identité et d'attractivité. Mais la proximité immédiate du port de Gennevilliers rappelle que, dans les conditions actuelles d'approvisionnement et de consommation



Carte des lieux d'accumulation de l'eau et des rivières. La pluie dessine la géographie naturelle. Des lignes d'eau, à partir de la pente des rues déduite du modèle numérique de terrain, naissent de multiples vallons naturels. ©Apur, 2024

de la région capitale, cette reconnexion doit composer avec des fonctions productives et logistiques incontournables. À l'échelle de la boucle nord de la Seine se dessinent ainsi les tensions et possibilités d'une relation au fleuve en recomposition : maintenir les fonctions et circulations qui relient ces territoires à la métropole, tout en rapprochant l'habiter quotidien de l'eau et du vivant. Plus à l'ouest, les grandes boucles de la Seine desserrent progressivement le tissu urbain et font davantage apparaître coteaux, îles et espaces ouverts, avant que la confluence avec l'Oise à Conflans-Sainte-Honorine n'ouvre vers Cergy-Pontoise et un autre système de vallées. Cette traversée fait

apparaître moins une relation métropolitaine unique à la Seine que différentes manières de faire avec le fleuve, façonnées par les paysages, les héritages et les fonctions propres à chaque territoire. Mais ces relations ne sont jamais entièrement locales : l'eau circule, les usages se répondent et les transformations d'un secteur prennent place dans un système qui les relie à d'autres territoires, en amont comme en aval. C'est dans cette tension entre situations locales et interdépendances métropolitaines que se dessinent les possibilités, mais aussi les points de friction, d'une métropole façonnée par l'eau.

Maîtriser l'eau, habiter ses variations

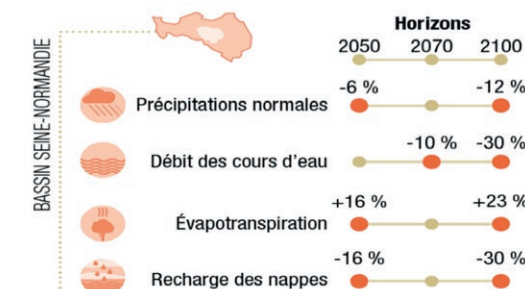
La centralité parisienne s'est construite avec cette géographie autant qu'elle l'a transformée. Les vallées de la Seine, de la Marne et de l'Oise constituent des axes privilégiés d'urbanisation, de circulation et d'implantation industrielle. À partir du XIX^e siècle, l'extension des réseaux d'alimentation en eau et d'assainissement accompagne la croissance de l'agglomération et transforme profondément les milieux aquatiques. Des cours d'eau sont rectifiés, canalisés ou recouverts : la Bièvre disparaît progressivement sous Paris et sa proche banlieue, tandis que des rus comme le Croult sont busés ou intégrés aux réseaux d'assainissement. Les zones humides reculent à mesure que les sols s'imperméabilisent. Contenir, drainer, évacuer, approvisionner : maîtriser l'eau consiste longtemps à accorder ses mouvements aux besoins et aux rythmes de la ville. Pourtant, elle continue de travailler le territoire, dans les nappes, les sols et les anciennes vallées, et réapparaît aujourd'hui dans des cours d'eau remis à ciel ouvert, comme la Bièvre à Arcueil et Gentilly. En Seine-Saint-Denis, la Vieille Mer en donne une autre expression : transformée en collecteur et enfouie au cours de l'urbanisation, elle retrouve progressivement un cours à ciel ouvert, faisant réapparaître dans le paysage une continuité hydraulique que la ville avait incorporée à ses réseaux. Ce qui a été enfoui continue ainsi d'agir sur le territoire, et ce qui a été maîtrisé n'est jamais entièrement soustrait à ses propres temporalités.

Cette maîtrise repose sur un vaste système technique, largement souterrain. L'eau consommée dans l'agglomération est en partie captée loin du cœur dense ; après usage, elle parcourt des milliers de kilomètres de réseaux avant d'être traitée, notamment

à Seine Aval, à Achères. En amont, les lacs-réservoirs retiennent une partie des crues et restituent de l'eau pour soutenir les étiages. Sous la ville, égouts, canalisations et nappes rencontrent aussi une géologie transformée par l'exploitation ancienne du calcaire, du gypse et de la craie. Les carrières et cavités qui en subsistent rendent la circulation de l'eau particulièrement sensible : dans les secteurs gypseux, notamment au nord de Paris et en Seine-Saint-Denis, infiltrations, fuites ou variations des nappes peuvent dissoudre la roche et fragiliser le sous-sol. Le retour de l'eau dans les sols se compose ainsi avec cette épaisseur technique et géologique, qui détermine où, comment et à quel rythme elle peut s'infiltrer. Du bassin versant aux réseaux enfouis, la circulation de l'eau met ainsi en relation des infrastructures et des milieux dont les fonctionnements restent étroitement dépendants.

Le changement climatique accentue ces décalages et désajuste des rythmes que l'aménagement s'est longtemps efforcé de synchroniser. Dans les vallées densément urbanisées de la Seine, de la Marne et de l'Oise, l'imperméabilisation des sols accélère le ruissellement lors des pluies intenses et met sous pression les réseaux d'assainissement, provoquant ponctuellement des rejets d'eaux usées dans la Seine. L'exposition aux crues reste tout aussi structurante : plus d'un million de Franciliens vivent aujourd'hui dans les zones qui seraient inondées lors d'une crue majeure de type 1910. Mais l'eau ne dessine qu'une partie de la géographie du risque. L'interdépendance des réseaux étendrait les perturbations bien au-delà des secteurs submergés : électricité, eau potable, assainissement, transports, télécommunications ou chauffage urbain pourraient être interrompus ou fortement dégradés, avec des effets se prolongeant plusieurs semaines ou plusieurs mois après la décrue. Habiter avec la crue signifie donc aussi penser ce

temps long de l'après-crue, lorsque l'eau s'est retirée mais que le fonctionnement quotidien de la métropole reste profondément perturbé. À d'autres moments, les sécheresses et les étiages prolongés réduisent les débits de la Seine et de ses affluents alors que l'eau reste sollicitée par la métropole comme par les milieux aquatiques. Les vagues de chaleur renforcent ces tensions dans les tissus les plus denses et minéraux. Ces transformations déplacent ainsi les frontières établies entre infrastructures techniques, espaces habités et milieux vivants et appellent à de nouvelles alliances, dans lesquelles le sol, la végétation ou les milieux aquatiques peuvent eux-mêmes prendre part au fonctionnement de l'infrastructure métropolitaine.



© L'INSTITUT PARIS REGION, 2021 / Sources : DRIAS, GREC IdF, AESN, SDAGE

Les changements climatiques auront de nombreux impacts sur la place de l'eau en ville et dans tout le bassin.



Crue de la Seine en 2018, Lionel Allorge



Les arbitrages d'une métropole interdépendante

Composer davantage avec l'eau et le vivant engage ainsi très concrètement la manière dont l'espace métropolitain est partagé et transformé. Dans des vallées déjà densément aménagées, faire davantage de place à l'eau suppose des arbitrages entre des usages, des milieux et des temporalités qui se superposent parfois sur les mêmes espaces. À Ablon-sur-Seine et Villeneuve-le-Roi, le barrage-écluse maintient les conditions de navigation tandis que les quartiers riverains composent avec les débordements du fleuve : après les crues de 2016 et 2018, Villeneuve-le-Roi a notamment rehaussé des équipements électriques et des voies d'accès et aménagé des cheminements hors d'eau. Sur la rive opposée, les espaces ouverts de Vigneux participent à l'expansion des crues, tout en étant convoités pour des fonctions logistiques et portuaires : le projet de port porté par HAROPA y a suscité l'opposition des communes voisines, qui mettent en avant le risque d'inondation, les zones humides, les terres agricoles et les nuisances pour les quartiers habités. Sur ce tronçon de Seine se joue ainsi très concrètement la distribution de l'espace entre circulation fluviale, protection contre les crues, développement économique, milieux ouverts et habitabilité des quartiers riverains. Ces usages n'engagent ni les mêmes emprises ni les mêmes temporalités : maintenir un chenal navigable, préserver une zone d'expansion des crues ou adapter un quartier à des inondations récurrentes produit des manières différentes d'occuper la vallée et d'accompagner les mouvements du fleuve.

Ces frottements sont constitutifs d'une métropole dense dont le fonctionnement dépend d'interconnexions qui dépassent largement ses limites, l'enjeu résidant dans les rythmes auxquels l'espace et les ressources sont prioritairement accordés. La croissance de la métropole parisienne a reposé sur sa capacité à mobiliser des territoires toujours plus vastes pour assurer et accélérer son propre fonctionnement, faisant de la Seine et de son bassin à la fois une ressource, une infrastructure et un espace d'ajustement. Les arbitrages autour de l'eau révèlent ainsi jusqu'où les territoires et les milieux sont appelés à s'adapter aux exigences du fonctionnement métropolitain, mais aussi la possibilité d'inverser cette relation : faire évoluer la métropole pour composer davantage avec leurs temporalités et leurs limites. Derrière le choix de ce que l'on protège, ralentit, approvisionne ou laisse se transformer se dessinent ainsi différentes manières de faire métropole - et d'imaginer et de répartir les conditions de son habitabilité.



A Ablon-Sur-Seine

02

LE PROCESSUS





L'atelier est un travail collectif de préparation, associant l'équipe de pilotage aux différents partenaires et acteurs de l'eau à chacune des étapes-clés. La préparation est rythmée par les réunions régulières du « comité de suivi », qui accompagne et oriente les réflexions de l'atelier, depuis la définition du sujet jusqu'à la restitution finale devant le jury.

Le plaidoyer

2022

Début 2022, Les Ateliers et Urba2000, avec le soutien de l'Institut Paris Région, publient le « Plaidoyer pour un grand jardin séquanien », écrit par Bertrand Warnier, urbaniste et cofondateur des Ateliers, avec la complicité de Phil Enquist et de Drew Wensley, et une préface d'Erik Orsenna.

Selon les mots de Bertrand Warnier : « Ce Plaidoyer – qui pourrait être un Manifeste – aborde largement les questions des limites et frontières existantes. Et c'est dans ce contexte et avec l'œil du jardinier, qu'il y a le plus de choses à dire – ou tout au moins très différemment – de celui du comptable sur des questions aussi essentielles que le gigantisme et la surconcentration, le rôle de l'eau et la place des paysans, l'équilibre biologique et le besoin d'espaces, la qualité de vie au XXI^e siècle. »

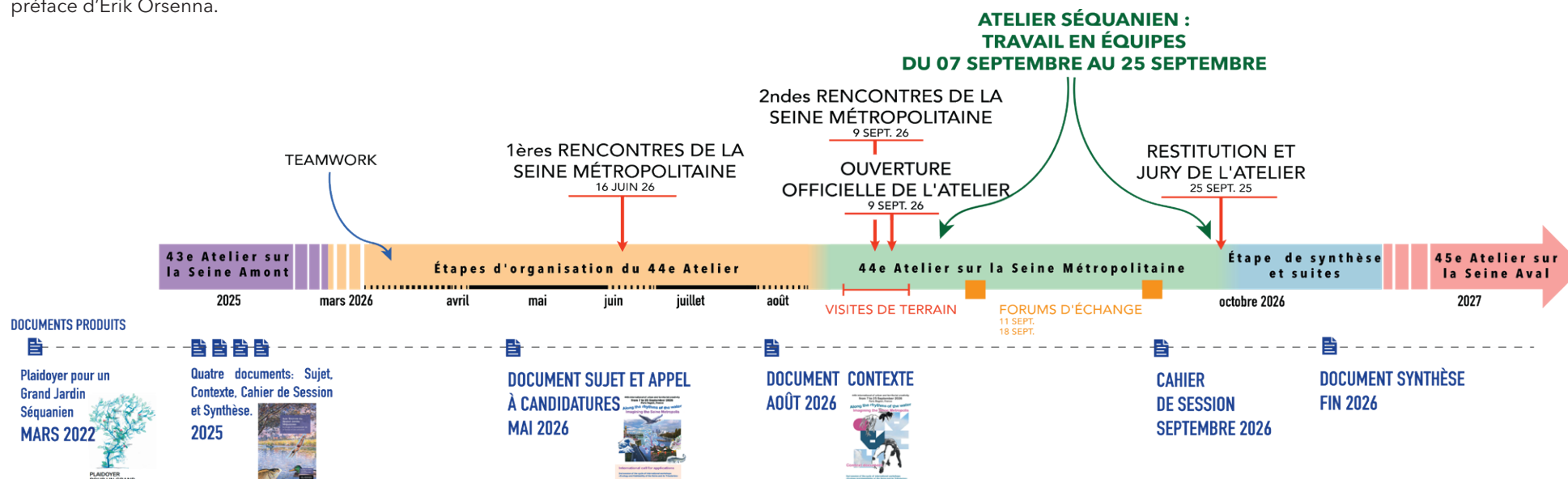
C'est de ce Plaidoyer qu'est né le cycle d'ateliers séquaniens : trois sessions successives, échelonnées sur trois ans, invitant à parcourir le bassin de l'amont vers l'aval.



**THE SEINE RIVER BASIN
AS A GREAT PARK SYSTEM**

Plaidoyer pour un grand Jardin Séquanien

Bertrand Warnier - Phil Enquist - Drew Wensley



Le 43ème atelier

SEPTEMBRE 2025

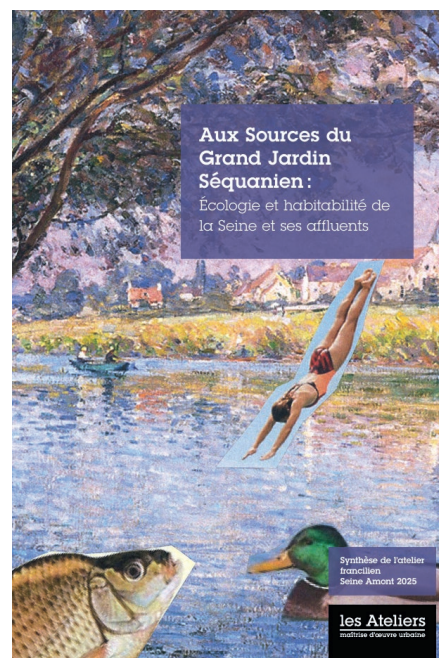
En septembre 2025, la 43e session « **Aux Sources du Grand Jardin Séquanien** » a ouvert ce cycle en se concentrant sur la Seine amont, un territoire vaste et discret à l'échelle nationale, parfois oublié par l'aval, qui assure pourtant une part essentielle de la régulation hydrologique du grand bassin.

Les quinze participants ont pris part à trois semaines de travail collectif, enrichies d'un séminaire, de visites de terrain et de forums d'échange avec les acteurs du territoire. Chaque équipe s'est emparée de la métaphore du Grand Jardin Séquanien pour explorer un imaginaire singulier de l'eau : l'équipe NOU(E)S a réactivé la figure des noues (rus, fossés et talwegs de l'amont) comme maillage de corridors bio-culturels ; l'équipe BEAVERS a pris pour guide le castor, « tisserand-hydrologue », pour imaginer des chemins reliant agriculture, urbanité et nature ; l'équipe KI LU CRUE a réhabilité légendes et savoirs vernaculaires pour dresser une cartographie du sacré du Haut-Séquanien.

De ces trois récits s'est dégagée une grammaire commune de cinq imaginaires (fleuve, chemins, sacré, animaux, noues) et une culture partagée des vulnérabilités, invitant à transformer la fragilité des milieux en ressource pour des pratiques régénératives. Restituées lors du jury et analysées dans la synthèse de l'atelier écrite par les deux co-pilotes Armelle Varcin et César Silva Urdaneta (disponible en ligne et en papier), ces propositions ont posé les fondations narratives et méthodologiques sur lesquelles s'appuie aujourd'hui la présente session, consacrée au cœur habité du bassin : la métropole séquanienne.



Les participants du 43ème atelier en Septembre 2025



Teamwork

MARS 2026

Dans le cadre de la préparation de l'atelier, des étudiants de CY Cergy Paris Université, de l'University of Warwick (Royaume-Uni), l'Université Babeş-Bolyai (Roumanie), de la Technische Universität Dresden (Allemagne) et de l'Université de Ljubljana (Slovénie) ont pris part à "Teamwork", un travail collaboratif en ligne, pendant un mois au printemps 2026. Cette activité, menée en partenariat avec le réseau Eutopia d'universités européennes, fait suite à plusieurs éditions menées depuis 2024.

Intitulé « Living with European rivers », ce dispositif visait à susciter l'intérêt pour l'atelier international que Les Ateliers organiseront à Paris en septembre 2026, où 15 participants internationaux travailleront trois semaines sur l'avenir du système Seine : son rôle dans la métropole parisienne, la protection de ses ressources en eau sur le long terme, et sa contribution à la qualité de vie des habitants.

Pendant quatre semaines, ce groupe d'étudiants et jeunes professionnels a partagé des informations, photographies et réflexions sur sa propre ville et son cours d'eau. Ils ont mené des recherches et des visites de terrain, puis ont élaboré collectivement un livret présentant chaque fleuve européen selon des approches variées : identité, histoire, biodiversité, prévention des inondations, ...

Ce livret très riche, nommé « **Living with European Rivers** », permet de découvrir, au fil des pages, les rivières de Ljubljana, Dresden, Shannon, Sabarmati... et leurs relations aux territoires qu'elles arrosent. Le livret est disponible librement sur le site des Ateliers : <https://ateliers.org/fr/workshops/245/>



Rencontres de la Seine métropolitaine

16 JUIN 2026

Les Ateliers ont réuni chercheurs, praticiens, acteurs du territoire et partenaires de l'association lors d'une journée de séminaire consacrée à l'écologie et à l'habitabilité du territoire métropolitain de la Seine et de ses affluents. Le séminaire s'est organisé autour du temps comme méthode, entendu comme une attention portée à la mosaïque des temporalités qui façonnent la métropole : du temps long des nappes, des sols et des milieux aux rythmes quotidiens des habitants, des temporalités de la planification aux urgences de la gestion de crise et aux horizons du projet politique.

La journée a été nourrie par l'intervention de Nathalie Blanc, directrice de recherche au CNRS et directrice du Centre des politiques de la Terre. Elle a invité la salle à dépasser une lecture strictement technique de la vulnérabilité pour l'envisager comme relationnelle : celle-ci se construit dans les liens entre sociétés, milieux, espaces et temporalités. L'habitabilité dépend ainsi de la capacité à maintenir des relations vivantes avec un territoire et à composer avec ses forces comme avec ses fragilités. Les vulnérabilités locales doivent dès lors être replacées dans des transformations plus larges, celles qui affectent les grands équilibres terrestres.

Il s'agit ainsi de penser ensemble les différentes échelles de relations et de dépasser la séparation entre nature et société. Les territoires sont des systèmes d'interdépendances dont la vitalité dépend de la qualité des relations entre humains, milieux et autres formes de vivant. Dans la métropole séquanienne, ces



Intervention de Nathalie Blanc lors des Rencontres



Groupe de travail "Temps long"

interdépendances se construisent et se transforment à des rythmes différents, qui ne coïncident pas toujours. Penser l'habitabilité suppose alors de prêter attention à leurs articulations, à leurs décalages et aux tensions qu'ils peuvent produire.

Pour ouvrir le dialogue autour de ces enjeux, deux tables rondes se sont déroulées simultanément afin d'explorer deux perspectives complémentaires.

La première table ronde s'est intéressée aux temps courts du quotidien : habiter, travailler, se déplacer ou profiter du fleuve. À partir d'expériences concrètes - baignade, fraîcheur, infiltration, réutilisation de l'eau ou récupération des urines - les échanges ont interrogé les circulations de ressources et les liens entre ville, assainissement et agriculture. Du réseau parisien d'eau non potable aux polluants persistants, ils ont souligné l'importance de rendre visibles les cycles de l'eau pour relier pratiques quotidiennes et transformation des modèles d'aménagement.

La seconde table ronde a porté sur les temps longs des milieux, des infrastructures et de l'action publique. Les aménagements de la Seine laissent des héritages durables qui continuent de façonner les usages, les vulnérabilités et les possibilités de transformation de la métropole. Face à des institutions soumises à l'urgence, aux cycles politiques et à la nécessité de produire des résultats visibles, la transformation des milieux impose pourtant d'autres temporalités : un siècle d'aménagement ne se défait pas en quelques années, et sols, végétation et écosystèmes se régénèrent selon des rythmes qui dépassent largement ceux des projets et de la décision publique.

Cette nécessité de visibilité peut entrer en tension avec le temps indispensable à la réflexion, à l'expérimentation et à la transformation des milieux. En matière de renaturation notamment, on ne peut défaire en quelques années un siècle d'aménagement. Peu de transformations sont toutefois totalement irréversibles, mais les infléchir suppose du temps. De nombreuses actions sont déjà engagées - restauration écologique, coopérations, expérimentations, évolution des pratiques - sans que leurs résultats soient immédiatement visibles pour la majorité des habitants.

Le séminaire a ainsi fait ressortir un enjeu central : identifier les conditions d'articulation entre les différentes temporalités du projet et de l'action pour repenser la métropole. Cette articulation suppose toutefois de reconnaître que les différentes temporalités de la transformation métropolitaine ne progressent ni au même rythme ni selon les mêmes contraintes. Nous retenons ainsi six idées fortes :

LE TEMPS LONG FAÇONNE LE QUOTIDIEN : les infrastructures, les aménagements du fleuve et les héritages fonciers orientent durablement les usages, les vulnérabilités et les possibilités de transformation de la métropole.

AGIR SUR LE QUOTIDIEN ENGAGE LE TEMPS LONG : la baignade ou la reconquête des berges montrent comment des transformations pensées et construites dans la durée peuvent modifier les conditions concrètes de l'habiter.

TRANSFORMER SUPPOSE UNE CONTINUITÉ DE L'ACTION : dépasser l'urgence et les cycles électoraux suppose de transmettre les savoirs, de maintenir les coopérations et d'inscrire les expérimentations dans des trajectoires durables.

COMPOSER AVEC LE TEMPS DES MILIEUX : la formation des sols, la croissance des arbres et la régénération des écosystèmes invitent à reconnaître des rythmes qui ne se plient pas aux calendriers du projet.

LE QUOTIDIEN EST UN ESPACE DE PRÉFIGURATION : usages et pratiques rendent d'autres possibles désirables, les mettent à l'épreuve, les diffusent d'un territoire à l'autre et suscitent de nouvelles attentes habitantes.

LE QUOTIDIEN N'EST PAS SEULEMENT HUMAIN : développement et évapotranspiration des plantes, activité de la microfaune ou cycles des rejets organiques invitent à élargir l'attention aux rythmes des milieux et des vivants avec lesquels nous cohabitons.

Plutôt que de chercher à réduire ces écarts de temporalité, l'enjeu est donc d'apprendre à travailler avec eux et à en faire une ressource pour le projet. C'est cette capacité d'articulation que nous invitons les participant-es de l'atelier de septembre 2026 à mobiliser : relier les expériences du présent aux transformations de long terme, rendre visibles et appropriables les possibles déjà en germe, transmettre les savoirs, coopérer et expérimenter afin de construire des trajectoires d'habitabilité capables de tenir ensemble ces différentes temporalités.

LE TEMPS DU QUOTIDIEN HABITANTS HUMAINS & NON-HUMAINS ET LEURS TEMPORALITÉS

LE TEMPS LONG MILIEUX, INFRASTRUCTURES, DÉCISIONS, TRAJECTOIRES





Sites de visites pendant les jours d'immersion de l'atelier

Visites de l'atelier

LUNDI 7 SEPTEMBRE 2026
1ÈRE JOURNÉE D'IMMERSION

Après un premier arrêt matinal fut à la confluence de la Seine et de l'Oise à Conflans, où se trouve le futur port fluvial Seine-Métropole Ouest.

Visite 1 : La visite d'Argenteuil s'est ouverte par un accueil de la Ville et une rencontre avec **Camille Gicquel**, adjointe au maire d'Argenteuil et vice-présidente de l'EPT Boucle Nord de Seine. Une déambulation à travers la ville, de l'avenue Gabriel-Péri jusqu'à la Seine, a permis d'explorer les enjeux de continuité entre les différents quartiers et les transformations récentes de l'espace public. Le réaménagement de cette avenue structurante - passage de quatre à deux voies, élargissement des trottoirs, désimperméabilisation et végétalisation - témoigne d'une volonté de redonner de la place aux piétons et au végétal, tandis que le street art contribue à renouveler et valoriser les paysages urbains. Le parcours s'est poursuivi par le quai de Saint-Denis récemment rénové jusqu'au pont d'Argenteuil, actuellement en travaux. Au contact direct de la Seine, l'accès encore contraint aux berges, leur connexion aux quartiers et les enjeux de circulation ont permis d'aborder plus largement la place d'Argenteuil dans la métropole et ses liaisons avec les territoires voisins. La visite s'est achevée sur les hauteurs de la Butte d'Orgemont. Son vaste panorama sur Paris, la Seine et les territoires alentour donne à lire toute l'épaisseur du paysage argenteuillais, des coteaux jusqu'au fleuve. Ce point de vue a permis d'interroger l'identité paysagère singulière d'Argenteuil, mais aussi ses continuités avec le port de Gennevilliers et avec son propre héritage industriel, toujours présent dans le territoire.

La visite a été commentée par les équipes de la Ville d'Argenteuil, représentées par **Jérôme Freynet**, **Thomas Guillaume** et **Emmanuelle Sancet**. **Lucie Spangenberg**, **Marjorie Clément** et **Jasmine Dozias**, représentant l'EPT Boucle Nord de Seine, étaient également présentes.

Visite 2 : La journée s'est poursuivie à Bezons, où le groupe a été accueilli par **Aël Tressard**, directrice de l'aménagement et de l'urbanisme de la Ville de Bezons, et **Manon Mininger**, directrice adjointe. La visite a permis de découvrir le projet déjà bien avancé de requalification du chemin de halage en bord de Seine, qui associe mobilités douces, végétalisation et espaces culturels et collectifs, notamment autour du jardin partagé du Gerموir. La Ville envisage également l'installation de nouvelles péniches afin de renforcer les usages et l'animation du fleuve. Avec ses vues dégagées sur la Seine et La Défense, le chemin de halage constitue à la fois un espace de loisirs apprécié des habitants et un axe important de connexion. La proximité du tramway et la continuité des berges vers Carrières-sur-Seine contrastent cependant avec les difficultés rencontrées en direction d'Argenteuil. Zones industrielles, grandes infrastructures routières comme la D311 et congestion du pont de Bezons montrent toute la complexité de faire coexister usages, mobilités et continuités écologiques dans un territoire fortement contraint. Ces infrastructures contribuent également à maintenir une séparation entre la ville et son fleuve. Améliorer l'accessibilité des berges et retisser leurs liens avec les quartiers constitue ainsi l'un des enjeux centraux des projets portés par la Ville de Bezons, également intégrés à la révision en cours de son Plan local d'urbanisme. La visite s'est achevée par un pique-nique dans le parc Nelson Mandela.



Visite commentée à Argenteuil, avec Camille Gicquel, Jérôme Freynet et Thomas Guillaume



Depuis la butte d'Orgemont



Sous l'autoroute A15



Arrêt sur l'avenue Gabriel Péri, Argenteuil



Accueil par Aël Tressard sur les bords de Seine



Sur le chemin de halage de Seine de Bezons



Visite 3 : Cette première journée de visites s'est conclue à L'Île-Saint-Denis, territoire singulier entièrement entouré par la Seine. Le groupe a d'abord été accueilli à l'Hôtel de Ville par le maire, **Mohamed Gnabaly**, qui a présenté les transformations en cours et la vision portée par l'équipe municipale pour l'avenir de l'île. La récente réappropriation du fleuve, notamment à travers le retour de la baignade, témoigne de cette volonté de renouer les liens entre les habitant·es et la Seine. **Philippe Monges**, conseiller municipal délégué à l'Aménagement durable, à l'urbanisme, à la transition énergétique, au fleuve et à l'assainissement, et **Matthias Poignavent**, directeur Patrimoine et Ville durable, ont ensuite retracé l'histoire et le profil socio-économique de ce territoire tout en longueur. Du nord au sud se succèdent des paysages très contrastés : espaces naturels protégés, dont une partie classée Natura 2000, quartiers résidentiels, infrastructures et anciennes friches industrielles aujourd'hui en pleine transformation.

Une déambulation le long des berges a permis de découvrir cette géographie particulière, entre petit et grand bras de Seine, jusqu'à la plage Thorez, mais aussi l'identité de « village » cultivée par la commune et ses habitant·es. Cette insularité constitue à la fois une richesse et une contrainte : malgré la proximité immédiate de Saint-Denis et de Saint-Ouen, les franchissements et les grandes infrastructures continuent de poser des questions de connexion avec les territoires voisins. La nouvelle passerelle reliant l'île à Saint-Denis, réalisée dans le cadre du Village des athlètes et destinée aux piéton·nes, cyclistes et transports en commun, donne à voir l'une des réponses apportées à cet enjeu de désenclavement. La visite s'est achevée dans l'écoquartier fluvial, développé sur d'anciennes friches industrielles et dont l'extension a accueilli une partie du Village des athlètes lors des Jeux olympiques et paralympiques de 2024. Quartier sans

voiture, largement végétalisé et conçu pour favoriser l'infiltration des eaux pluviales, il donne aujourd'hui à voir l'héritage de cet événement et les transformations qu'il a accélérées. La découverte de la Maison Fleuve, nouveau tiers-lieu culturel du quartier, a enfin permis d'aborder l'histoire populaire des usages de l'eau et les nouvelles formes de réappropriation collective des berges et du fleuve.



Accueil par le Maire de l'Île-Saint-Denis, Mohamed Gnabaly



Au bord de la Seine, visite guidée par Philippe Monges

Matthias Poignavent



Près du site de baignade estival à l'Île-Saint-Denis



Sur les berges du petit bras de la Seine



Le pont entre Saint-Denis et l'Île-Saint-Denis





MARDI 8 SEPTEMBRE 2026 2ÈME JOURNÉE D'IMMERSION

Durant la matinée, les participant·es se sont réparties en petits groupes afin d'explorer différents territoires et de croiser les regards sur les multiples facettes de la métropole : le Musée des Égouts de Paris, pour appréhender les enjeux de l'eau et des flux invisibles sous la capitale ; Ablon-sur-Seine, pour découvrir les paysages et infrastructures de l'amont ; et les canaux de Paris, pour observer les conflits d'usage qui les traversent et les visions qui se dessinent pour leur avenir.



Au musée des égouts



Le barrage d'Ablon-Sur-Seine

Le Musée des Égouts de Paris

Le trajet jusqu'au Musée des Égouts a commencé au cœur du Paris patrimonial et luxueux : un groupe a descendu les Champs-Élysées vers la Seine, traversé le pont de l'Alma, puis plongé au cœur du réseau d'assainissement. Le musée se situe au niveau du collecteur de l'avenue Bosquet et du double siphon de l'Alma, par lequel les eaux de la rive gauche passent sous la Seine avant de rejoindre la rive droite et les installations de traitement, dont Seine Aval, à Achères. Sous les rues et les monuments apparaît ainsi l'épaisseur technique sur laquelle repose le fonctionnement quotidien de la capitale.

L'histoire de l'assainissement montre comment la métropole s'est équipée pour capter, évacuer et traiter l'eau, transformant durablement ses sols, ses cours d'eau et ses sous-sols. Dans les galeries en fonctionnement, le réseau apparaît comme une infrastructure vivante, soumise aux variations des pluies, des débits et des usages, et au travail quotidien de maintenance et de régulation. La visite rend tangible le passage d'une eau pensée comme flux à évacuer à un système complexe de circulations, de temporalités et de relations entre surface et sous-sol. Elle révèle aussi les limites de cette maîtrise : lors de pluies intenses, les volumes peuvent dépasser les capacités des réseaux et stations, entraînant ponctuellement des rejets d'eaux excédentaires dans la Seine et rappelant qu'une infrastructure, aussi vaste soit-elle, ne peut à elle seule absorber les déséquilibres qu'elle reçoit.

D'Ablon-sur-Seine à Vigneux-sur-Seine

En Seine amont, un groupe a arpenté les communes d'Ablon-sur-Seine et de Vigneux-sur-Seine à la découverte de centralités de la commune et des signes de déprise de certains commerces. Le parcours traversait des quartiers pavillonnaires très bien tenus, où la maison et son jardin donnent à lire l'intimité, la tranquillité, l'appropriation et le rapport à un extérieur qui fondent leur attrait, mais aussi autant de jardins imperméabilisés, avec des qualités moindres en matière de biodiversité et une capacité d'infiltration limitée. Des ensembles collectifs présentant des signes de dégradation ponctuent le parcours. L'arrivée sur les quais a révélé un autre contraste, malgré la proximité immédiate de la Seine, clôtures et panneaux d'interdiction limitaient les possibilités d'accès et d'usage du fleuve. Les hauts murs bordant certaines constructions récentes renforçaient cette mise à distance. La surélévation des niveaux habitables, liée au risque d'inondation, interrogeait également la relation entre les logements, l'espace public et la Seine.

La traversée par la passerelle du barrage-écluse d'Ablon-Vigneux a conduit le groupe vers la Saussaie des Gobelins, où subsistent des terres cultivées sur une emprise appartenant à HAROPA PORT. Le parcours s'est poursuivi à travers une succession de situations très différentes. Terrains de motocross, constructions anciennes présentant un intérêt patrimonial, puis nappes pavillonnaires et grands ensembles de logements à dominante sociale à Vigneux-sur-Seine. De part et d'autre de la Seine, cette succession de formes urbaines, d'usages et de conditions sociales contrastées a ainsi donné à voir la diversité, parfois très marquée, des situations qui composent la vallée de la Seine amont et ses défis dans les dynamiques de la métropole.

Les canaux de Paris

La rencontre avec **Marie-Pierre Padovani**, responsable du service des canaux de la Ville de Paris, a permis de replacer les canaux parisiens dans le temps long de leur fabrication et de leurs usages. Créés au XIX^e siècle pour répondre à des besoins d'alimentation en eau, de navigation et d'approvisionnement, ils doivent aujourd'hui composer avec des enjeux renouvelés : gestion de la ressource, adaptation au changement climatique, maintien de la navigation, transformation des usages et rôle des affluents et des réservoirs dans le soutien d'étiage. La visite du poste de pilotage et de surveillance des écluses a donné à voir le fonctionnement concret de cette infrastructure hydraulique, prolongée par le passage d'un bateau à l'écluse n°1 du canal Saint-Denis.

Enfin, la déambulation le long du canal, jusqu'au centre commercial du Millénaire à Aubervilliers, aux portes du périphérique, a ensuite offert un autre visage des paysages de l'eau métropolitain. Moins investi par les usages de loisirs que le canal Saint-Martin, le canal Saint-Denis révèle davantage des situations urbaines de marge, où se côtoient infrastructures, activités productives, grands équipements, coupures urbaines et espaces en transformation.



Le long du canal Saint-Denis

Paris depuis la Seine

L'après-midi s'est ouvert par une promenade à bord du Fluctuat, bateau de la Ville de Paris, depuis le port de l'Arsenal puis le long de la Seine, de l'amont vers l'aval de Paris. La traversée a permis d'observer la diversité des usages du fleuve - surveillance et navigation de service, transport, croisières touristiques - et de ses berges, entre activités industrielles, quais de dépôt et de manutention, promenades, loisirs et mobilités douces. Traverser Paris d'un périphérique à l'autre a aussi permis de relire l'histoire des quais et l'évolution des rapports entre la ville et son fleuve : longtemps très minéraux, puis largement consacrés à l'automobile, ils sont aujourd'hui réinvestis par la promenade, le sport et les mobilités douces, tout en participant au paysage patrimonial de la Seine. Depuis l'eau, la ville se donne à lire par séquences contrastées : quartier François-Mitterrand, ministère de l'Économie et des Finances, façades haussmanniennes et néo-haussmanniennes, Île de la Cité, Tour Eiffel et architectures modernes de Beaugrenelle.

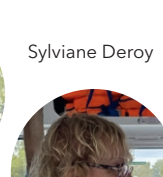
La visite a également permis d'aborder la Seine comme un milieu vivant à protéger et à restaurer. Dans cet environnement fortement aménagé, des frayères artificielles sont notamment installées pour recréer des espaces de reproduction et de refuge pour les poissons là où les habitats naturels ont en partie disparu, illustrant la recherche d'une coexistence entre les nombreux usages du fleuve et la restauration de ses fonctions écologiques.

La visite a été accompagnée et commentée par **Christophe Ribet**, chef du Département Seine de la Ville de Paris ; **Roxanne Caillaud**, chargée de mission Gestion des Milieux Aquatiques (GEMAPI) à la Métropole du Grand Paris ; **Jordi Delepine**, délégué général de La Seine en Partage et ses Affluents ; **Olivier**

Jamey, président de la Communauté Portuaire de Paris ; et **Sylviane Deroy**, responsable du Comité des Usagers du Port de l'Arsenal.



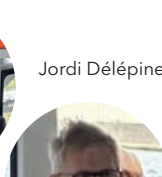
Christophe Ribet



Sylviane Deroy



Olivier Jamey



Jordi Delépine



Sur le Fluctuat, intervention de Roxanne Caillaud



Sur le Fluctuat



Les 2^{ndes} Rencontres de la Seine métropolitaine

MERCREDI 9 SEPTEMBRE 2026

Après deux premières journées consacrées à l'arpentage des territoires et à la rencontre d'acteurs de terrain, les deuxièmes Rencontres de la Seine métropolitaine, accueillies le mercredi 9 septembre par l'Institut Paris Region, ont proposé aux participant·es de prendre de la hauteur et de déplacer leur regard sur la Seine métropolitaine. **Véronique Valenzuela**, directrice des Ateliers, a d'abord replacé la session dans le cycle séquanien et la réflexion engagée autour du Grand Jardin séquanien. Les copilotes **Laura Châtaigner** et **César Silva Urdaneta** ont ensuite présenté les trois grandes pistes du sujet proposé aux équipes : habiter la métropole à travers l'eau, en faisant des milieux aquatiques, des infrastructures et des paysages de l'eau des supports de l'habitabilité ; cultiver une conscience métropolitaine, à partir des interdépendances et solidarités qui relient la métropole à ses rivières, ses écosystèmes et ses territoires d'appui ; et articuler des synergies d'acteurs, en imaginant de nouvelles coalitions entre acteurs publics, économiques, associatifs et habitants pour rendre possibles les transformations écologiques et sociales.

La matinée a ensuite croisé les regards de chercheurs, praticiens et penseurs afin d'introduire des concepts et des manières de faire susceptibles de déplacer les cadres habituels de lecture de la métropole. Après l'intervention de Chris Younès, deux dialogues ont mis en regard les approches de Frédéric Rossano et Ludovic Faytre, puis de Reena Mahajan et Armelle Varcin, autour des vulnérabilités, de la cohabitation avec l'eau, des rythmes urbains et des transformations possibles des milieux métropolitains.

Chris Younès, philosophe et professeure à l'École Spéciale d'Architecture, a ouvert les réflexions en invitant à penser des formes de « soutenances régénératrices naturoculturelles » à travers la figure du jardin métropolitain de la Seine. Face à l'altération des conditions d'habitabilité, son intervention proposait de se situer non plus « au-dessus » ou « au centre » de la nature, mais « parmi », « avec » et « par le milieu » : repartir de l'existant, réparer et cultiver les interdépendances entre humains et plus qu'humains. Le jardin devient dans cette perspective une « école du temps », où l'on compose avec l'impermanence, les saisons et les gestes répétés. À l'échelle de la métropole, cette figure invite ainsi à imaginer de nouvelles formes de soutenance, capables de régénérer les milieux en cultivant les alliances et les interdépendances entre humains et plus qu'humains.

Un premier dialogue, consacré aux vulnérabilités et aux risques, a croisé les regards de **Ludovic Faytre**, responsable d'études Risques majeurs et aménagement à l'Institut Paris Region, et de **Frédéric Rossano**, paysagiste et maître de conférences à l'ENSA de Strasbourg. Ludovic Faytre a replacé le risque d'inondation à l'échelle d'une métropole où la concentration de l'habitat, des activités et des réseaux amplifie les effets de la crue bien au-delà des espaces directement submergés. À partir de l'articulation entre aléa, exposition et vulnérabilité, il a notamment montré comment les interdépendances métropolitaines prolongent et diffusent les perturbations, invitant à penser la ville dans les différentes temporalités de la crue, avant, pendant et après l'événement. « Composer avec le risque » suppose alors de mieux articuler aménagement, prévention, gestion de crise et post-crise, mais aussi de décroiser les secteurs et les échelles de décision. Frédéric Rossano a prolongé cette réflexion à travers la notion de « floodscapes », des paysages conçus pour accueillir les fluctuations



Chris Younès



Ludovic Faytre



Reena Mahajan



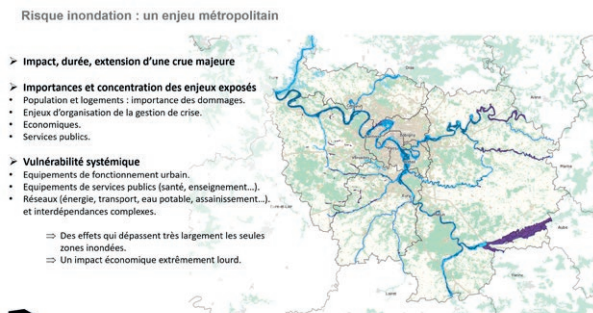
Armelle Varcin



Frédéric Rossano



Extrait de la présentation de Reena Mahajan



Extrait de la présentation de Ludovic Faytre



Extrait de la présentation d'Armelle Varcin

de l'eau plutôt que pour les tenir systématiquement à distance. En s'appuyant sur différents projets et paysages de l'inondation, il a montré comment les espaces laissés à l'expansion des eaux peuvent être pensés à plusieurs échelles et accueillir, selon les moments, d'autres fonctions liées aux milieux naturels, aux continuités paysagères ou aux usages récréatifs. Faire de la place à l'eau devient ainsi une ressource de projet et une manière de composer avec l'incertitude. Le dialogue a finalement invité à changer de regard sur le fleuve : son fonctionnement ordinaire est fait de variations de débit, de niveau et d'emprise, dont la crue constitue l'une des expressions. Faire de cette variabilité une donnée à part entière du projet territorial suppose d'aménager pour les différents états du fleuve, en rapprochant gestion du risque, paysage, écologie et aménagement.

Un second dialogue, consacré à habiter les temps et les présences de l'eau, a croisé les interventions d'**Armelle Varcin**, paysagiste, maîtresse de conférences à l'ENSAP Lille et copilote de l'atelier « Aux sources du Grand Jardin Séquanien » en 2023, et de **Reena Mahajan**, architecte-urbaniste, fondatrice de Studio Divercity et pilote de l'atelier « L'eau et la métropolisation » organisé par les Ateliers à Hyderabad en 2024. Leurs regards ont interrogé les manières dont l'eau est perçue, transformée et vécue dans la ville, mais aussi la place accordée à ses différentes temporalités. Armelle Varcin a proposé de repartir de la diversité des eaux et de leurs mouvements pour renouveler le regard des paysagistes. En explorant les affinités entre eau, temps et paysage, elle a relu l'urbanisation et la canalisation à partir des circulations, apparitions, effacements et fluctuations de l'eau, du bassin versant aux situations habitantes. Sa notion de « vulnérabilité générative » invite à faire des fragilités révélées par les pollutions ou les événements climatiques des

prises pour susciter l'action, réactiver les mémoires et construire des réponses collectives. Reena Mahajan a mis en relation l'effacement progressif de l'eau avec un modèle urbain fondé sur l'accélération, où artificialisation et infrastructures privilégient la circulation et l'évacuation rapides au détriment des temps de l'infiltration, des sols et des écosystèmes. Ralentir, laisser infiltrer, rendre l'eau visible et redonner du temps aux milieux deviennent alors autant de pistes pour une ville plus résiliente et attentive au vivant et aux expériences habitantes. Le dialogue a ainsi invité à interroger ce que les rythmes métropolitains rendent visible, laissent disparaître ou empêchent de se déployer. Habiter avec l'eau suppose de reconnaître la pluralité de ses présences et de ses temporalités, en faisant du paysage, des pratiques habitantes et de la vulnérabilité des prises pour transformer les relations entre la ville et ses milieux.



L'ouverture officielle

L'après-midi, s'est tenue l'ouverture officielle de l'atelier. La parole a été donnée aux acteurs qui fabriquent et gouvernent quotidiennement la métropole séquanienne à différentes échelles, afin de partager leurs enjeux et attentes vis-à-vis de l'atelier. Les interventions de **Camille Gicquel**, Adjointe au Maire déléguée à l'urbanisme, à l'aménagement et aux projets urbains, Ville d'Argenteuil, **Philippe Monges**, Adjoint au Maire, Aménagement durable, urbanisme, transition énergétique, fleuve, assainissement, Ville de L'Île-Saint-Denis, Mme **Emilie Bonnet-Derivière**, Adjointe au bureau du service politiques et police de l'eau - DRIEAT Ile-de-France (en visio), **Bruno Leménager**, Directeur de l'Eau et de la GEMAPI à la Métropole du Grand Paris, **Sébastien Alavoine**, Directeur Général Adjoint au Pôle Stratégie et Ressources, Établissement Public Foncier d'Île-de-France, et de **Jean-Claude Oliva**, Directeur de Coordination Eau Île-de-France, Vice-Président d'Est Ensemble, chargé de l'eau et de l'assainissement, ont permis de confronter les participants aux différents regards portés sur la métropole séquanienne et aux réalités de l'action : compétences institutionnelles, maîtrise foncière, temporalités des projets, gestion des risques, arbitrages et capacités de coopération.

La journée s'est achevée au port de Gennevilliers, où **Romane Maréchaux**, directrice du port, a présenté les enjeux de cette grande plateforme fluviale située en aval de Paris. Enclave industrielle et logistique insérée dans un tissu urbain dense, le port donne à voir très concrètement les tensions et complémentarités entre fonctions productives, usages du fleuve, transition environnementale et relations avec les territoires environnants.



Mots d'ouverture par Brigitte Guigou, Responsable formation partenariat recherche, Institut Paris Région



Accueil au Port de Gennevilliers par Romane Maréchaux



Camille Gicquel



Philippe Monges



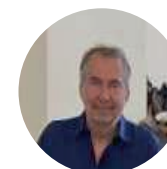
Emilie Bonnet-Derivière



Bruno Leménager



Sébastien Alavoine



Jean-Claude Oliva



Photo collective au Port

Forums d'échanges

JEUDI 10 SEPTEMBRE INSTALLATION À L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARTS DE PARIS-CERGY

Après trois jours entiers de visite et de présentation des enjeux locaux, les participant·s, constitués en 3 équipes multidisciplinaires et internationales, ont commencé à investir l'école d'Art. Les paysages parcourus, les rencontres et les questions glanées au fil des visites commencent alors à se tisser en une matière commune, point de départ des récits et des projets à venir.

VENDREDI 11 SEPTEMBRE PETIT FORUM D'ÉCHANGES À L'École d'Arts de Cergy

Après une journée et demie de travail en équipe, le forum d'échanges constitue un premier temps d'ouverture et de mise en commun. Encore nourries par les visites des jours précédents, les équipes y partagent leurs impressions, les grands imaginaires qui traversent leurs discussions et les premières pistes qui commencent à émerger. Ce premier temps de travail leur a permis de croiser leurs regards disciplinaires et de mettre les territoires parcourus en perspective avec d'autres contextes et expériences. À ce stade, le forum permet avant tout de mettre en discussion les premiers récits et pistes qui émergent pour la métropole et ses territoires, et d'ouvrir de nouvelles perspectives.

SEMAINE DU 14 AU 18 SEPTEMBRE TRAVAIL EN ÉQUIPE, RETOURS SUR LE TERRAIN

Les équipes poursuivent leur travail, affinent leurs projets et retournent sur le terrain pour explorer d'autres espaces et nourrir leurs réflexions. Productions graphiques, discussions et analyses territoriales rythment la semaine jusqu'au Grand Forum d'échanges.

VENDREDI 18 SEPTEMBRE GRAND FORUM D'ÉCHANGES À la Caisse des Dépôts et Consignations

La Caisse des Dépôts et Consignations a accueilli ce second forum d'échanges, au cours duquel les équipes ont présenté l'avancement de leurs projets. Les échanges avec les personnes expertes, les partenaires territoriaux et les membres des Ateliers ont permis de questionner et d'enrichir les propositions avant d'entamer la dernière semaine de travail et de finalisation des projets.



Petit forum d'échanges, ENSAPC



Travaux en équipes



Grand Forum d'Echanges

03

LES PROPOSITIONS DES ÉQUIPES



ÉQUIPE RIVERHOOD



ÉQUIPE FLOW



ÉQUIPE LES CONFLUENCEURS





TOM

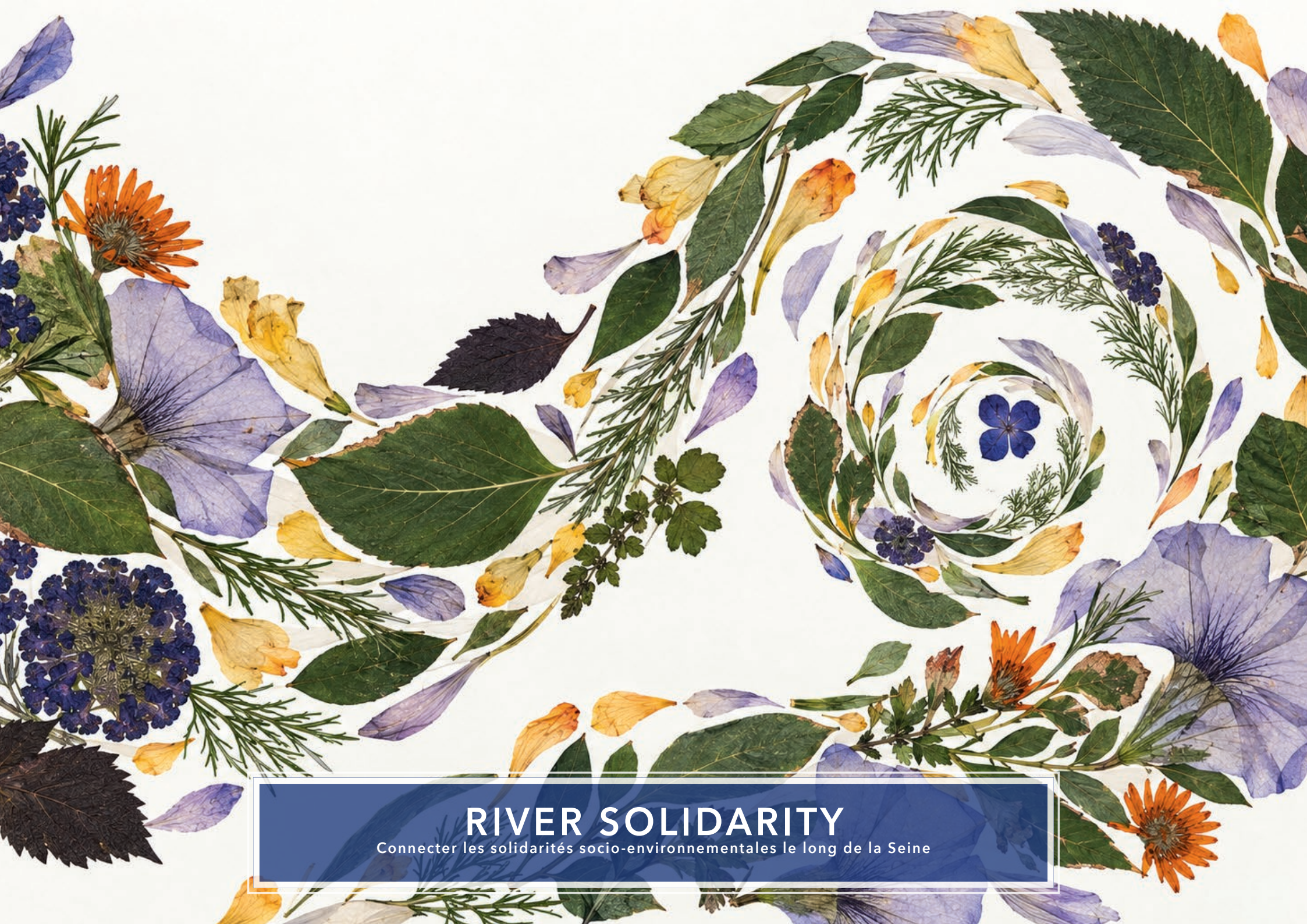
JEANPIERRE

VINITA

JULES

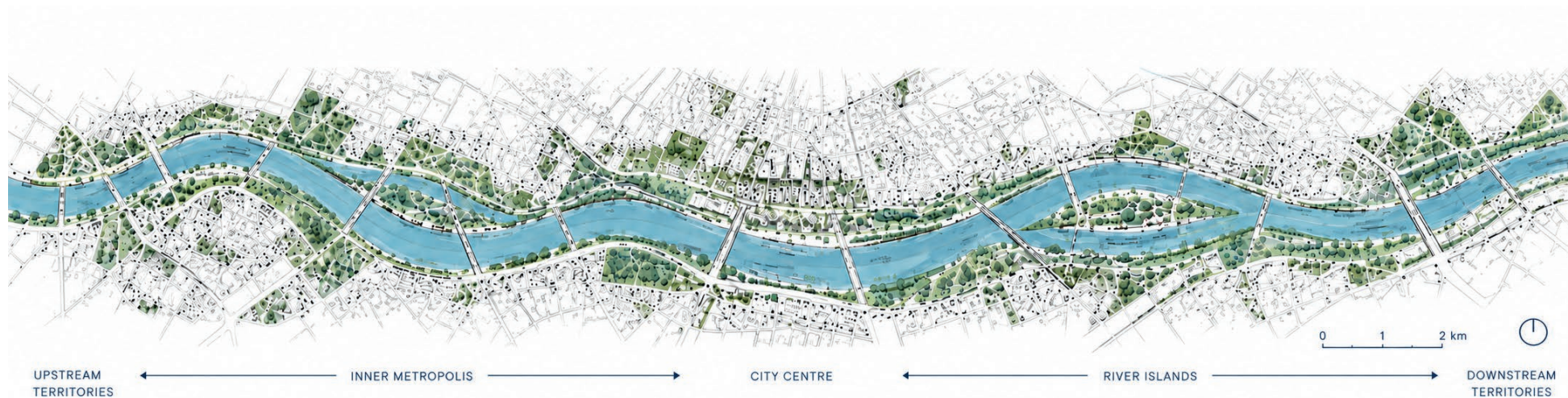
MAËLLE

RIVERHOOD



RIVER SOLIDARITY

Connecter les solidarités socio-environnementales le long de la Seine

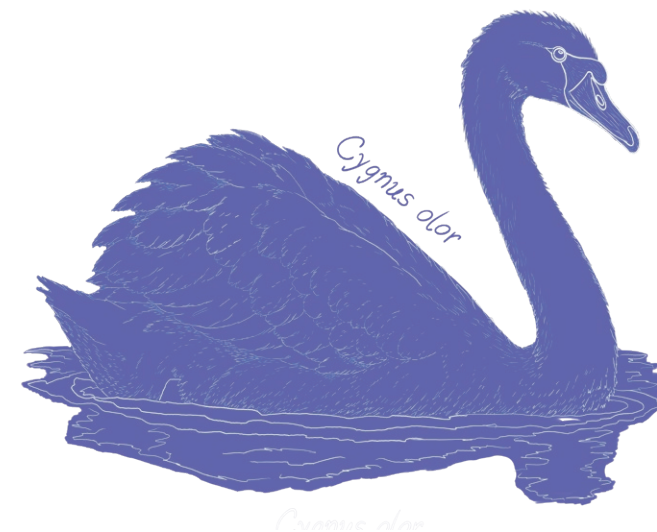


Imaginer la Seine comme un bassin de solidarité

Solidarité du cours d'eau

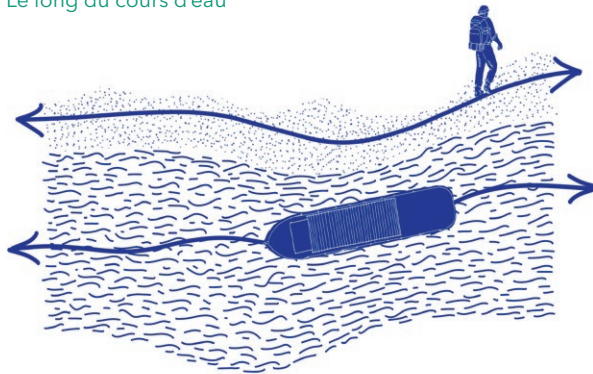
Dans la continuité de la philosophie de bassin versant solidaire, évoquée pour la première fois par les Etats Généraux de l'Eau à Bruxelles lors d'une rencontre intitulée « Eaux amies ou rivières ennemies » en 2002, ce travail se penche sur la notion de solidarité du cours d'eau. Reposant sur l'idée que l'eau nous unit, dans un réseau d'interdépendances entre humains et plus-qu'humains, cette approche nécessite la compréhension sensible des effets et potentiels des actions que nous posons entre amont et aval. La solidarité du cours d'eau se caractérise tant par sa nature poétique, ouvrant sur des imaginaires et des visions nouvelles, que par son analyse territoriale ancrée, dans une perspective de justice socio-environnementale et de gestion des risques et fluctuations du cycle de l'eau. Majoritairement considérée à travers un regard

techniciste, la Seine a été reléguée au rang de ressource à maîtriser et, petit à petit, mise à distance de ses pratiques ordinaires et interrelations quotidiennes. De ce fait, celle-ci agit comme fracture territoriale, tant physique que cognitive, et diminue les potentiels de connectivité avec son contexte direct, sa métropole et son bassin versant. Cependant, tout au long de son tracé (ses multiples affluents compris), les ambiances se succèdent et offrent des récits variés. Par des gestes simples, des milieux, des odeurs, des rencontres, des sons, des lieux ordinaires, des émotions et bien d'autres leviers inexplorés, les solidarités du cours d'eau existent et se manifestent quotidiennement. Bien que difficilement perceptibles au premier regard, nous proposons de partir à la découverte de ces réalités parfois intangibles qui, mises en relation, présentent un potentiel d'activation non négligeable vers des territoires plus résilients et solidaires.



Longitudinale

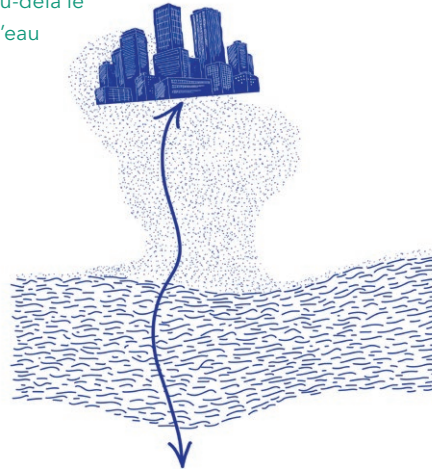
Le long du cours d'eau



Relations linéaires de déplacement et de cheminement

Latérale

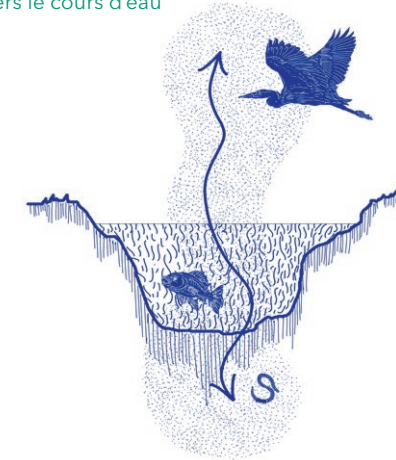
Par et au-delà le cours d'eau



Conditions de franchissement et de connexion depuis les berges, les zones urbaines ou rurales adjacentes

Verticale

A travers le cours d'eau



Interaction directe et sensorielle avec les couches multiples du cours d'eau, du sous-sol aux strates surplombant sa surface

Les trois dimensions de la solidarité du cours d'eau

Inspiré du concept de connectivité du cours d'eau, introduit en 2017 par Kondolf et Pinto, la notion de solidarité est appréhendée, tant physiquement que cognitivement, selon trois dimensions : longitudinale, latérale et verticale. Tandis que la dimension longitudinale correspond aux relations linéaires de déplacement et de cheminement le long du cours d'eau, la dimension latérale désigne les conditions de franchissement et de connexion depuis les berges, les zones urbaines ou rurales adjacentes. La dimension verticale caractérise l'interaction directe et sensorielle avec les couches multiples du cours d'eau, du sous-sol aux strates surplombant sa surface. Les trois dimensions désignent l'approche relationnelle des personnes, des récits, des biens, des systèmes, des idées, des cultures le long et à travers les cours d'eau, et permettent d'évaluer le potentiel de mise en relation et de mise en action des

solidarités existantes et/ou imaginées sur le territoire hydrographique du bassin versant de la Seine. Au cours des derniers siècles, la rectification du tracé des cours d'eau, entreprise pour améliorer la navigation et maîtriser les crues, a considérablement réduit la solidarité hydro-sociale, entraînant principalement la perte de relation latérale et verticale, dont les activités quotidiennes telles que la pêche, le lavage du linge, l'approvisionnement en eau, la baignade et d'autres loisirs.

Tout au long du XVIII^e siècle, les berges de la Seine à Paris ont été largement utilisées par les commerçants et les industries, dont la plupart s'y étaient implantés pour faciliter les livraisons et se rapprocher de la clientèle ; certains dépendaient directement des eaux du fleuve, comme les moulins, les bateaux-blanchisseries, les tripiers et les teinturiers. Vers 1750, la croissance

démographique et les pressions liées ont entraîné des conflits entre usages locaux et navigation fluviale (les navires gagnaient en taille), à tel point que l'État intervint dans le but d'améliorer les conditions de navigation, interdisant progressivement le commerce fluvial et destinant le fleuve à la navigation nationale. De ce fait, la Seine s'est de plus en plus éloignée de la vie économique et sociale de la ville. Ainsi, dans le cas de la Seine à Paris, on constate que la riche solidarité latérale qui existait autrefois entre le fleuve et la ville a été sacrifiée au profit d'une meilleure connexion longitudinale destinée à la navigation. Aujourd'hui, la Seine est accessible visuellement, moins physiquement, du fait de hauts murs verticaux isolant le cours d'eau de sa population.



Révéler

Immersions

Lors de premières visites et arpentages de la Seine de ses berges, nous découvrons les 3 territoires suivants :

Argenteuil

Ville historiquement agricole et viticole, rendue célèbre par Monet, Argenteuil connaît à partir de la fin du XIXe siècle une forte mutation industrielle, qui débouche sur une urbanisation massive après 1945. Cet héritage industriel, prolongé par la place accordée à l'automobile, constitue aujourd'hui l'un des principaux obstacles à la visibilité et à l'accessibilité des berges.

Bezons

Ancien village de bords de Seine, Bezons s'urbanise à partir du milieu du XIXe siècle avec l'installation d'usines et d'un chantier naval sur ses berges (caoutchouc, câbles, chimie). Aujourd'hui, la reconversion d'anciens terrains industriels en bordure de fleuve constitue un des enjeux principaux pour améliorer l'accessibilité et la reconnection de ses habitants aux berges.

Île-Saint-Denis

Île de Seine longtemps prisée pour ses guinguettes et ses cafés-cabarets, l'Île-Saint-Denis bascule au XIXe siècle dans l'industrie : usines métallurgiques et chimiques et chantiers navals s'installent sur ses berges, profitant d'un port actif sur l'axe fluvial Paris-Le Havre. Aujourd'hui, ses habitants ont gardé l'esprit solidaire et convivial d'autrefois, mais l'accès aux berges, encore limité par des barrières, des dénivelés et des bords discontinus, gagnerait à être renforcé.

Rencontres

En support de ces visites, différents experts nous ont partagé leurs visions sur le territoire de l'eau :

Chris Younès

Chris Younès, philosophe et professeure d'architecture, invite à rompre avec la posture de maîtrise de la nature, pour chercher ses potentielles alliances : établir des symbioses, prendre soin, reconnaître notre interdépendance avec le non-humain. L'enjeu du XXIe siècle est de soutenir les conditions d'habitabilité, autour de deux piliers - soutenir et cohabiter - en construisant avec ce qui existe déjà, rétablir nos relations avec l'eau et reconnaître la dignité du fleuve.

Ludovic Faytre

Ludovic Faytre, de l'Institut Paris Région, a présenté le risque d'inondation comme un enjeu métropolitain. Alors que l'on continue sans cesse à construire en zone inondable, une crue majeure aurait des effets au-delà des territoires les plus vulnérables et viendrait à chambouler l'ensemble des réseaux et services urbains. Il invite à penser le risque selon les différentes échelles et temporalités (prévention, crise, après-crise) La résilience passe par la compréhension de sa propre vulnérabilité. Cette intervention attire l'attention sur la prise en considération des risques, particulièrement pour un territoire insulaire tel que l'Île-Saint-Denis.

Reena Mahajan

Reena Mahajan, architecte-urbaniste, propose un changement paradigmatique de l'eau : d'une eau que l'on visite à une eau que l'on pratique au quotidien (« daily water, not Sunday visit »). À partir de l'exemple de Hyderabad, elle montre qu'un cours d'eau représente un écosystème complet : ses berges peuvent recharger la nappe, accueillir la biodiversité, offrir des lieux communs et protéger des crues. L'eau devient une question sociale et aborde les berges comme leviers de solidarité : qui prend soin du cours d'eau, quelle place lui attribue-t-on ?



Île Saint-Denis comme un laboratoire de recherche

Lors de notre première investigation de l'Île-Saint-Denis, nous avons rapidement perçu le potentiel solidaire de ce territoire - notamment le long de la Seine, bordant l'île sur ses deux rives. Outre son rapport historique au cours d'eau, largement illustré par les Impressionnistes de l'époque, l'île semble présenter des usages et attachements forts avec la Seine. Au-delà de son affect local, l'Île-Saint-Denis permet de repenser la Seine et ses relations à l'échelle de la métropole parisienne.

Le symbole devient d'autant plus grand lorsque la réflexion porte sur l'Île-de-France. Par ailleurs, Thomas More, dans son célèbre Utopia, puisait également son inspiration dans l'imaginaire de l'île pour supposer une société alternative et d'autres manières de vivre-ensemble. De ce fait, l'idée de créer des « îlots de solidarité » le long de la Seine nous est apparue : révéler et concevoir des espaces capables de s'appuyer sur des solidarités déjà existantes, et éventuellement de les renforcer par différents leviers d'actions. Dans ce sens, l'Île-Saint-Denis présente un lieu expérimental particulièrement intéressant.

“Le problème n'est pas la distance, c'est la relation.”

Confronter les îles Île de la Grande Jatte et Île de Puteaux

Afin d'étayer notre analyse de l'Île-Saint-Denis, nous avons visité deux autres îles de la Seine : l'Île de Puteaux et l'Île de la Grande Jatte. Puteaux, principalement constituée de jardins et d'installations sportives, offrait un point de comparaison utile mais limité. L'Île de la Grande Jatte, île résidentielle, s'est révélée plus intéressante pour notre analyse. Les deux îles présentent des différences marquées en termes de population et de niveau de vie : l'Île-Saint-Denis est une île comptant une forte densité de logements sociaux, tandis que l'Île de la Grande Jatte, située à Neuilly-sur-Seine, est une île où les logements sociaux se font rares.

Nos observations, fondées sur des conversations informelles, laissent entrevoir un paradoxe :

Sur l'Île de la Jatte, les berges sont soigneusement aménagées et agréables pour s'asseoir, se promener ou faire de l'exercice. Les restaurants, cafés et supermarchés contribuent à l'animation de l'île. Pourtant, les échanges avec les habitants étaient plus réservés, et certains nous ont confié que l'entraide entre voisins y était limitée. Le paysage sonore était dégradé par la circulation, les péniches industrielles et les travaux de construction.

Sur l'Île-Saint-Denis, les espaces permettant de passer du temps au bord de l'eau sont plus limités, l'accueil y était cependant plus chaleureux. L'île présente un tissu associatif solide, davantage propice aux solidarités de tous types.



Photo, Île de la Grande Jatte, 15/09/2026



Photo, Île de Saint Denis, 12/09/2026



Observer les solidarités de l'Île-Saint-Denis

Usages humains

Observation 1 : Interactions informelles

Pour comprendre le rapport des habitants à la Seine, nous avons parcouru l'île et mené neuf brefs échanges au gré de notre expédition, en groupes ou individuellement : adolescents, adultes et personnes âgées, cyclistes, promeneurs (avec leurs chiens), employés de restaurant et pharmacienne.

Les échanges ont été faciles, ce qui en ressort est plein d'enseignement : le fleuve est proche, mais rarement présent dans le quotidien. Une seule personne, une habitante âgée, marche le long de la rive gauche toute l'année et décrit un lien fort et continu avec la Seine. Pour les autres, le lien est occasionnel ou visuel, limité par le temps (employés de restaurant, pharmacienne) ou par l'environnement infrastructurel.

C'est le cas d'une jeune promeneuse avec son chien, dont la résidence bloque l'accès direct à la berge. Les adolescents disent que le fleuve occupe peu de place dans leurs habitudes. Plusieurs personnes, même celles qui s'y rendent peu, désignent la rive gauche comme le lieu où les locaux se retrouvent. Tandis que la rive droite, moins aménagée, sert principalement de déambulation et de circulation. Les berges de l'île et son cours d'eau sont proches, mais les espaces pour s'y retrouver et le temps à y consacrer manquent.



Observation 2 : Interactions solidaires

Révéler les solidarités du cours d'eau requiert observation, temps et un soupçon d'obstination. D'autant plus lorsque la quête vient à toucher l'intangible, l'ordinaire, le sensible. Les allers-retours jusqu'au site investigué, l'Île-Saint-Denis dans ce cas-précis, sont fréquents et permettent de se familiariser avec le territoire et ses usagers, tout en les confrontant à différents moments du jour et de la semaine. Chaque marche à travers l'île, chaque moment de pause, apporte son lot de surprises et de confirmations. Le calepin devient alors un compagnon de choix.

Entre flânerie et oreille attentive, la discipline est de mise et la moindre opportunité à saisir. Cette méthode de recherche nécessite quelques fois de pousser la porte, d'enjamber la barrière, à l'affût de récits intimes et de rencontres insoupçonnées. Bien nous en a pris, la récompense fut souvent au rendez-vous. Le temps d'une discussion prolongée sur la terrasse d'une péniche, d'une tisane mentholée au comptoir, d'une séance séchage d'herbes aromatiques ou d'un voyage au temps des impressionnistes, chaque parenthèse participe à la compréhension et l'immersion au sein des territoires de bords de Seine.

Les récits des uns nous plongent dans les histoires et imaginaires des lieux, les gestes et pratiques des autres ancrent davantage les relations et attachements quotidiens au cours d'eau.

Ces rencontres et partages permettent de prendre le temps, de toucher au ressenti, de faire apparaître des liens, souvent existants et pourtant peu exploités. La profondeur des échanges permet de révéler idées et visions, vecteurs essentiels d'activation de solidarités.

Usages plus-qu'humains

Observation 3 : Biodiversité

Le long du quai de la Marine, à l'Île-Saint-Denis, une route étroite de 7,5m de large sépare deux formes de biodiversité très distinctes. D'un côté se trouve un parc à la végétation aménagée, contrôlée et uniforme, où la faune et la flore ont peu de chances de se développer spontanément. De l'autre côté, le long de la rive moins accessible de la Seine, la concurrence pour la lumière et l'espace donne lieu à une végétation beaucoup plus dense, diversifiée et dynamique : des arbustes côtoient des arbres, des mousses, des fleurs et des plantes à différents niveaux. Cette diversité favorise également une plus grande présence d'insectes et d'oiseaux, notamment le *Psittacula krameri*, une espèce envahissante qui s'est parfaitement adaptée au lieu.

Il a été constaté que la matière organique – principalement les feuilles tombées des arbres – permet à la vie de renaître, même sur les berges bétonnées de la rivière. Dans les zones dépourvues d'arbres, seules poussent des mousses et quelques graminées ; en revanche, là où les feuilles s'accumulent, leur décomposition crée un nouveau substrat au sein duquel d'autres plantes, voire de petits arbres, germent. Cette observation démontre que, dès lors que les cycles naturels trouvent la moindre occasion de se déployer, la biodiversité peut rapidement coloniser et transformer des surfaces artificielles, donnant naissance à de nouveaux habitats. Ce processus offre un indice sur la manière dont nous pourrions reproduire ou favoriser ces dynamiques naturelles afin de créer des espaces où les activités humaines et d'autres formes de vie puissent coexister.



Connecter

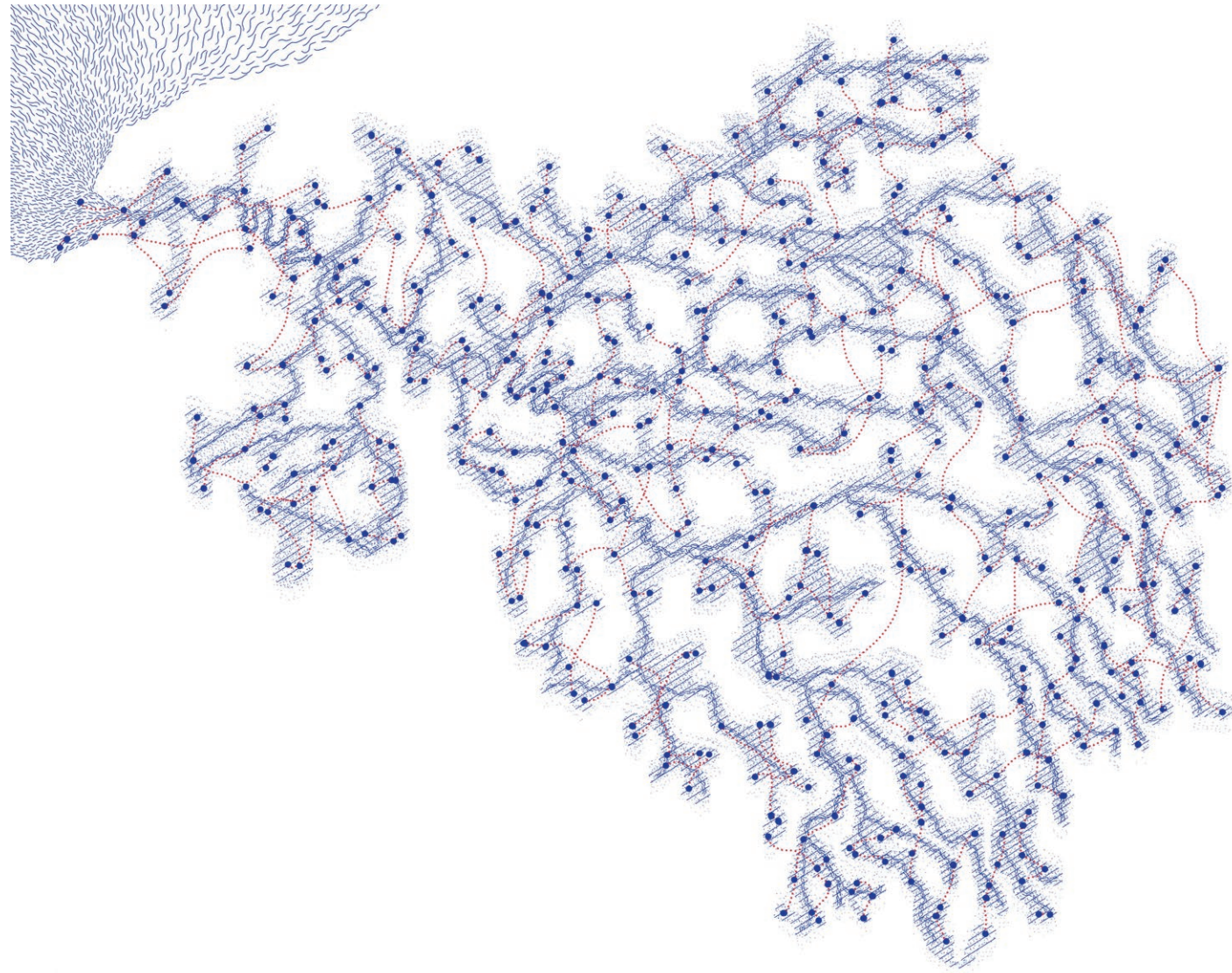
Vision cartographique & Sensibilités

Vision

Dans la lignée des travaux entrepris par Bertrand Warnier, Philip Enquist et Drew Wensley concernant le grand jardin séquanien comme vision d'avenir pour le bassin de la Seine, la vision proposée trouve corps dans l'imaginaire de la Seine et de ses affluents comme territoire de solidarités.

Souvent limité aux strictes berges de son réseau hydrographique, le territoire de la Seine est ici considéré comme un réseau d'interdépendances, entre ses parties amont et aval. Sur son long, celui-ci présente de nombreuses solidarités et leviers d'actions, existants et/ou à révéler, qui, si mis en relation, permettent d'étendre l'impact solidaire et résilient du cours d'eau vis-à-vis de sa métropole et de ses contrées alentour.

Considérant le territoire étendu de l'eau comme un grand jardin solidaire, les relations identifiées agissent dès lors comme des jardiniers, prennent soin de la Seine et de ses affluents, et proposent une nouvelle lecture du bassin versant, à travers ses interdépendances, ses attachements et ses pratiques quotidiennes.



Ouf !
J'ai enfin mon sandwich poulet-provençal.

Il fait très chaud ! Quelques jeunes,
s'abritent sous les parkings couverts,
à l'ombre.
La Seine coule à quelques centaines
de mètres seulement.

Carte sensible

Une fois révélés, la mise en cartographie des observations sensibles, données sensorielles et récits ordinaires permet la mise en dialogue de leviers de solidarité existants, pourtant rarement connectés. Ces ressentis, éléments du quotidien, systèmes écologiques et autres vecteurs sociaux, une fois mis ensemble, communiquent, interagissent et entrent en divers processus collaboratifs, dont l'impact peut être perçu tant localement qu'à l'échelle de la métropole, et au-delà.

Le tracé du parcours
est super pratique. Dommage
qu'on ait pas davantage
de vues sur la Seine.

J'ai proposé d'accueillir les
habitants de l'île et d'ailleurs
sur la terrasse de la péniche,
les jours de canicule. Tu sens
cette petite brise ?
C'est agréable, non ?

J'ai faim !
Comment sortir de ce labyrinthe
et trouver à manger ! ?

Il est bon Amar, il a réussi à faire
couler son gros bouchon.
Avec une perche, il est bon !

Ça serait génial de pouvoir
développer cette conscience
de l'eau, ce patrimoine, et
créer un référentiel de
connaissances commun.
C'est ça la robustesse !

Je suis le nouveau Pan Ouf,
je suis à Paris de 77%.

Je pourrais laisser l'établissement ouvert,
oublier de fermer les fenêtres ou
éteindre les lumières, il y aurait toujours
quelqu'un pour me prévenir.
Les gens veillent.

C'est le centre
du village.

Gamins, on rêvait de détacher les ponts
et de partir naviguer sur la Seine, à bord
de l'île, comme un bateau.

Salut Xavier !
Ça va mieux ?

Activer

Risques & Solidarités

L'étude de mise en action constitue une lecture croisée du territoire, en mettant en relation les éléments tangibles de l'Île-Saint-Denis, la Seine, les usages du sol, les infrastructures routières et de transport, ainsi que les zones exposées aux risques de vague de chaleur et d'inondation avec les éléments intangibles révélés par la carte sensible. Ces derniers correspondent aux pratiques, aux usages, aux relations sociales, aux initiatives locales, aux perceptions et aux formes de solidarité observées lors du terrain. La superposition de ces différentes couches permet de comprendre que ces solidarités ne sont pas indépendantes de l'espace : elles prennent appui sur des lieux, des infrastructures, des usages et des conditions environnementales spécifiques. La carte sensible devient ainsi une interface entre le vécu du territoire et sa réalité spatiale : elle permet d'identifier où les solidarités se manifestent, avec quels éléments physiques elles interagissent et dans quelles situations de risque elles peuvent être mobilisées. Cette lecture constitue donc une étape intermédiaire entre la compréhension du territoire et l'activation des solidarités : elle permet de passer d'une cartographie sensible des relations et des ressources locales à l'identification de leurs potentiels face aux vagues de chaleur et aux inondations.

Risque de chaleur urbaine

L'illustration montre une progression entre l'exposition au risque, les solidarités déjà présentes sur l'Île-Saint-Denis et leur transformation en réponses collectives. À court terme, les éléments sensibles du territoire et du quotidien sont utilisés comme des ressources de solidarité : la péniche ponctuellement ouverte pour permettre aux habitants de profiter de la brise de la Seine, tandis que les cafés et lieux de rencontre

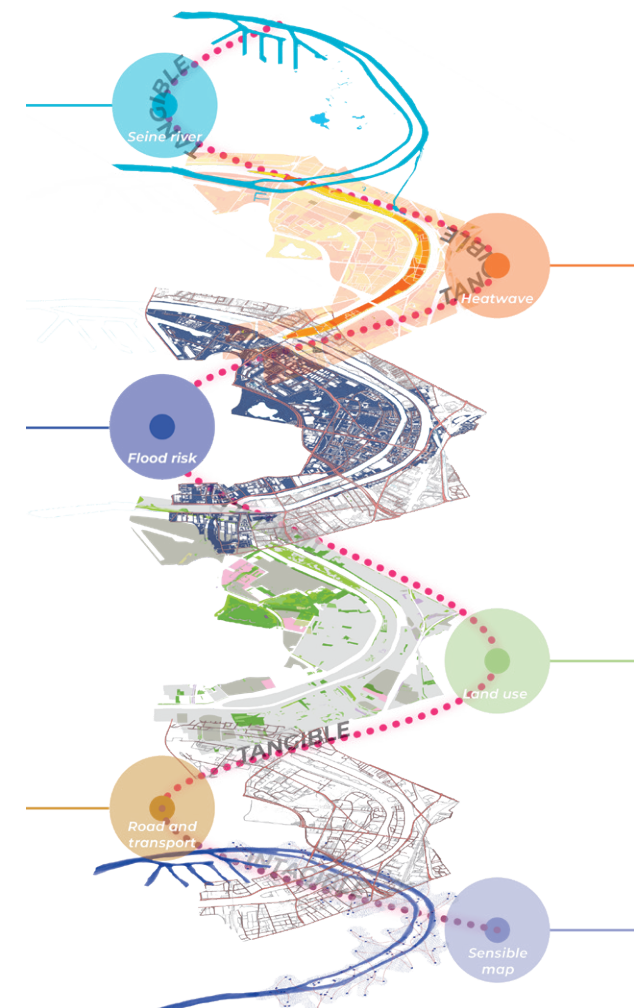
accueillent des réunions et des échanges sur les solutions à mettre en place pendant les épisodes de chaleur. À plus long terme, ces initiatives peuvent être structurées en un réseau de refuges liés à la Seine, associant péniches, équipements nautiques, etc.

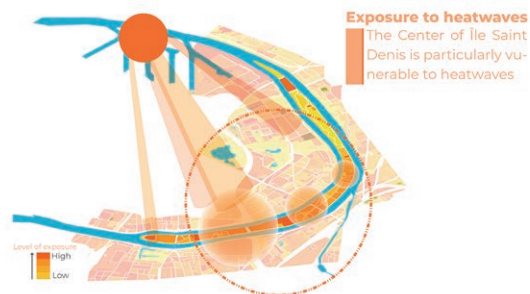
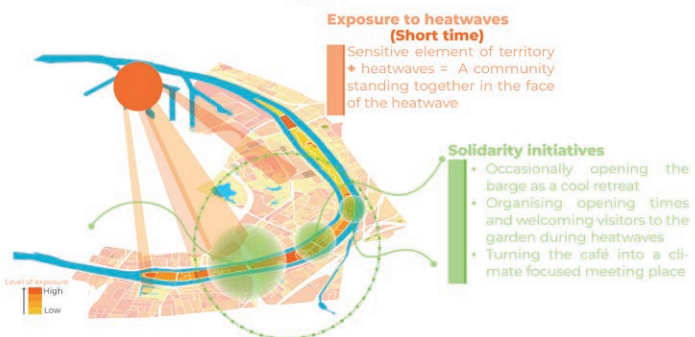
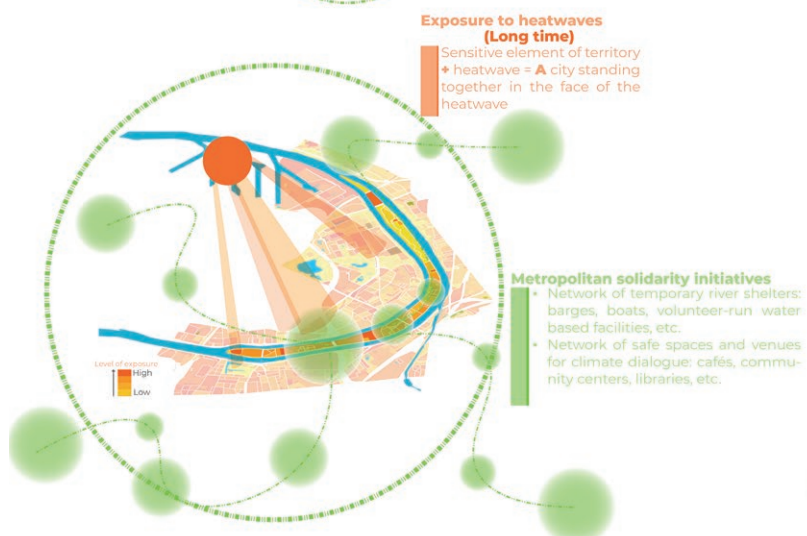
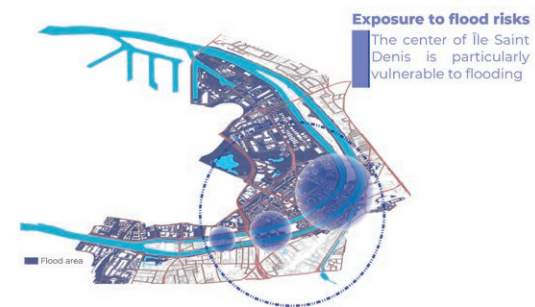
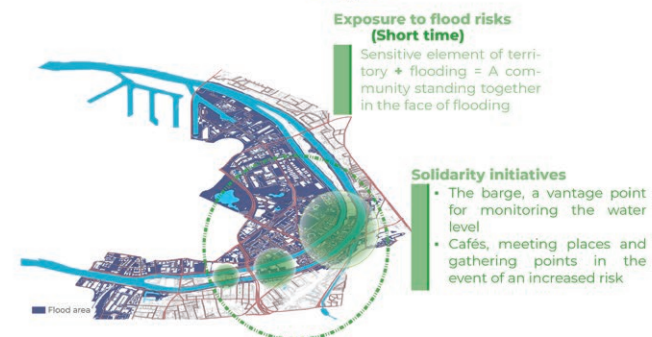
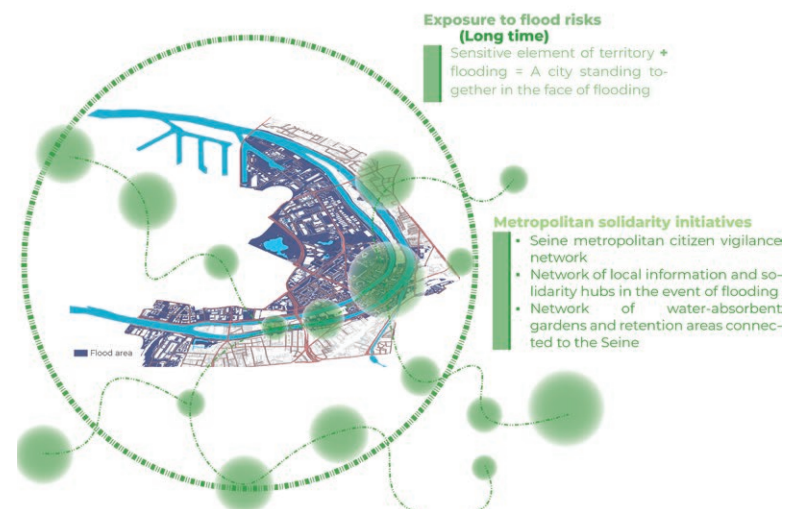
Risque d'inondation

Pour le risque d'inondation, l'illustration propose une logique différente : les solidarités existantes deviennent des supports de veille, d'information et de mobilisation collective. À court terme, la péniche constitue un point d'observation privilégié du niveau de la Seine, grâce à la proximité directe de ses occupants avec la Seine. Les cafés et lieux de rencontre, quant à eux, servent de points de rassemblement et de diffusion de l'information lorsque le risque augmente. À plus long terme, ces initiatives peuvent être complétées par des jardins et espaces capables d'absorber ou de retenir temporairement l'eau, afin de renforcer la capacité collective du territoire à faire face aux épisodes de crue.

Activation métropolitaine

À l'échelle métropolitaine, ces initiatives peuvent être transformées en un réseau de solidarités riveraines capable de répondre simultanément aux risques climatiques : les péniches et équipements liés à l'eau peuvent devenir des refuges temporaires de fraîcheur en période de chaleur et des points d'observation du fleuve en période de crue ; équipements associatifs et autres lieux de rencontre peuvent constituer des relais d'information, de discussion et de coordination. L'enjeu est ainsi de relier ces initiatives locales pour former une infrastructure métropolitaine de solidarité le long de la Seine.





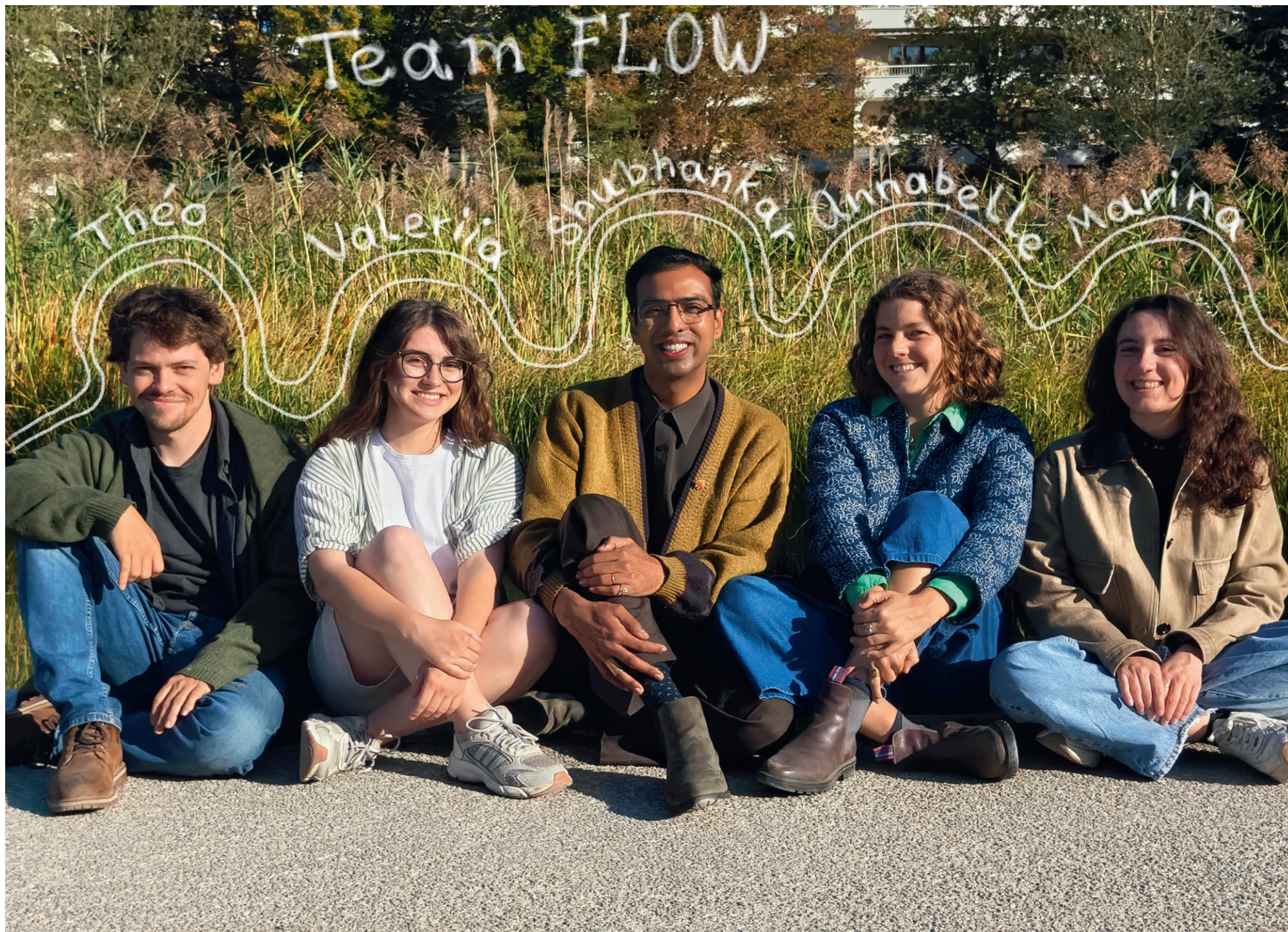
Penser la Seine comme un bassin de solidarité suppose aussi de s'intéresser aux inégalités entre les territoires et les populations face au fleuve. Fatima Ouassak rappelle que les quartiers populaires sont particulièrement exposés à la pollution, au bruit ou encore à la chaleur. Selon Ouassak, le problème ne vient pas seulement d'un manque de sensibilisation, mais aussi de la place laissée aux habitants pour agir sur leur environnement, se sentir légitimes d'activer leur territoire. Appliquée à la Seine, cette réflexion nous amène à nous demander quelle place est réellement donnée aux habitants dans la manière de penser, d'aménager et de gérer le fleuve. La question des inondations révèle également ces différences. Comme l'a montré Ludovic Faytre, les conséquences d'une crue majeure dépasseraient largement les seules zones inondées. Tous les territoires ne disposent cependant pas des mêmes moyens pour faire face à ces risques. Cela pose donc la question de qui est protégé, qui participe aux décisions et qui reste le plus vulnérable. La vision du bassin solidaire en devient d'autant plus essentielle.

Mais face au changement climatique et au territoire fluctuant de la métropole parisienne, la Seine peut aussi être envisagée comme une ressource pour mieux vivre les périodes à risques. Les canicules de l'été 2026 ont notamment rappelé l'importance de l'accès à l'eau, aux berges et aux espaces de fraîcheur dans une métropole qui se réchauffe. À L'Île-Saint-Denis, ce rapport est déjà présent à travers la plage Thorez, les activités nautiques et les initiatives développées autour du fleuve. La municipalité cherche également à donner une place importante aux questions d'écologie et de transition dans son action locale. L'île pourrait ainsi devenir un territoire d'expérimentation, capable d'inspirer d'autres lieux sous pression.

L'île est intéressante dans les contradictions qu'elle suggère. Elle est, par définition, séparée du reste du territoire, par l'eau. Cependant, cet isolement permet souvent de rapprocher les personnes qui y vivent, celles-ci partageant un même espace, ses réalités et contraintes au quotidien. Cette idée peut d'ailleurs dépasser la seule île géographique. Dans la

métropole, certains quartiers ou ensembles résidentiels fonctionnent eux aussi comme des îlots, des espaces séparés de leur environnement, par les réseaux et infrastructures qui les entourent, leur organisation, leurs limites physiques. Dans ce sens, des lieux tels que Choisy-le-Roi ou Paris-Jardins à Draveil, questionnent et proposent des leviers de solidarité ancrés et porteurs pour l'ensemble de la métropole.

1. Ouassak décrit Verdragon (Bagnolet) comme la première « maison de l'écologie populaire » de France. Cela fait écho à la « House of common waters », proposition de l'atelier à Hyderabad, Inde. Une « maison de la Seine » où les habitants partagent le soin du fleuve.
2. Idée d'ouvrir les péniches en temps de canicule.



Le jaillissement du Jardin-Fleuve Métropolis

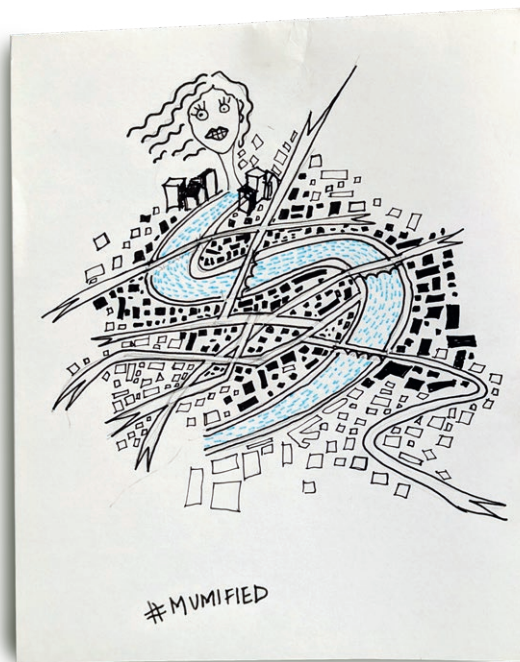


Fig. 1. Dessin représentant la Seine momifié.

Acte I. Le constat : un fleuve momifié

Paris a commencé comme port marchand, et les installations humaines qui l'ont précédée obéissaient à la même logique. Cette dépendance originelle au fleuve a façonné le développement de la ville depuis lors, jusqu'à l'état actuel du fleuve.

Depuis, l'ingénierie lourde a rompu les cycles naturels de la Seine, de ses affluents et de tout le bassin : canalisation, barrages, réservoirs, canaux. **Ce qu'il en reste est un fleuve contenu, confiné plutôt que vivant : embaumé (Fig. 1.).**

Maintenu ainsi pour quoi ? Au bénéfice de l'activité portuaire et logistique, dont l'emprise territoriale et riveraine sur le bassin est considérable – et au bénéfice d'une image. Les rives de la Seine, au centre de Paris, sont inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1991, avec un périmètre de nouveau étendu en 2024, protégeant précisément le profil

que l'embaumement a produit : les quais, les berges, le fleuve retenu immobile pour être regardé. Le commerce et le patrimoine requièrent la même chose du fleuve, dans des registres différents. L'un le fige pour qu'il reste opérationnel. L'autre le fige pour qu'il reste beau. Tous deux le figent.

HAROPA, l'autorité qui gouverne les ports de l'axe Seine, détient une emprise territoriale qui s'étend de la façade maritime du Havre, en passant par Rouen, jusqu'à Paris – traversant des dizaines de communes, plusieurs départements et deux régions. Chacune d'elles gouverne son propre territoire. Aucune ne gouverne le port, car aucune n'est bâtie à son échelle. Ce qui ressemble à un chevauchement administratif est en réalité une exemption structurelle : une échelle d'infrastructure qu'aucune autorité locale n'est en position de tenir responsable. **C'est là l'extraterritorialité de l'infrastructure et de l'activité portuaires.**

Ce n'est pas une anomalie locale. C'est une expression des crises socioécologiques qui ne peuvent plus être mises de côté. **L'urbain n'est pas un spectateur de ce bouleversement écologique** – c'est là qu'il se concentre, et là qu'il se produit. **C'est aussi là qu'il doit être défait.**



Acte II. Habitabilité, pour qui ?

Le thème de ce cycle d'ateliers de trois ans est l'habitabilité de la Seine et de ses affluents. Nous demandons : habitabilité pour qui ? Pas pour les humains seuls : les conditions de vie sur Terre se dégradent pour tous les êtres, notre propre espèce comprise.

Par-delà nature et culture de Descola (2005) montre que la séparation entre nature et culture n'est pas un fait universel mais une cosmologie parmi d'autres – celle qui se trouve dominer l'Occident moderne, et celle sur laquelle l'écologie devient un « environnement », quelque chose d'extérieur à nous.

Ce que nous appelons ordre est l'arrangement que nous imposons : berges redressées, débits régulés toute l'année, sols zonés. **Ce que nous appelons chaos est souvent l'organisation complexe du vivant.** Admirez une seule feuille : ses nervures, ses cellules, la lumière qu'elle capte. Est-ce du chaos ? Empilez toutes les feuilles d'une fougère : est-ce de l'ordre ? Nos villes sont ce tas, et nous le prenons pour de l'ordre.

Nous étant dissociés de l'écologie à laquelle nous appartenons, nous avons adopté envers elle une approche fonctionnaliste. **De toutes les relations possibles à l'eau, nous en avons gardé une.** Nous dressons la liste de nos « usages » du fleuve sans nous demander comment nous vivons avec lui et en lui.

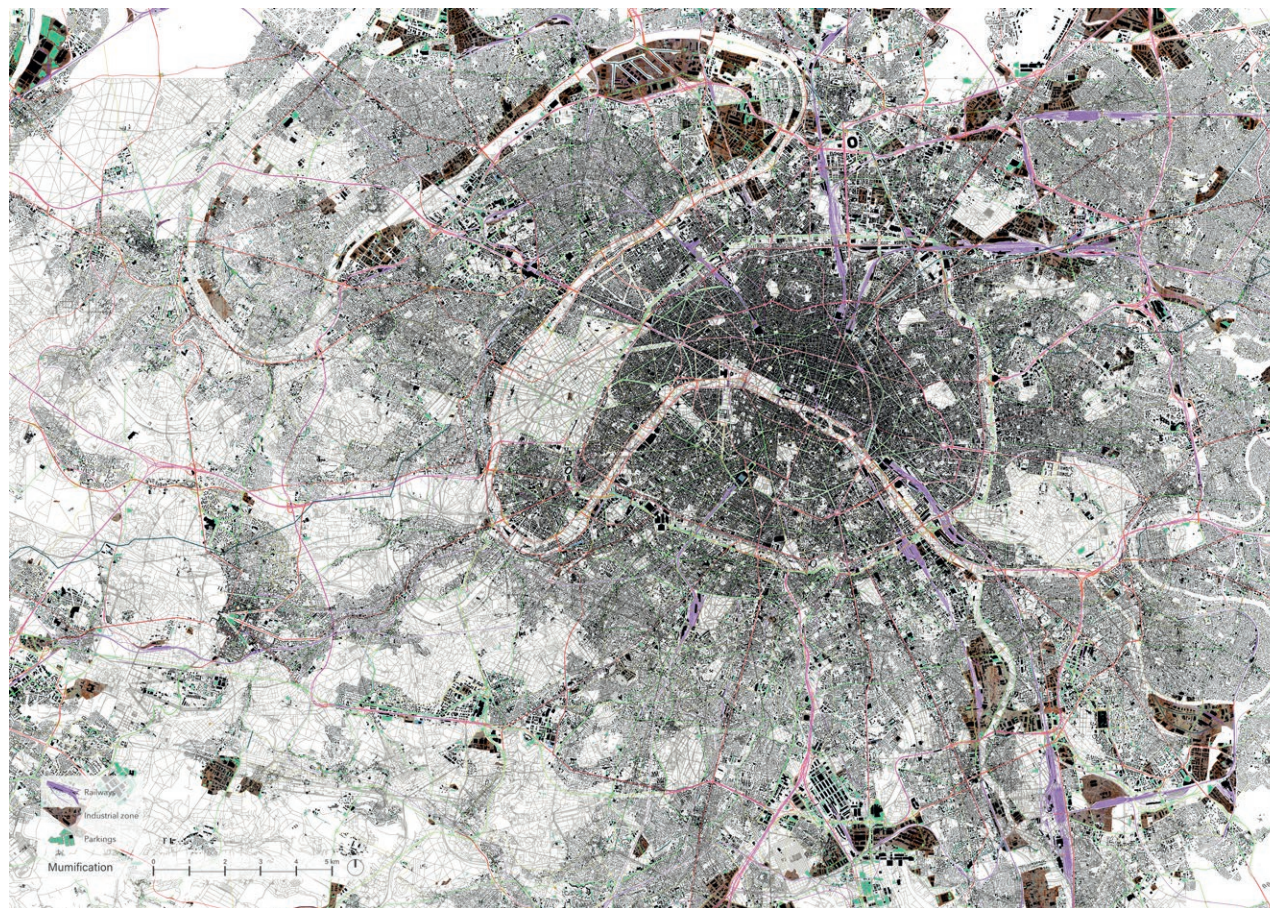


Fig. 2. Carte montrant l'infrastructure anthropique.

Ce que nous faisons sur ce territoire compte parce que les crises globales, les contextes locaux et leurs impacts locaux y convergent. En 1992, Clément a proposé le jardin planétaire : la Terre comme un jardin, fini et parcourable, que les humains, en tant

que jardiniers, sont appelés à faciliter plutôt qu'à gérer (Clément, 1999, p. 130). Nous reprenons cette figure et proposons de **laisser émerger une littérature de l'eau dans la métropole jardin-fleuve de la Seine** – l'échelle la plus large de la matrice (Fig. 6.) que nous avons



Fig. 3. Carte de l'analphabétisme de l'eau, montrant le comportement de l'infrastructure anthropique vis-à-vis de l'eau.

construite pour penser cette proposition. Sa plus petite échelle, comme la figure de Clément, n'appartient pas

à une espèce ; nous y revenons en Acte III.

¹ En référence à « Tout le monde peut cuisiner », le principe du chef Auguste Gusteau dans Ratatouille (Bird & Pinkava, 2007), film d'animation de Disney/Pixar sur un rat qui devient chef à Paris.

Acte III. Révéler les pirates : le jardinier intérieur

N'importe qui peut jardiner, dirait Gusteau¹. Avant les humains, il y avait déjà un jardin, et donc des jardiniers – existant, dans le mot que notre matrice donne à cette échelle, avant que quiconque ne vienne les nommer. Dans notre vision, **le jardinier n'est pas une espèce mais un acte**. Une abeille, un castor, une racine, une goutte de pluie, le courant d'un fleuve et le sol interagissent chacun avec leur environnement et travaillent avec lui. Ils ne font que prélever. Quiconque accomplit cet acte devient partie de la métropole jardin-fleuve. Les institutions et les administrations aussi peuvent jardiner, ou s'y refuser. Le jardinier est chacun de nous et vit en chacun de nous.

Comme première échelle de notre matrice (Fig. 6.), nous n'avons pas commencé par « jardinier ». Nous avons d'abord inscrit les « gens » ou « personnes », mais cette entrée suggérait les humains au centre du jardin. Nous avons donc remplacé cette échelle par l'« être ». Afin de manifester une action plutôt qu'un état, nous avons finalement invoqué le « jardinier ».

Les designers doivent reconnaître le jardinier en eux-mêmes. Leur rôle n'est pas d'être l'auteur du jardin



mais de le faciliter, car le jardinage est participatif. Un jardinier connaît la terre et l'écologie dont il fait partie, ce qui exige une littératie de l'eau. Le soin, selon Younès, est tout ce que nous faisons pour maintenir, prolonger et réparer notre monde afin que nous puissions y vivre aussi bien que possible (2024). Prendre soin de la terre, du sol, de l'air, de l'eau, de la faune et de la flore, c'est finalement prendre soin de nous-mêmes.

Mais nommer un paysage partagé, ou un jardin commun à tous, peut lui-même occulter ce qui est inégal en son sein. L'architecture du paysage décrit souvent les sites de cette manière, et l'expression est séduisante, mais tous n'ont pas une capacité égale à façonner l'usage des sols, à influencer les politiques ou à absorber les conséquences des bouleversements écologiques ; certains sont mieux placés que d'autres pour déterminer où tombent le risque, la restriction et la responsabilité (Nair, s. d.). Que les processus écologiques traversent les frontières, cela est déjà su. La tâche la plus difficile est de nommer qui a le pouvoir d'agir sur ce savoir, et qui est laissé à vivre avec ce que d'autres décident.

Nous plaçons notre proposition sous le drapeau de l'écologie pirate, contre un environnementalisme qui parle à certains et pas à d'autres. Ouassak travaille depuis les banlieues, depuis les réalités vécues des communautés racisées, populaires et postcoloniales, décentrant l'écologie loin de la perspective par défaut des classes moyennes et supérieures des centres-villes (2023, p. 8) ; son écologie atteint les plus-qu'humains, victimes de la même violence coloniale et capitaliste. Barkat, cofondateur de Banlieues Climat, met cela en pratique parmi des personnes historiquement exclues de la conversation écologique, tout en étant blâmées pour des gestes individuels jugés non durables.

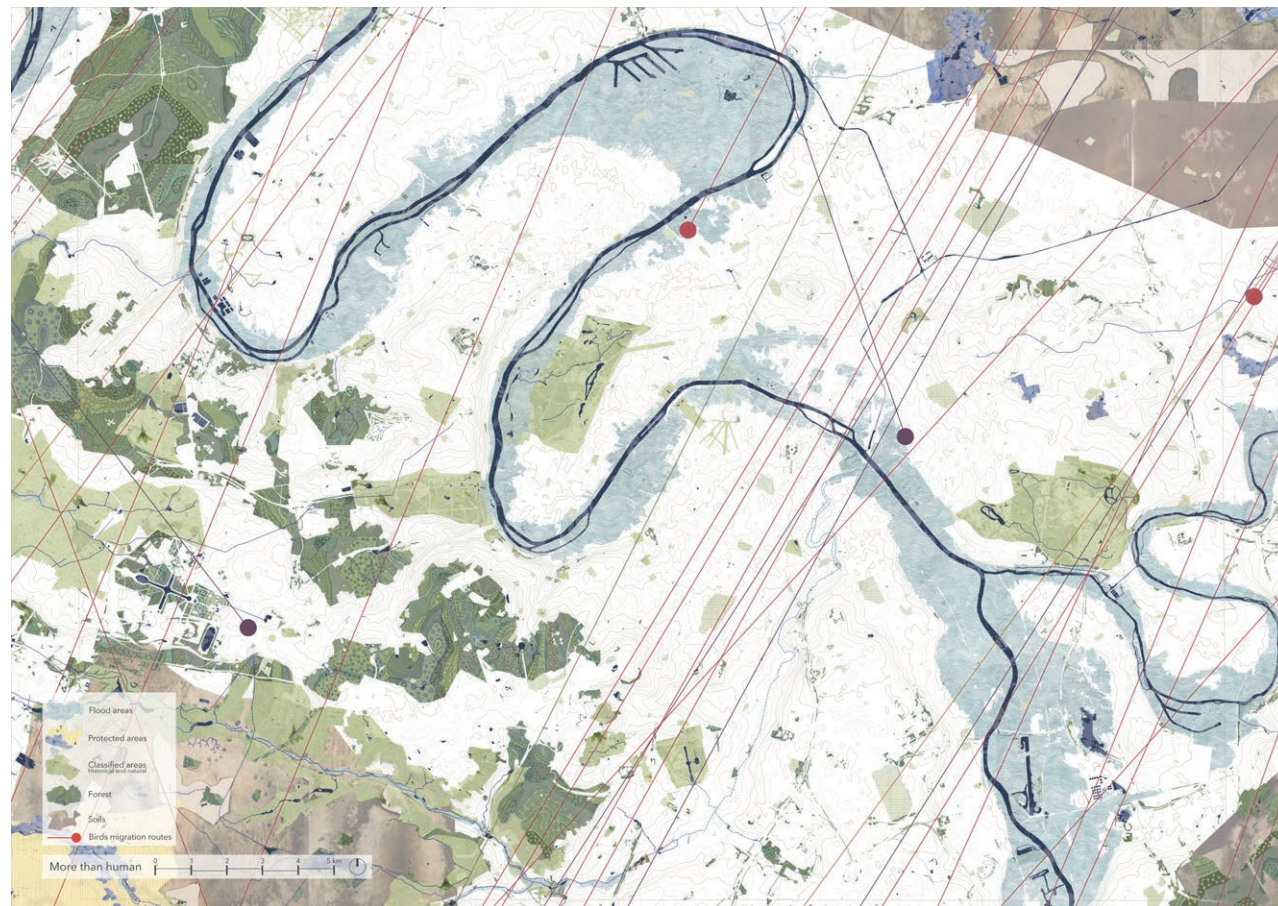


Fig. 4. Carte du plus-qu'humain du territoire.

L'écologie pirate répond à ce double lien : elle ne demande pas une place à une table qui exclut et blâme dans le même souffle. Elle reprend **l'écologie, comme une question de survie, et comme une manière de partager l'appartenance**, et de construire une communauté avec le vivant, selon ses propres termes.

Les institutions et les administrations aussi peuvent jardiner, ou s'y refuser – et là où elles détiennent un pouvoir sur la terre, l'eau ou le patrimoine, jardiner signifie travailler aux côtés de jardiniers qui ne détiennent aucun pouvoir institutionnel, non jardiner à leur place.



Fig. 5. (Ci-dessus) Journal illustré fondé sur les réflexions, les expériences et les discussions concernant à l'eau.

Fig. 6. (Ci-dessous) Matrice avec les sept échelles d'analyse d'intervention.





Acte IV. Prendre soin de la métropole jardin-fleuve

Un jardin-fleuve n'est pas un écran vert : une toile de fond pour des activités qui pourraient se dérouler à côté de n'importe quoi d'autre. Rassemblés au bord de l'eau sans la toucher, la même scène pourrait se dérouler dans une forêt ou sur une montagne – l'eau n'étant qu'un décor. Ce n'est pas non plus du verdissement, qui trop souvent ajoute des espaces verts sans questionner le système alentour.

Le jardin-fleuve est d'abord un espace mental, où nous reconnaissons qu'il existe de nombreux jardiniers en dehors de nous. Dans notre matrice (Fig. 6.), l'échelle qui succède à jardinier a connu le même mouvement : **maison/habitation est devenue foyer**, car on n'est jamais sans-foyer, seulement sans maison : le foyer s'habite, s'y niche, avant d'être une relation. Il se manifeste ensuite dans le bassin comme un espace physique où chaque jardinier trouve le médium avec lequel travailler. Il vit à travers le maintien, l'évolution, le jardinage et le soin, et il rend explicite l'interdépendance entre le jardin et nous-mêmes : chacun bénéficie de l'autre, et ils sont inséparables. Le fleuve est eau et l'eau est fleuve, en un seul cycle.

Cette interdépendance a un pendant matériel dans la manière dont le bassin est réellement utilisé, et nulle part plus crûment qu'à ses ports. **À quoi servent les**



Fig. 7. Vue aérienne du cimetière d'Ivry-sur-Seine (gauche) et du projet de jardin de rétention des eaux de pluie (droite).

ports, et à quels besoins répondent-ils ? Des sorties de terrain nous ont menés à Gennevilliers et à Ivry-sur-Seine, où l'activité industrielle, logistique et portuaire est toujours active. À Ablon-sur-Seine, nous avons trouvé des terres appartenant à HAROPA mises en réserve : des terres agricoles exploitées sous baux précaires, renouvelables chaque année. À Conflans-Sainte-Honorine, nous avons observé un nouveau port en train de se construire : de la terre extraite et des matériaux prélevés pour alimenter la construction de la métropole du Grand Paris, ses gares comprises. Le système, autrement dit, se nourrit lui-même : **ce qu'il extrait du territoire lui revient sous la forme même de l'infrastructure qui lui permet d'extraire davantage.**

La dépendance ainsi produite est mesurable : Paris ne dispose que d'environ trois jours d'autonomie alimentaire (Thierry, 2025), et l'Île-de-France ne produit désormais que 10 % de ce qu'elle consomme (Sinai et al., 2020). Ce n'est pas une insuffisance de production. L'arrière-pays productif de la région, le bassin versant

de la Seine, produit à grande échelle – mais pour des marchés nationaux, européens et mondiaux plutôt que pour son propre bassin (Thierry, 2025). Nous ne proposons pas l'autosuffisance : nourrir Paris par ses seules ceintures vertes est une illusion (Barles, 2017).

Nous proposons une réorientation : vers le bassin qui l'entoure déjà.

Cette réorientation répond à une rupture précise et diagnostiquée de longue date. Marx observait que l'agriculture capitaliste expédie la nourriture de la campagne vers la ville mais ne restitue jamais ce que la ville consomme : les nutriments prélevés au sol partent avec la récolte et ne reviennent que sous forme de déchets, jetés ailleurs, jamais restitués à la terre. Il appelait cela un *pillage du sol*, et soutenait que seule la gouvernance collective et rationnelle de cet échange, plutôt que son abandon aux relations marchandes, pouvait le refermer. Foster (1999) nomme cela la fracture métabolique, et la fait remonter à cette même séparation entre ville et campagne qui a coupé la Seine

du territoire qu'elle traverse.

Les ports sont, dans leur expression la plus brute, des installations d'échange bâties précisément pour ce type d'échange lointain qui a produit cette rupture. Nous proposons de retourner cette infrastructure contre elle-même : **reconvertir l'espace portuaire le long du bassin en colonne vertébrale physique d'une Sécurité Sociale de l'Alimentation** à l'échelle du bassin, des espaces communs accueillant banques alimentaires et greniers, reliant les fermes de la métropole jardin-fleuve aux consommateurs de ce même bassin par ses artères d'eau. Les biodéchets retourneraient ainsi aux greniers puis aux fermes comme engrais : les nutriments que la ville avait retenus, restitués.

Nous reconnaissons qu'il s'agit là d'une relation utilitaire à l'eau. Mais c'est une relation qui répare la fracture plutôt que de l'élargir.

La même tension apparaît là où le bassin est protégé plutôt qu'exploité. L'Acte I a nommé le statut UNESCO comme l'une des formes que prend la momification. Cette protection n'est pas ce que nous voulons voir supprimé, et ceci n'est pas un appel à laisser l'eau reprendre la ville. Ce que nous demandons est plus étroit : protégé pour quoi, et à quel prix pour l'espace dont le bassin a aujourd'hui besoin (Fig. 11.&12.) ?

Les cimetières suggèrent une réponse. Parmi les espaces les plus fixes, les plus chargés d'histoire de la ville, ils demeurent largement non imperméabilisés et plantés, un sol qui respire et des arbres qui s'enracinent à l'intérieur d'une limite que personne ne propose de déplacer. Dans cette configuration, les humains conservent la propriété du paysage. Nous demandons : **les cimetières peuvent-ils devenir le lieu de nidification de tous les êtres écologiques ?** (voir Fig. 7.). Si un cimetière peut tenir à la fois la permanence et



Fig. 8. Carte montrant la localisation des cimetières et places publiques (oasis) dans la métropole du jardin-fleuve.

la vie, un quai protégé le peut aussi. Nous proposons de tester la même flexibilité sur les places qui bordent le bassin : des places pavées rouvertes en oasis, un sol ouvert pour retenir l'eau et soutenir la végétation, accueillant des banques alimentaires ou les terrains de formation de jardiniers que l'Acte III appelle de ses

vœux. Dans notre matrice (Fig. 6.), ce sont les échelles que nous en sommes venus à appeler communs et fleuvité (*riverhood*).

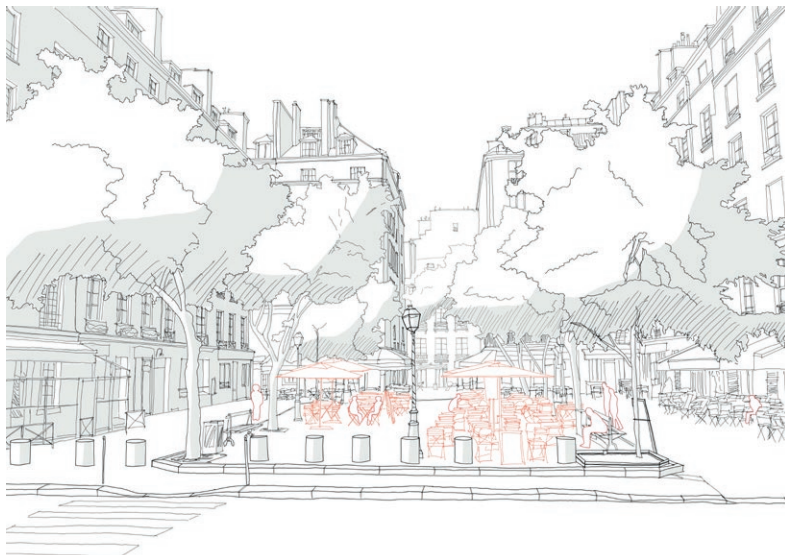
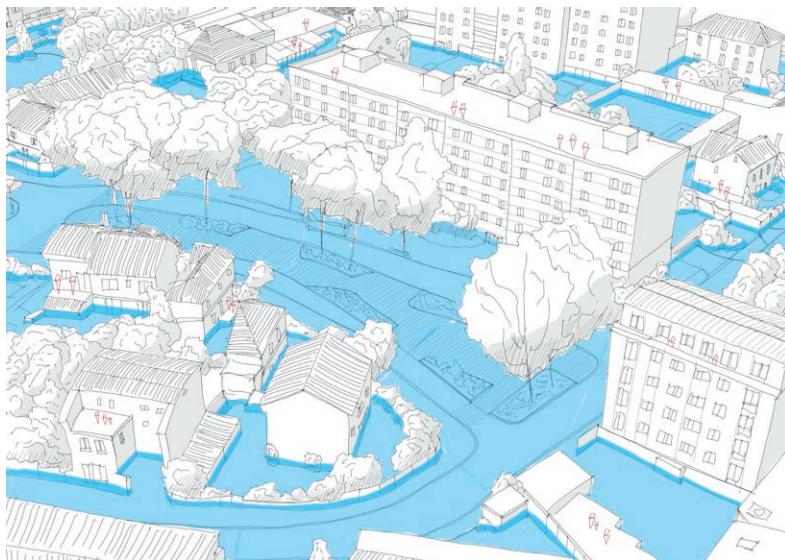
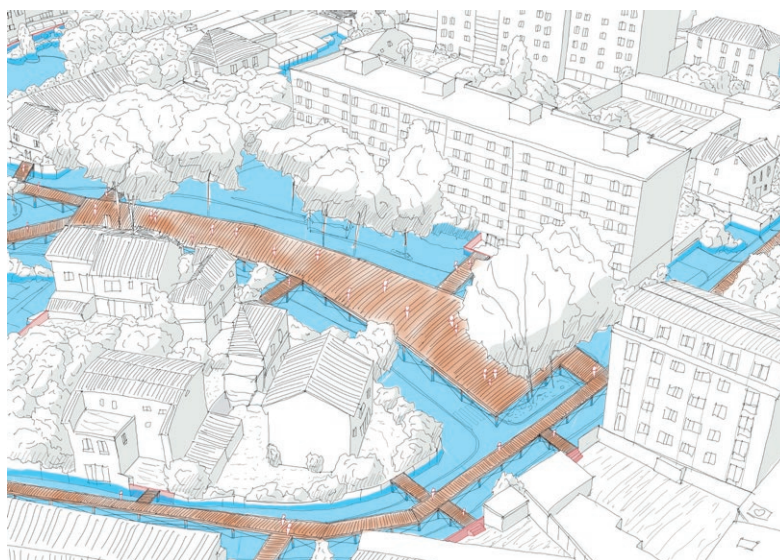


Fig. 9. (En haut à gauche). Croquis de la place Sainte-Catherine (Marais, Paris).

Fig. 10. (En haut à droite). Projet d'oasis pour la place Sainte-Catherine (Marais, Paris).

Fig. 11. (En bas à gauche). Vue aérienne d'un square (Île-Saint-Denis).

Fig. 12. (En bas à droite). Projet de plateformes flottantes pour adapter le square aux inondations (Île-Saint-Denis).

Acte V. Dé-discipliner l'urbaniste

Nous encourageons à aller au-delà de ce qu'attend l'urbanisme institutionnel dominant. Une grande partie de notre travail, durant ces trois semaines, fut un remue-méninges collectif, non une conception prospective : son but était de poser un récit, non de livrer un schéma unique. Cela découle de ce que nous refusons – une approche productiviste de l'urbanisme qui se mesure à ses résultats produits, plutôt qu'à la littératie de l'eau et aux relations qu'elle parvient à faire naître, et peut-être à raviver. Ce que nous offrons à la place est une critique retournée contre nous-mêmes, en tant qu'humains, professionnels, penseurs,

habitants, voisins. **Notre interaction avec la nature crée de la culture, et le mur entre les deux doit tomber.** Si ce n'est pas maintenant, quand ?

Le rôle du concepteur n'est pas de couler des plans (en) béton, fixés dès qu'ils prennent, mais d'offrir des cadres et de l'espace pour l'évolution, le changement et la transformation. Concevoir et ne pas concevoir sont tous deux des actes politiques, et le nôtre a commencé comme tel : une matrice, construite tôt dans le processus, croisant nos échelles – jardinier, foyer, commun, communauté, organisme, fleuvité (*riverhood*), bassin fluvial – avec trois portées : récit, politique publique, conception (Fig. 6.). Nous cinq l'avons remplie de post-it : observations, sensations, nouvelles visions et conceptions. Même sa structure n'a jamais été fixe. Ses échelles ont été renommées au fil de notre travail, car nommer, avons-nous constaté, est déjà une décision de conception, non une donnée. La matrice et les cartes (Fig. 2,3,4,8.) qui en sont issues rendent

cela concret dans un autre sens : elles rassemblent des couches d'analyse, et leur superposition cesse d'être un processus analytique pour devenir un processus de synthèse, une forme de proposition en soi. L'analyse et les visions nouvelles coexistent dans les deux. L'acte de les rassembler est la proposition.

Le récit, l'une de nos trois portées d'origine, n'a jamais été la plus tendre des trois. Si nommer une échelle est déjà une décision de conception, alors raconter une histoire sur un fleuve est déjà une manière d'agir sur lui. Barrau va plus loin : « *L'art, la littérature, la poésie sont des armes de précision [dans la] guerre totale contre l'univocité du sens. L'art produit du réel* » (2022). Pour lui, il ne s'agit plus de commenter ou de comprendre le réel, mais de le produire. Ce qui nous tue, c'est notre manque d'imagination, notre enlèvement dans l'inertie, et face à la catastrophe, l'art est notre manière de trahir l'héritage qui interdit l'ailleurs (2022). **Nous avons besoin d'artistes et de poètes au pouvoir plutôt que (seulement) d'ingénieurs et de politiciens formés.**

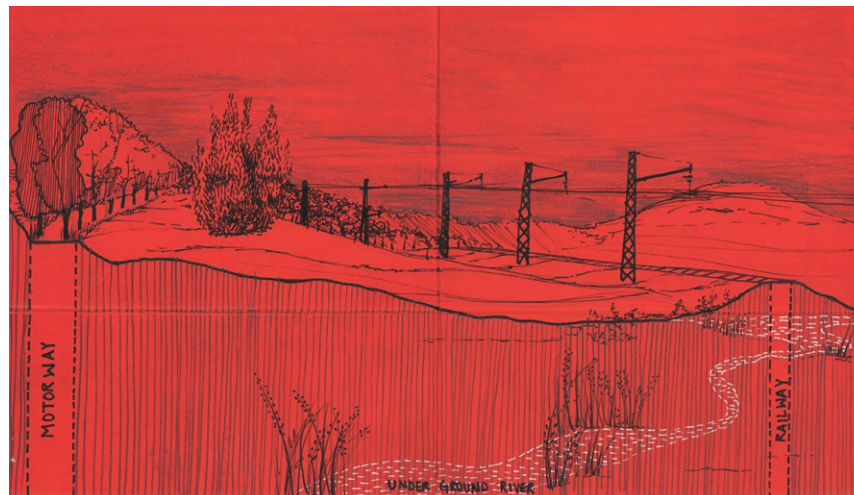


Fig. 13. Dessin montrant une section de la vallée de la Bièvre.

ਪੜ੍ਹ ਪੜ੍ਹ ਇਲਮ ਹਜ਼ਾਰ ਕਿਤਾਬਾਂ,
ਕਦੇ ਆਪਣੇ ਆਪ ਨੂੰ ਪੜ੍ਹਿਆ ਨਹੀਂ।
ਜਾ ਜਾ ਵੜਦੇ ਮੰਦਰ ਮਸੀਤੀ,
ਕਦੇ ਮਨ ਆਪਣੇ ਵਿੱਚ ਵੜਿਆ ਨਹੀਂ।

Fig. 14. Vers tirés de la poésie soufie (kalam) du poète et philosophe punjabi du XVIII^e siècle, Baba Bulleh Shah.

Traduction : Tu lis des milliers de livres de savoir, mais tu ne lis jamais en toi-même. Tu pénètres sans cesse dans les temples et les mosquées, mais tu n'es jamais entré dans ton propre cœur.



Acte VI. Ceci n'est pas une carte

Les cartes sont politiques, coloniales, sexistes, spécistes et anthropocentriques. Toute représentation d'un territoire part de l'une d'elles, et toute intervention sur ce territoire découle de la représentation.

Nous ajoutons des couches que la cartographie conventionnelle occulte : l'intangible, les émotions, les récits, tout ce qui compose l'expérience vécue, dans la tradition de la cartographie radicale. *Terra Forma* (Aït-Touati et al., 2019) entreprend de cartographier le vivant plutôt qu'un espace vidé de vie et ainsi disponible à la conquête – passant, comme le disent ses autrices et auteur, de la ligne d'horizon de la cartographie conventionnelle à l'épaisseur du sol. C'est la cartographie que nous revendiquons.

Notre proposition s'inscrit dans la pensée biorégionale, qui **définit les territoires par des systèmes écologiques plutôt que par des frontières administratives**, en partant de l'eau (Reclus, 1855 ; Geddes, 1918 ; Berg et Dasmann, 1990). Nous en partageons l'échelle, mais non l'assurance dans la représentation : une biorégion ne peut être cartographiée sans déjà choisir un point de vue, et aucune carte, si superposée soit-elle, n'échappe à ce choix. Les cartes (Fig. 2,3,4,8.) que nous montrons sont donc à la fois un résultat et un échec – un échec nécessaire, puisqu'elles omettent encore l'essentiel de ce qui compte. Ce qu'elles ne peuvent contenir, nous demandons à l'espace mental de le porter à leur place : la reconnaissance, développée dans l'Acte III, que nous ne sommes pas le seul

jardinier.

Ce scepticisme envers la carte s'étend à ce que la cartographie impose au fleuve lui-même. **La Seine s'est étendue et contractée bien avant que nous n'arrivions pour la dessiner**, déposant les sédiments qui ont rendu la terre fertile pour toute forme de vie ; ses méandres purifiaient et oxygénaient l'eau, et là où elle rencontrait la roche, elle revivait. C'était là son propre arrangement, non le nôtre. Ce que nous avons construit à sa place – redressé, régulé, muré – est le tas de l'Acte II, posé sur un système vivant : non pas l'ordre du fleuve, mais le chaos que nous prenons pour tel.

Nous ne sommes pas exemptés du piège que nous décrivons. L'Acte II a nommé le réflexe fonctionnaliste : la recherche d'une fonction, et spécifiquement d'une fonction humaine, avant toute chose. Notre propre proposition y est tombée. Les banques alimentaires, les greniers, les services écosystémiques d'une oasis, ce sont aussi des fonctions, et ce n'est pas par elles que nous avons commencé. Elles ont surgi plus tard, une fois la carte mise de côté, en travaillant, échelle par échelle, à travers la matrice qui sous-tend ce texte. Ce n'est qu'alors que les zones d'intervention se sont nommées elles-mêmes : cimetières, places, balcons, chacune portant la même question à une échelle différente.

Acte VII. Mythologiser

Nous nous éloignons ici, délibérément, de la représentation tangible. Là où les étapes précédentes proposaient des banques alimentaires, des oasis, des

lieux de formation pour jardiniers, cet acte final ne propose rien qui puisse être construit. Il vise à laisser le jardin-fleuve prendre place dans nos esprits avant toute chose, et pour cela il défait une représentation avant d'en offrir une autre (Fig. 15.).

Le fleuve est une momie : pris quelque part entre la vie et la mort, sans être pleinement l'une ni l'autre. Voilà ce qu'ont produit la canalisation, l'enfermement, la rectification, qui ne relevaient pas seulement d'un programme d'ingénierie, mais aussi d'un programme mythologique. Nous avons humanisé le fleuve parce que nous ne pouvions valoriser que ce qui nous renvoyait notre propre regard.

Nous proposons de mythologiser le fleuve : de le reconnaître comme une entité d'un autre monde, un être ancien, plus ancien que l'espèce qui parle aujourd'hui en son nom. Un aîné mérite une autre forme de soin qu'un enfant. Un enfant est façonné, corrigé, rendu présentable au monde dans lequel il va entrer. Un aîné est écouté, on s'en remet à lui, on le laisse demeurer ce qu'il est déjà.

Songons à la manière dont les affluents de la Seine, et leur confluence au sein du Grand Paris, ont été représentés dans l'art : différemment selon les époques et les mains, et pourtant liés, dans presque toutes les représentations, à un même but : être séduisants, lisibles, plaisants pour l'œil humain.

Ce que nous demandons, c'est un autre type d'espace mental : non pas un espace construit pour la consommation ou le plaisir humain, mais un espace qui permette à l'eau de reprendre son agentivité propre, à des conditions qui ne nous sont aucunement adressées.



Fig. 15. Mythologiser le jardin-fleuve métropolis.

Références

- Aït-Touati, F., Arènes, A., & Grégoire, A. (2019). *Terra forma : Manuel de cartographies potentielles*. Editions B42.
- Barles, S. (2017). L'idée de nourrir Paris grâce aux ceintures vertes est une illusion. *Usbek & Rica*.
- Barles, S. (2018). Métabolisme urbain, transitions socio-écologiques et relations ville-campagne. *Pour*, 236(4), 49-54.
- Barrau, A. (2022). *Il faut une révolution politique, poétique & philosophique*. Nulle Part.
- Berg, P., & Dasmann, R. F. (1990). Reinhabiting California. Dans *Home: A bioregional reader*. New Society Publishers.
- Clément, G. (1999). *Le jardin planétaire : Réconcilier l'homme et la nature*. Albin Michel.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.
- Foster, J. B. (1999). Marx's theory of metabolic rift: Classical foundations for environmental sociology. *American Journal of Sociology*, 105(2), 366-405.
- Geddes, P. (1918). *Town planning towards city development: A report to the Durbar of Indore* (Vol. 1-2). Holkar State Printing Press.
- Magnaghi, A. (2014). *La biorégion urbaine : Petit traité sur le territoire bien commun*. Eterotopia France.
- Ouassak, F. (2023). *Pour une écologie pirate*. La Découverte.
- Reclus, É. (1855). *Fragment of a voyage to Louisiana* (C. Martin & J. Clark, trad.).
- Sinaï, A., Cochet, Y., & Thévard, B. (2020). *Le Grand Paris après l'effondrement : Pistes pour une Ile-de-France biorégionale*. Wildproject.
- Thierry, A. (2025). *Négocier l'agriculture de l'archipel du Grand Paris : Enquête prospective sur l'urbanisme agro-écologique et ses co-bénéfices par le projet de paysage*. Thèse de doctorat, CY Cergy Paris Université.
- Younès, C., Bodart, C., & Marcillon, D. (Éds.). (2024). *Prendre soin : Architecture et philosophie*. Infolio.



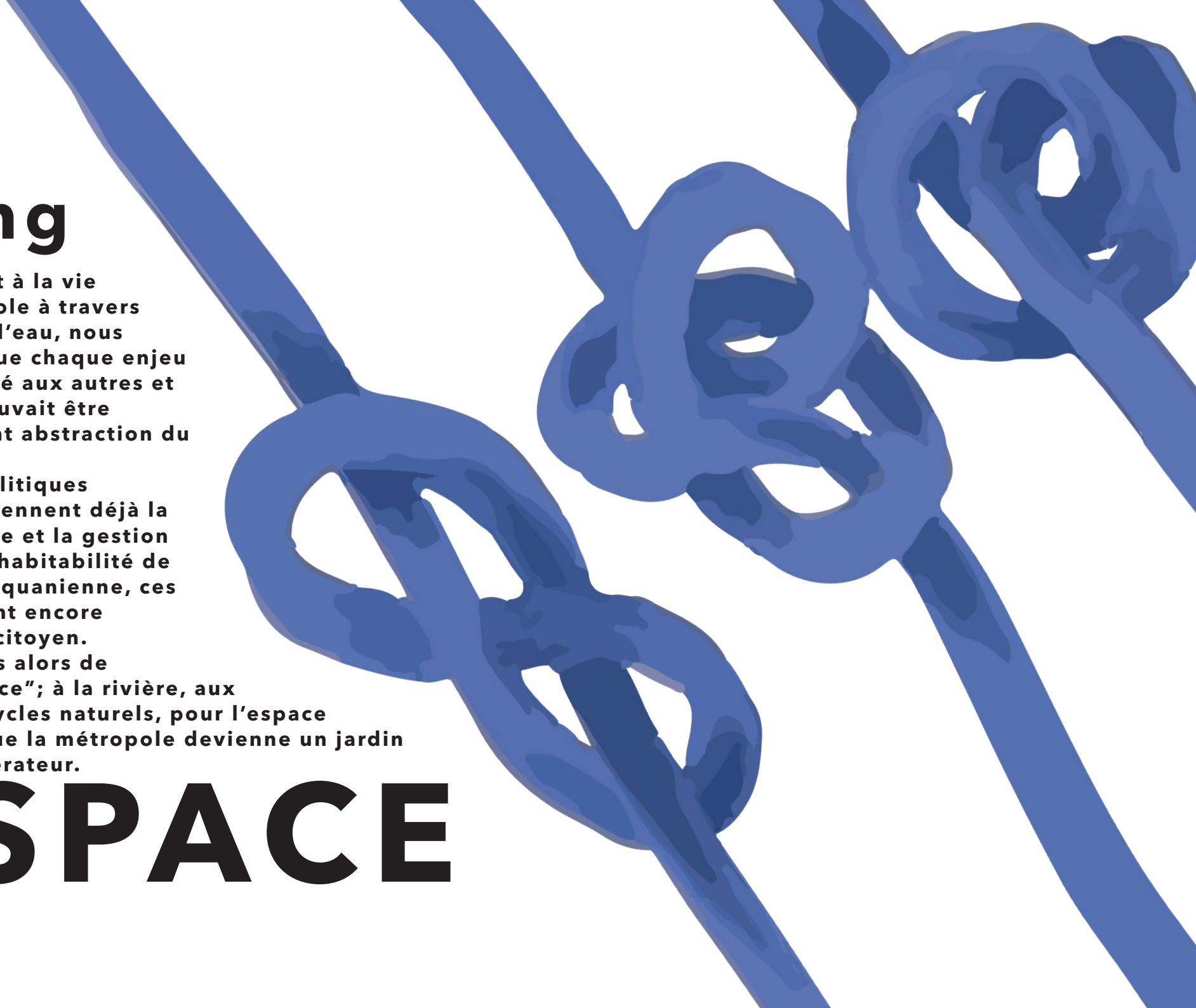
Giving

En réfléchissant à la vie dans la Métropole à travers les rythmes de l'eau, nous avons réalisé que chaque enjeu est fortement lié aux autres et qu'aucun ne pouvait être résolu en faisant abstraction du reste.

Bien que les politiques publiques soutiennent déjà la mobilité durable et la gestion de l'eau pour l'habitabilité de la métropole séquanienne, ces piliers manquent encore d'engagement citoyen.

Nous proposons alors de "Faire de la place"; à la rivière, aux citoyens, aux cycles naturels, pour l'espace mental, pour que la métropole devienne un jardin paisible et fédérateur.

SPACE





DIAGNOSTIC

Nous avons débuté ces ateliers en se demandant quels étaient les différents enjeux de la métropole.

Ont suivi les visites du territoire plusieurs questionnements:

- Y a-t-il un moyen de ralentir et redonner de l'espace à la Seine ?
- Devrions-nous changer notre perception des inondations ?
- Comment nos projets peuvent-ils être plus résilients pour s'adapter ?
- Comment équilibrer l'économie et l'écologie ?
- A qui appartient la rivière ? Qui est responsable et s'occupe de son espace ?

La Seine est complètement intégrée à la structure métropolitaine, mais sa connexion avec la ville reste fragile. Dans la majorité des cas, les contraintes de patrimoine, infrastructure ou logistique limitent le potentiel d'actions pour opérer un vrai changement.

En parallèle, de larges portions des berges sont déconnectées de la vie quotidienne urbaine. De grandes surfaces imperméables, peu végétalisées et ombragées, avec peu d'accès et assises, rendent difficile l'habitabilité de la rivière.

Aussi, la rivière est une ressource essentielle pour l'industrie, la logistique, l'écologie et les organisations urbaines; ces utilisations ont alors souvent tendance à créer une barrière entre elle et la population. Le défi devient alors de renforcer le lien entre la Seine et son territoire sans compromettre les fonctions, le patrimoine ou l'écosystème qui en dépendent.

L'eau comme ressource commune

L'eau questionne sur son appartenance, son accès, et la responsabilité collective. Bien que la Seine soit un espace naturel partagé, une partie de ses rives et infrastructures sont liées à des institutions, entreprises privées ou autres. Cette fragmentation peut créer des tensions entre ses aspects de ressource et espace collectif, et de ressource économique contrôlée de manière privée. La gouvernance de la Seine est alors une superposition d'institutions, municipalités, propriétaires fonciers, gestionnaires et acteurs économiques. Ce croisement soulève alors une question de responsabilité: A qui appartient la rivière ? Qui l'entretient ? *Qui en est responsable, et qui est en position de prendre des décisions quant à son futur ?*

De nombreuses transformations du territoire rivulaire sont planifiées au cours de plans institutionnels, ce qui peut résulter en une non-implication des citoyens à leur égard. La vie quotidienne des habitants et la gestion technique de la rivière sont alors déconnectées. Pour renforcer le lien entre les populations et la rivière et les responsabiliser, un moyen d'action serait alors d'augmenter leur niveau d'information et de participation.

Inondations et notion de risque

Le risque d'inondation est une réalité pour les riverains de la Seine. Cependant, la visibilité de celui-ci n'est souvent pas grande au quotidien, et beaucoup d'habitants ne perçoivent sûrement pas leur niveau d'exposition.

L'étalement urbain à progressivement investi les espaces naturels connectés à la rivière, complexifiant alors la gestion de l'eau lors d'événements extrêmes.

La sécheresse, un risque plus lent et moins visible

La sécheresse représente un défi majeur pour le bassin séquanien, mais, contrairement aux inondations, ses conséquences sont graduelles et moins perceptibles. Ainsi, se développant sur des périodes étendues, elle peut être interprétée comme une menace moins urgente et, par conséquent, influencer la réponse de la société et des institutions en cas de pénurie d'eau.

Préservation et transformation

La Seine et ses territoires environnants font face à une tension s'articulant entre préservation et transformation urbaine. Les paysages historiques, les infrastructures industrielles et les écosystèmes coexistent dans un territoire en évolution permanente. Bien que la préservation patrimoniale est essentielle, elle s'inscrit également comme un frein face aux défis contemporains du changement climatique, des inondations ou encore des sécheresses.

Concept Général

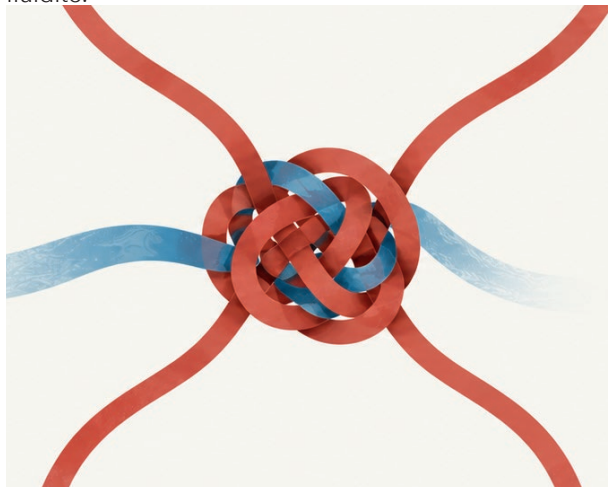
Qu'est ce que la métropole ?

Au début, il y avait l'eau qui accompagnait une écologie florissante. Puis, les sociétés humaines se sont installées en construisant des infrastructures et mis en place un système économique.

Nous avons imaginé ce processus et chacun de ses « acteurs » comme un fil qui serait emmêlé dans les noeuds formés par les fils de l'eau et de l'économie, jusqu'à former ce que nous observons dans la métropole :

Un nœud.

Un système étroitement imbriqué, rigide et inflexible, qu'il est difficile d'en modifier ne serait-ce qu'un seul élément. L'eau et l'écologie sont ensevelies sous des superpositions de réglementations et de normes. Pour imaginer la métropole de demain, en harmonie avec les rythmes de l'eau et de son écosystème, nous proposons de démanteler ce nœud, en assouplissant ses extrémités rigides, et ainsi favoriser davantage de fluidité.

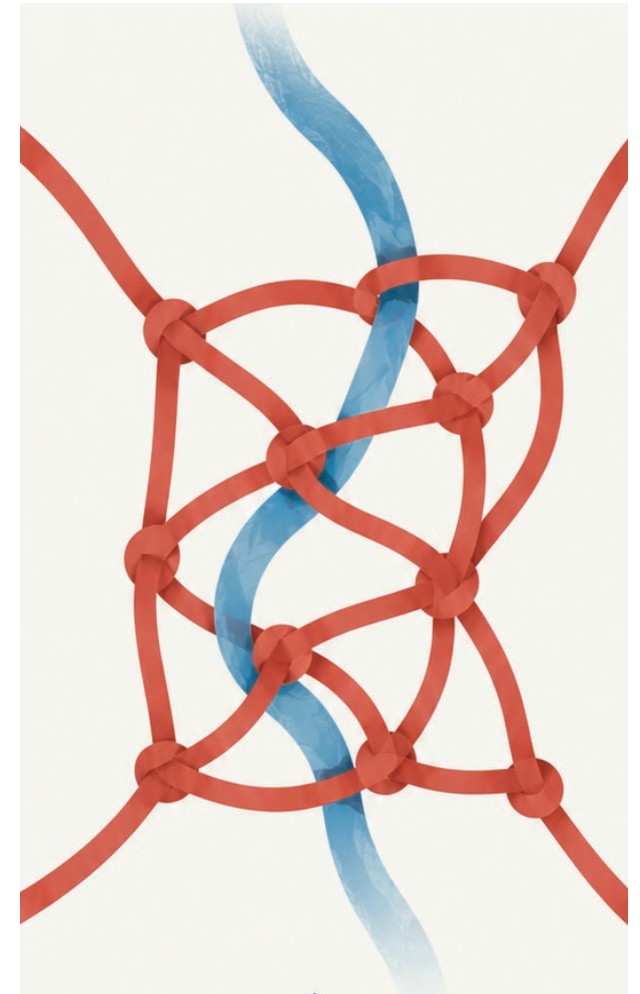


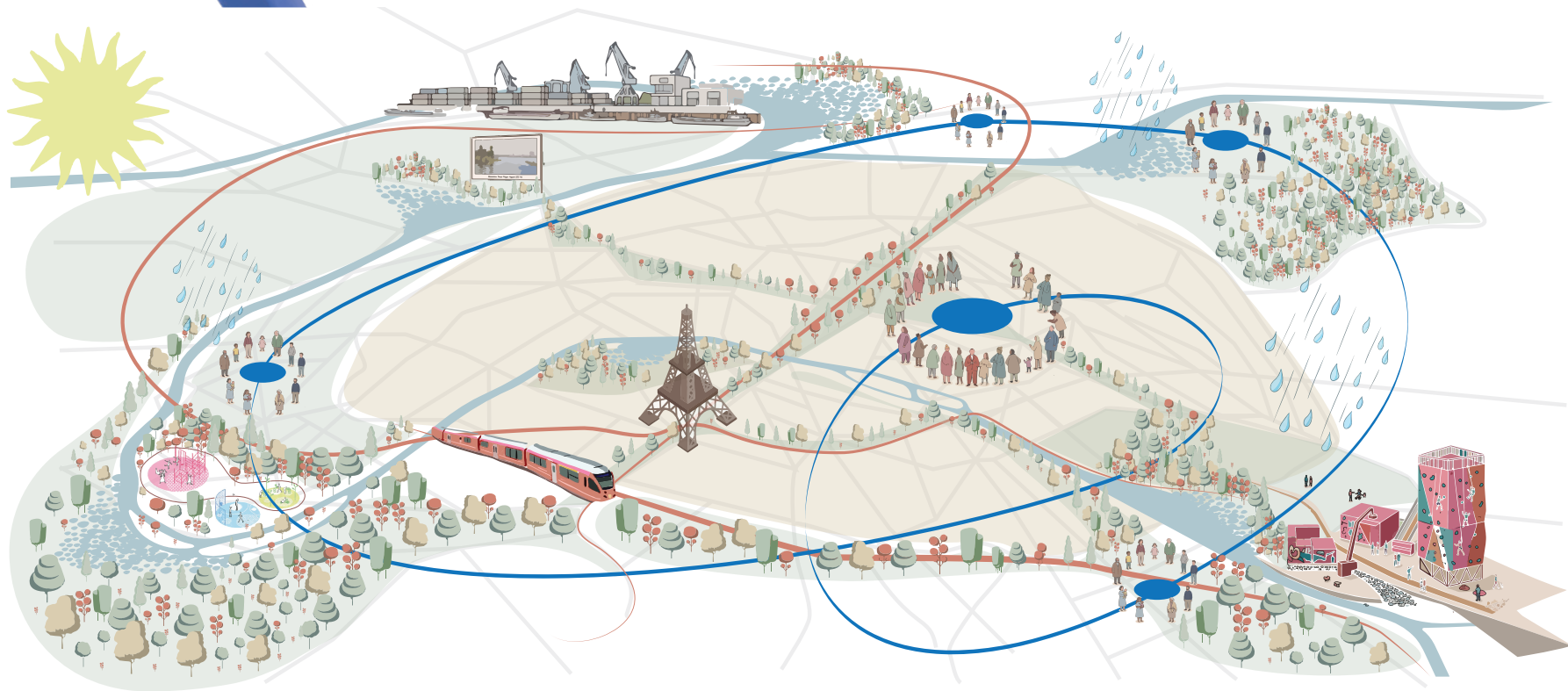
GIVING SPACE

Faire de la place à la rivière - En rompant avec les berges bétonnées, nous souhaitons qu'elle retrouve son écoulement naturel, ainsi que sa place comme composant naturel de notre écosystème.

Faire de la place à la biodiversité et à ses cycles - Nous souhaitons renaturaliser nos rues, donner l'espace nécessaire à la biodiversité pour prospérer, et permettre à l'eau de pluie de s'infiltrer dans les sols. Un cycle naturel qui contribue à améliorer la qualité de l'air, à rafraîchir la ville et à créer un environnement sain.

Faire de l'espace mental aux gens - Nous voulons que les citoyens aient suffisamment de temps pour façonner leur cadre de vie, prendre soin de leur écosystème et des leurs. Nous voulons que leurs voix aient toute leur place au sein de notre société et qu'ils se sentent en capacité d'agir.





Un Futur idéal

Partant de ce concept général de Faire de la Place, nous avons imaginé ce que serait un futur parfait et à quoi ressemblerait la vie si nous faisons plus de place.

Ce futur serait alors supporté par trois piliers d'actions :

les mobilités, l'eau, et l'engagement citoyen.

MOBILITÉS

En se basant sur notre analyse du nœud métropolitain, nous avons projeté des façons de redonner aux citoyens et à la Seine leur espace.

Ce défi est lié aux changements actuels liés aux mobilités.

A ce jour, les voitures et infrastructures routières saturant l'espace urbain et coupent la ville des berges. Bien que des efforts soient déjà engagés pour encourager les mobilités douces, nous pensons qu'ils devraient aller plus loin, en suivant une hiérarchie claire :

D'abord des espaces pour piétons et mobilités douces, puis les transports en communs, les véhicules partagés, puis seulement ceux privés.

Une approche phare serait de bannir complètement la voiture privée du centre-ville : en implémentant un système accessible de petites voitures électriques partagées, combiné à de grands parkings gratuits en périphérie, de l'espace et un trafic serein pourrait être retrouvé en ville.

En parallèle, l'offre de transport en commun et pistes cyclables doit s'améliorer, pour permettre aux mobilités douces d'être une option fiable.

L'EAU

De la goutte de pluie à la Seine, **l'eau lie ce que la métropole a progressivement séparé.**

Notre analyse du territoire révèle que les composants hydriques s'étendent au-delà du lit de la rivière, à travers un réseau reliant le bâti, les espaces publics et les systèmes naturels. L'expansion métropolitaine a modifié ces flux : les précipitations deviennent des eaux de ruissellement acheminées, par des infrastructures souterraines, tandis que les cours d'eau canalisés et les plaines inondables urbanisées masquent les cycles naturels derrière des barrières artificielles.

La question n'est pas de savoir comment gérer l'eau, mais comment valoriser les liens, **créer des relations et faire de la place là où c'est possible.**

Où l'eau veut-elle aller ?

Où peut-on lui faire de la place ?

Comment se connecter à ces espaces ?

Le réseau hydrographique pourrait être un référentiel favorisant la continuité des paysages urbains, au-delà des perturbations causées par les infrastructures existantes. Le défi est moins technique que organisationnel. Sans modifier l'existant, il s'agit de redécouvrir les connexions naturelles pour y adapter nos infrastructures actuelles et repenser leurs interactions.

Comment faire de la place à l'eau, à la nature et aux habitants au sein de la métropole que nous avons déjà bâtie ?

CITOYENNETÉ

Nous sommes convaincus qu'un autre levier important de l'habitabilité de la Seine est l'implication collective. Pour l'instant, l'engagement citoyen à propos de politiques publiques se fait via le biais d'associations portant la voix des habitants à propos de sujets précis, et elles n'ont souvent pas de place à la table des décisionnaires.

L'objectif serait alors d'implémenter un large système démocratique permettant aux citoyens d'être acteurs de décisions.

En donnant aux habitants un espace mental et des opportunités pour exprimer leurs besoins, le but est d'accueillir le développement d'une conscience environnementale, générant de la connaissance et protection de l'environnement local.



LES LABOS

Expérimentations et propositions

4+1 jours de travail

Une expérimentation à l'échelle du quartier. Quatre jours de travail habituel, un jour rémunéré pour prendre soin de l'espace partagé.

- 1 Mise en place**
Choisir un quartier. Définir l'organisation et le financement : financement des projets et rémunération individuelle.
- 2 Initiation**
Séances d'introduction animées par des praticiens : jardinage, peinture, petites réparations, soin aux personnes âgées, travail avec les jeunes, etc.
- 3 Assemblées** (toutes les deux semaines)
Les voisins proposent des projets pour les espaces partagés, en discutent et décident des actions.
- 4 Action**
Les voisins mettent en œuvre leurs décisions, seuls ou en petits groupes. Un roulement pour l'entretien et le soin : qui fait quoi, et quand ?
- 5 Bilan**
Suivre et évaluer les actions visibles comme invisibles.

Questions

La rémunération est-elle efficace ?
Les gens apprécient-ils le système ?
Y a-t-il eu des conflits ?
Les gens en font-ils plus que ce qu'ils « devaient » ?

Des assemblées locales en zone résidentielle

L'objectif de "faire de la place" : donner aux citoyens la possibilité de façonner leur environnement et d'exprimer librement leurs besoins et leurs propositions de changement.

La métaphore du nœud : Cette expérimentation implique de mettre en lumière et comprendre les blocages auxquels les citoyens font face au quotidien, les empêchant d'interagir avec leur environnement et entre eux.

Dans le tissu social, le nœud mêle actuellement le temps, les compétences et les restrictions et freins bureaucratiques.

Donner du temps, éduquer dans les domaines importants et oubliés, et permettre à la population d'interagir avec son environnement signifie détendre trois fils du nœud, de la négligence sociale au soin.

L'expérimentation prendrait place à l'échelle d'un quartier, ou bien d'un regroupement de maisons. De cette manière, tous les résidents du quartier suivraient un modèle de semaine de travail 4+1.

Que se passe-t-il le 5ème jour, si les citoyens ont du temps libre ?

Nous proposons d'établir une structure à échelle du quartier dédiée à l'engagement citoyen.

Par "engagement", nous pensons non seulement à la valorisation de connaissances existantes des habitants mais aussi à l'extension de celles-ci pour que les habitants connaissent leur quartier et s'engagent à son soin.

Diagnostic de l'environnement et la communauté:

Les premiers pas vers de telles structures sont basés sur le principe d'éducation populaire. En agissant de la sorte, nous réduisons la séparation entre les sachants et non-sachants. Via une évaluation des besoins, le but est de rassembler les connaissances et compétences de toutes les personnes du groupe.

"Qui sait faire ça ?"

L'objectif est de reconsidérer les connaissances du territoire comme communes (un processus qui suivrait tout le long du projet).

Evaluer le territoire : En quelle mesure la région souffre-t-elle, environnementalement et socialement ? Quelles sont les difficultés rencontrées, les défis, et les acteurs clés derrière ceux-ci ?



Quelles sont les opportunités?

En nous appuyant sur ce diagnostic, quelles possibilités d'action s'offrent à la communauté ? L'objectif est de développer collectivement des projets à petite échelle visant à prendre soin du territoire.

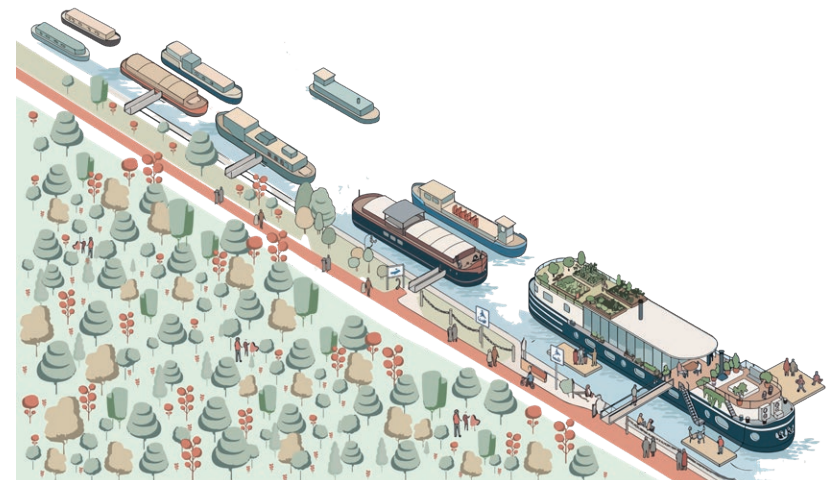
Passer à l'action : Pour favoriser une future autonomie citoyenne, la mairie pourrait initier la démarche en associant les habitants à des experts aiguillant leurs projets.

En tenant compte des besoins et du potentiel de cet écosystème global (humains et non-humains), l'assemblée locale pourrait se baser sur les activités suivantes:

Activités de recherche scientifique : il pourrait s'agir de sciences participatives, notamment en accordant une importance aux non-humains dans les projets. Par exemple en mettant en place un système de collecte de données à l'aide de capteurs afin d'établir des rapports sur l'état de santé et les besoins des non-humains. (Cf. « Convivial Commons » d'Alexander Rentsch.)

Des activités pratiques : En prenant l'exemple d'un jardin partagé, ces projets permettraient par exemple de s'initier aux techniques de maraîchage.

Bilans et échanges collectifs : Des temps de partage avec le groupe des enseignements tirés des différentes activités, permettant une évaluation des projets en cours.





L'Assemblée de l'eau :

la participation à l'Assemblée de l'eau s'inscrit en complément de l'assemblée locale. On pourrait envisager un processus de sélection aléatoire dans lequel des citoyens seraient choisis pour représenter leur communauté (humaine et non humaine) au sein de cette assemblée élargie à plusieurs quartiers.



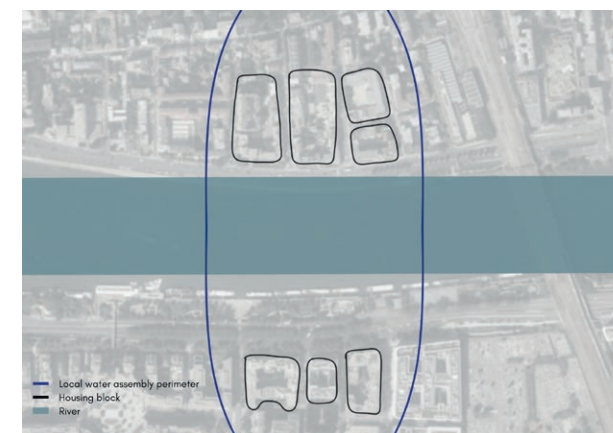
La métaphore du nœud : Dans ce cas, les blocages se traduisent par la complexité de la gouvernance de l'eau, marquée par un enchevêtrement des compétences institutionnelles et le défi scalaire que pose l'échelle du bassin versant. Il s'agit alors d'expérimenter un modèle d'écologie démocratique ascendante, où la communauté, humaine et non humaine, s'implique à partir de ses savoirs d'usage et de son expérience de terrain.

L'idée est de faire émerger, à partir des projets locaux menés, les enjeux et défis liés à l'eau propres à chaque territoire, en apportant ainsi une réalité de terrain avec ses propres contraintes.

Une répartition territoriale dépassant les limites administratives municipales pourrait être envisager. Prenons l'exemple théorique, illustré dans ce schéma, de deux quartiers résidentiels situés face au même tronçon de la Seine mais appartenant à deux communes distinctes.

L'objectif est de créer une instance de gouvernance commune pour ces deux secteurs qui partagent ce même tronçon de rivière.

Cet espace de dialogue constituerait également un jalon essentiel pour préparer l'Assemblée de l'eau à l'échelle globale du bassin versant de la Seine.



Festivals d'art sur berges industrielles

Redonner de l'espace à la rivière, c'est restaurer ses écosystèmes et offrir aux citoyens l'opportunité de se reconnecter avec elle. Mais comment intervenir lorsque des impératifs économiques et les contraintes opérationnelles régissent un espace comme des berges industrialisées ?

Nous pensons qu'une approche intéressante consiste à mettre l'accent sur la réappropriation de ces berges privées, afin que chacun puisse mieux connaître ces espaces, leurs histoires, leurs objectifs et leurs besoins actuels. L'objectif est de susciter le dialogue et de donner à chacun l'occasion de proposer de nouvelles façons d'utiliser ces lieux.

La métaphore du nœud : L'objectif de cette expérimentation est de mettre en lumière les contraintes liées aux zones privées en bord de rivière. Par le biais du festival, les parties prenantes, dont les citoyens, sont amenées à dialoguer pour dénouer les tensions existantes et imaginer ensemble un avenir partagé pour ces rives industrielles.

Principe de l'expérimentation

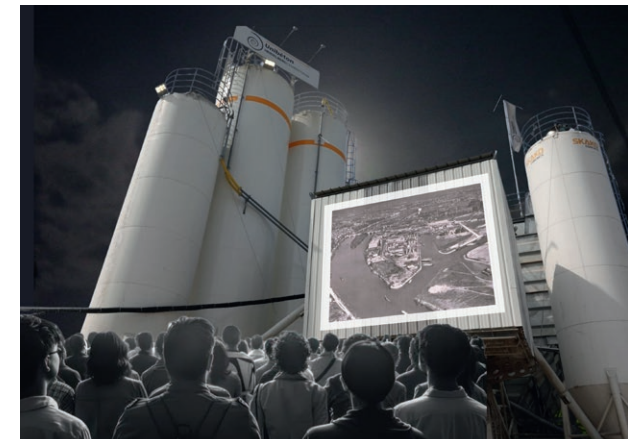
L'art urbain comme moyen d'intégrer les infrastructures dans le paysage : le long de ces berges industrialisées, caractérisées par des silos et des surfaces bétonnées, des œuvres temporaires d'art urbain pourraient être réalisées. Accompagnés par des artistes, les citoyens pourront proposer de nouvelles façons d'intégrer visuellement ces infrastructures dans le paysage fluvial, transformant ainsi les sites industriels en espaces culturels porteurs de sens pour la population.

Une mémoire locale pour rompre avec l'opacité : des expositions et des projections de films d'archives permettront de retracer l'évolution de ces zones industrielles. En rappelant cette histoire commune, le projet vise à remplacer le sentiment d'un espace privé et opaque par un sens d'appartenance locale.

Ateliers de co-création : des citoyens, des représentants du secteur privé et des acteurs locaux pourraient se réunir pour discuter des nouvelles utilisations futures possibles (par exemple, des activités d'escalade sur les infrastructures le week-end ou en dehors des heures de travail).

Ces festivals seraient également l'occasion d'inviter des experts à animer des conférences sur la préservation de la biodiversité et la transformation progressive du site.

L'espace ayant vocation à devenir un lieu partagé, il s'agit de trouver des compromis entre les impératifs industriels et les attentes des citoyens. Par exemple, si des contraintes structurelles empêchent l'aménagement d'activités comme l'escalade, le site pourrait plutôt accueillir un mur végétal.



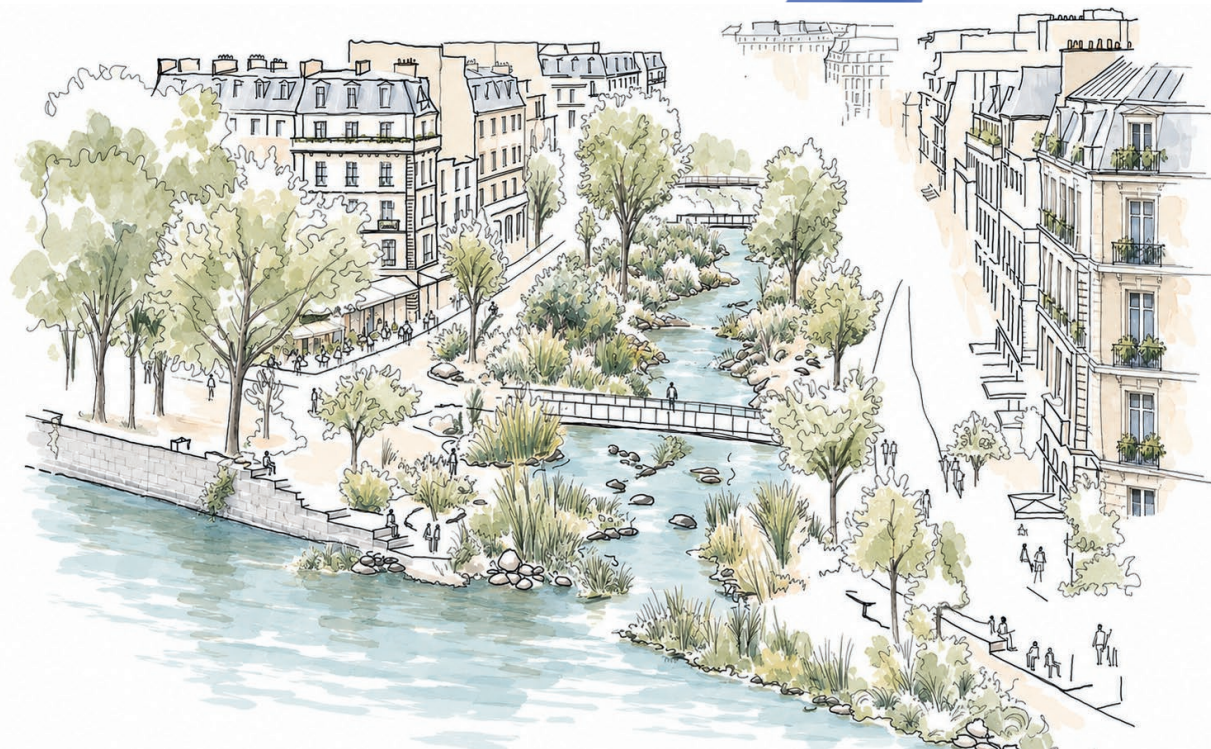


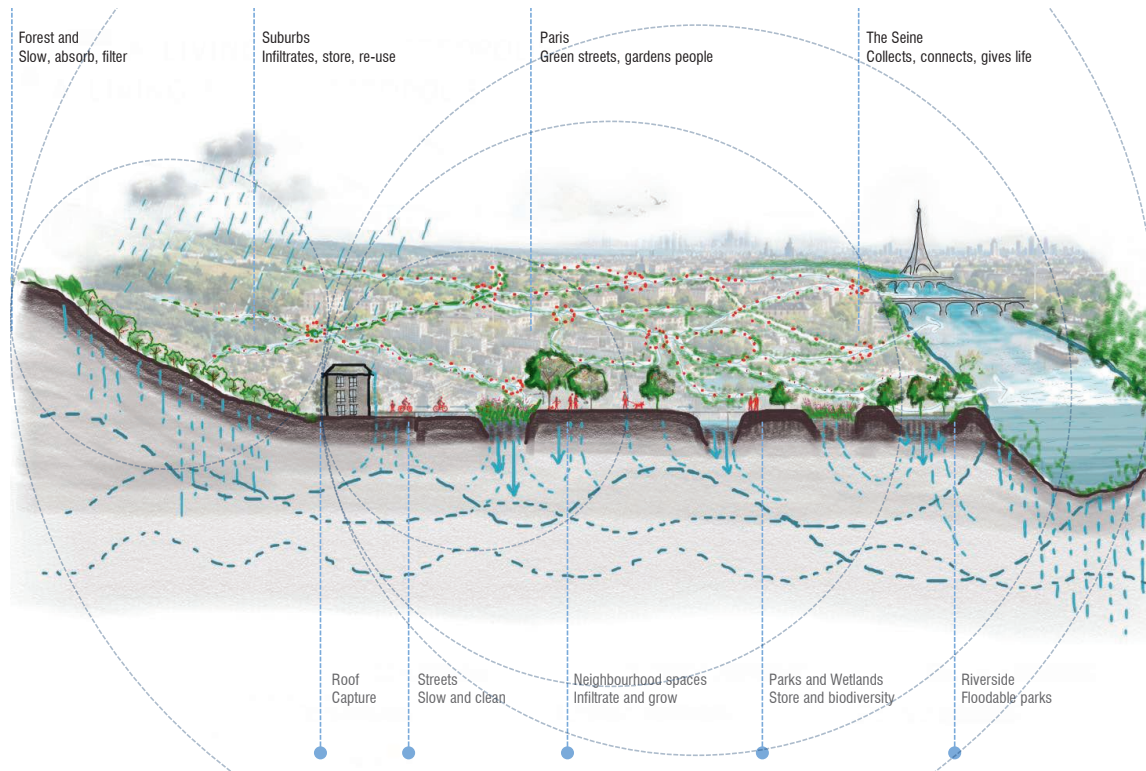
Les Rues d'Inondation

L'objectif de "faire de la place": Faire de la place à la rivière pour qu'elle reprenne sa place naturelle, qu'elle s'infiltre dans le sol, et faire de la place mentale pour que les habitants connaissent et intègrent les cycles naturels.

La métaphore du nœud: Les espaces d'inondation sont des quartiers très vulnérables où les activités humaines risquent d'être interrompues par chaque inondation et les maisons d'être endommagées, mais sont paradoxalement très minérales et déconnectées de l'eau. L'idée est de rétablir la connexion eau/habitants en rendant l'eau au sol, en la laissant couler lentement.

Principe de l'expérimentation: Le but est de créer un corridor vert dans ces espaces qui, lors des moments de "non-inondation", seraient utilisés comme aires de jeu, bassin d'infiltration, lieu de rassemblement, jardin partagé; et lors d'inondation, serviraient comme déversement pour que l'eau circule plus facilement à travers la ville. Pour atteindre cet objectif, il faudrait d'abord que la ville, située dans une boucle de Seine, requalifie des espaces publics ou transforme d'actuelles routes en fossés végétalisés.





Ces fossés pourraient être gardés naturels, faisant office d'«écosanctuaires» dans la ville, ou bien utilisés comme espaces verts communaux pour que les gens viennent s'y reposer, selon leur emplacement. En montant, l'eau envahirait donc successivement chacun de ces fossés, permettant une gestion plus simple et une crue potentiellement moins destructive des espaces productifs, tout en liant les habitants à l'eau. Une vision finale serait donc pour ces fossés de recréer une sorte de rivière dans la ville, plus naturelle qu'un canal, suivant ses cycles naturels. En dehors des inondations, ces fossés serviraient également de lieu d'infiltration de l'eau lors d'épisodes pluvieux, en plus de fournir un habitat important pour la biodiversité.

Conclusion:

Notre approche était de répondre à cette question centrale: Comment rendre l'espace à la rivière et permettre aux citoyens de se l'approprier et en prendre soin ? Dans une métropole aussi densément peuplée, le réseau relationnel entre la rivière et ses berges-ayant différentes fonctions-est complexe et fragmenté. Nous cherchons alors à tester et challenger les relations entre ces différents espaces (économiques et résidentiels) et la rivière, au travers de laboratoires expérimentaux.

Aujourd'hui, les impératifs économiques ont figé certains espaces et restreint l'espace public dédié à la rivière, son écosystème et ses riverains. Les premières étapes doivent alors, selon nous, inclure les citoyens pour leur permettre d'investir les lieux et d'être impliqués. En analysant les relations avec ces endroits maintenant privés, l'objectif devient de profiter complètement des lieux en s'appuyant sur le principe de multiplicité des usages.

Cependant, les zones résidentielles semblent offrir un terrain propice pour redonner de la place à l'eau. De plus, ces espaces s'avèrent favorables au développement de démarches ascendantes, nécessaires pour transformer notre regard sur notre cadre de vie, nous inciter à en prendre soin et nous mobiliser ensemble pour protéger l'ensemble du vivant.

Finalement, le but n'est pas d'effacer l'existant, mais de valoriser les connexions, de créer des liens et de "faire de la place" là où c'est possible. Les projections futures ne demandent pas de retirer les structures existantes. Elles impliquent plutôt d'assouplir les normes rigides afin d'intégrer les cycles naturels dans le tissu urbain actuel.

04

LE JURY

Le jury du 44^e atelier international de créativité urbaine et territoriale s'est réuni vendredi 25 septembre 2026 à l'Académie du Climat. Ce jury est composé d'élus, de représentants locaux, d'experts français et des partenaires de l'association. Ils ont assisté aux présentations des propositions faites par chacune des trois équipes de participants. Après ces présentations, des discussions et des débats ont eu lieu afin d'identifier les idées qui se distinguent par leur créativité, leur innovation et leur pertinence, et qui peuvent servir de pistes pour l'avenir du bassin de la Seine et de ses affluents.





PERISSOL Pierre-André

Président du jury
Président des Ateliers,
Ancien ministre



**MENHAOUARA
Nessrine**

Maire
Bezons



GUILLOU Antoine

Adjoint au Maire de
Paris aux espaces verts,
à l'alimentation verte,
à l'alimentation et à la
Seine
Paris



COSTIL Xavier

1er conseiller délégué au
cycle de l'eau
Communauté
d'agglomération de
Cergy-Pontoise



OLIVA Jean-Claude

Vice-président d'Est
Ensemble
Directeur Coordination
Eau Île-de-France



GICQUEL Camille

Adjointe Urbanisme,
Aménagements et Projets
Urbains
Argenteuil



MONGES Philippe

Conseiller municipal
délégué. Aménagement
durable, urbanisme,
transition énergétique,
fleuve, assainissement
L'Île-Saint-Denis



GRUET Brice

Conseiller municipal
délégué à la culture, au
patrimoine et promotion
du territoire
Moret-Loing-et-Orvanne



INSTITUTIONS PARTENAIRES



MELLAH Elodie

Directrice du
département Urbanisme
et du pilotage de projet
Port de Gennevilliers
HAROPA



DARSAUT Frédéric

Directeur de la Transition
Ecologique
EPTB Seine Grands Lacs



HERPSON Catherine

Directrice de projet
Transitions urbaines
**Institut pour la
Recherche de la Caisse
des dépôts**



DELEPINE Jordi

Délégué général
La Seine en Partage



ALAVOINE Sébastien

Directeur général adjoint
en charge du pôle
Stratégie et Ressources
**Etablissement public
foncier d'Île-de-France**



LEMENAGER Bruno

Directeur de l'Eau et de
la GEMAPI
**Métropole du Grand
Paris**



IDRISSI Rizlaine

Chargée de mission Eau
Environnement - DAEI
**Ministère de la Transition
écologique**



FAYTRE Ludovic

Responsable Etudes et
Risques majeur
Institut Paris Région



MARINELLI Marta

Chargée de mission Ville
durable, construction,
logement - DAEI
**Ministère de la Transition
écologique**

INVITÉS NATIONAUX



VARCIN Armelle

Pilote atelier
2025 Maîtresse
de conférences,
**Ecole Nationale
d'Architecture et du
Paysage de Lille**



BILLEY Joséphine

Paysagiste
**Agence Urbanisme Le
Havre Estuaire de la
Seine - AURH**



M'SALLAK Hanaà

Architecte-urbaniste
Directrice associée
Wukang Architectes
Secrétaire des **Ateliers de
Cergy**



PIEL Christian

Hydrologue-urbaniste
Urban Water

INVITÉS INTERNATIONAUX



GÖNEN Mustapha

Conseiller Europe et Asie
centrale
**Global conservation,
Turquie**



HEIN Carola

Professeure et titulaire
de la chaire d'histoire
de l'architecture et de
l'urbanisme
**Université de
technologie de Delft et
Institut Etudes avancées
de Paris, Allemagne**



KALRA Ripin

Expert climat, résilience
et développement urbain
**Université de
Westminster, Royaume-
Uni**



CASSÉ Lamine

Enseignant-chercheur
**Département
Géographie - Univ.
Gaston Berger, Sénégal**

05

LES PARTICIPANTS DE L'ATELIER





DETRY Tom

Belgique, 29

tom.detry@umons.ac.be

Je suis actuellement engagé dans une thèse de doctorat du côté de la Faculté d'Architecture et d'Urbanisme de l'Université de Mons (Belgique). Des travaux qui semblent faire particulièrement écho à vos propres thématiques puisque je traite la question de la culture de l'eau à travers les usages, imaginaires et leviers de solidarité vis-à-vis de la Haine (et de ses affluents), sur un territoire profondément marqué par ses activités industrielles antérieures.



GARZON Jeanpierre

Colombie, 28

jeanpierregarzon98@gmail.com

Je suis une personne curieuse et créative, animée par un intérêt profond pour la relation entre l'homme et la nature. Fascinée par les écosystèmes et la faune depuis mon enfance, j'ai découvert par la suite l'architecture comme un outil permettant de rapprocher l'homme et la nature à travers le design, l'aménagement paysager et la préservation de l'environnement. Cela m'a amenée à développer une approche interdisciplinaire alliant urbanisme, architecture et sensibilisation à l'écologie. Mon projet de fin d'études à l'École Spéciale d'Architecture, qui a reçu une mention honorable, a exploré ce lien en examinant comment l'architecture peut faciliter la coexistence entre les communautés humaines et l'Amazonie.



LULLA Vinita

Inde, 31

vinitalulla@brick.edu.in

Architecte, consultante en environnement et formatrice basée à Pune, j'interviens à la croisée du climat, du design et de la pédagogie. Ma pratique aborde la durabilité par des systèmes de certification, des stratégies passives et une planification respectueuse des ressources. J'anime des ateliers de conception, accompagne des équipes interdisciplinaires et contribue à des plateformes de recherche internationales. Mon travail participe au débat mondial sur la durabilité à travers des initiatives liées au Programme des Nations Unies pour l'environnement en Suisse, avec la volonté de relier pratique, politiques publiques et éducation.



NKOURI Maëlle

France, 25

maellenkouri@gmail.com

Née et ayant grandi à Montreuil, je porte un intérêt particulier aux manières dont les habitants vivent et transforment leurs territoires. Formée à la sociologie puis à l'urbanisme, j'ai une approche sensible des espaces du quotidien, nourrie par l'enquête de terrain, l'observation et la rencontre. Mon Erasmus à Séville a renforcé mon intérêt pour les liens entre ville, usages et environnement. J'aime explorer les territoires à pied ou en roller et réfléchir collectivement à leurs futurs possibles.



TAMWO WATO Jules Osy

Cameroun, 26

tamwowato@gmail.com

Je suis Urbaniste diplômé de l'EAMAU et Chargé d'études en urbanisme et aménagement à l'Agence Africaine d'Architecture et d'Urbanisme à Lomé au Togo, et futur doctorant à l'Université Paris Nanterre. Mes expériences en planification urbaine, analyse territoriale et résilience climatique m'ont conduit à travailler sur les liens entre eau, ville et gouvernance environnementale dans les métropoles africaines. Lauréat de plusieurs concours internationaux et participant à la Biennale de Venise 2025, je développe une approche interdisciplinaire associant cartographie, prospective territoriale et solutions fondées sur la nature.



ÉQUIPE FLOW



CHARPENTIER Théo

France, 24

theocharp92@gmail.com

Diplômé en juin 2025 d'un master d'architecture à l'ESA, je souhaite prendre part à cet atelier car la thématique de l'eau et de sa place au sein de la métropole parisienne est un sujet qui m'intéresse. Pour avoir travaillé lors de mes études sur des projets à la fois architecturaux et urbains, la thématique de l'eau est quelque chose que j'ai eu l'occasion de très peu aborder. Participer à cet atelier aux côtés d'autres jeunes issus de disciplines différentes pourrait me permettre d'approfondir mes connaissances sur ce type de projet.



DEBRETSENI Valeriia

Ukraine, 21

valery.debretseni@gmail.com

Je suis étudiante en dernière année d'architecture et d'urbanisme. Mes intérêts ont évolué de la conception durable vers l'aménagement stratégique et participatif, notamment la construction des visions spatiales par le dialogue et la coordination entre acteurs. Je participe actuellement à un processus d'aménagement où j'assure la coordination entre équipes de conception et parties prenantes. L'atelier, qui repense la métropole à travers les cycles de l'eau, les dynamiques temporelles et les synergies entre acteurs, correspond à mon intérêt croissant pour l'aménagement dans un contexte d'incertitude et de complexité écologiques.



DEFFNER Marina-Aliki

Grèce, 29

deffner.marina@gmail.com

Je suis née et j'ai grandi à Athènes, tout en gardant un lien fort avec la région de Thessalie. Architecte, ingénieure et urbaniste, j'ai étudié en Grèce, en Autriche et aux Pays-Bas. Je me passionne pour la conception durable et le renforcement de la résilience par l'adaptation fondée sur les écosystèmes, ainsi que pour les liens entre patrimoine culturel, architecture et urbanisme. Je m'intéresse également aux arts, à la culture et aux voyages. Je vis actuellement à Paris, où j'explore des opportunités professionnelles et m'imprègne de la culture locale.



DUVAL Annabelle

France, 30

a.duval@tudelft.nl

Annabelle Duval est géographe sociale et chercheuse postdoctorale à la Faculté d'architecture et d'environnement bâti de l'Université technique de Delft (TU Delft). Sa thèse de doctorat a porté sur les relations métaboliques entre les ports et leurs territoires dans le contexte de la transition socio-écologique, en s'appuyant sur les exemples de la région urbaine de Los Angeles et de l'estuaire de la Loire. Ses travaux actuels portent sur les temporalités post-transitionnelles et explorent la manière dont des contre-imaginaires peuvent être co-crésés à travers la construction de récits infrastructurels, à travers des études de cas menées le long de l'Axe de la Seine en France.



SHUBHANKAR Goswami

Inde, 31

shubhankar.goswami@student.kuleuven.be

Je viens d'un paysage où rythmes agricoles, mémoire culturelle et rivières sont indissociables, ce qui m'a appris que terre et culture ne font qu'un. Je travaille à la croisée de l'architecture, de la performance et du patrimoine, avec un esprit scientifique, un regard artistique et une approche de conteuse. J'étudie actuellement la conservation préventive en Belgique. Ma thèse explore la possibilité de considérer les rivières elles-mêmes comme des acteurs culturels et historiques. Cet atelier me permet d'approfondir cette réflexion et d'explorer ces liens à travers de nouvelles perspectives.

ÉQUIPE LES CONFLUENCEURS

LES PARTICIPANTS **05**



AUTE Kadambari

Inde, 29
kadambari.sw@gmail.com

Dotée d'un esprit critique et d'une soif d'exploration, j'ai grandi au cœur de paysages urbains en mutation. Mes expériences m'ont permis de développer une vision centrée sur l'humain, fondement de mon approche professionnelle. Architecte et urbaniste de formation, j'ai enrichi ce socle par des compétences en recherche, intervention sur le terrain et mise en œuvre. Forte d'un esprit analytique et expérimental, j'aborde les responsabilités et défis comme des occasions d'apprendre, en élaborant des solutions réfléchies – qu'elles relèvent ou non du design – qui trouvent un écho auprès des personnes et des lieux auxquels elles s'adressent.



EDELMANN Johann

Allemagne, 29
johann.edelmann7@gmail.com

Je suis artiste et concepteur lumière basée à Berlin, passionnée par la création d'environnements urbains agréables à vivre grâce à la lumière, à la conception spatiale et aux interventions artistiques. Mon travail explore les relations entre espace public, atmosphère, écologie et expérience humaine. Je m'intéresse particulièrement à la manière dont l'art et le design peuvent rendre les villes plus sûres, inclusives et respectueuses de l'environnement. À long terme, je souhaite collaborer à des projets d'architecture urbaine et paysagère associant lumière, durabilité et vie publique pour créer des espaces appréciés et partagés.



GOGOLADZE Giorgi

Géorgie, 29
Giorgigogoladze1997@gmail.com

Je suis architecte et urbaniste originaire de Géorgie. J'ai travaillé dans l'urbanisme durable, l'aménagement du territoire et la conception d'espaces publics, notamment à la mairie de Tbilissi et au département d'urbanisme durable de Braunschweig. Issu d'un contexte où la gestion de l'eau reste un défi majeur, je m'intéresse à la manière dont les systèmes écologiques peuvent façonner des avenir urbains plus inclusifs. Ma participation à l'atelier sur la Seine a renforcé mon intérêt pour les stratégies paysagères collectives et la collaboration multidisciplinaire. Je souhaite apporter cette perspective tout en m'inspirant d'approches internationales en matière d'eau et de régénération métropolitaine.



LHOMMEAU Carla

France, 24
carla.lhommeau@gmail.com

Diplômée d'un Master en Urbanisme et aménagement (études urbaines), j'ai été amenée à questionner la place prise par l'eau, à travers le risque torrentiel et d'inondation dans les imaginaires et les consciences des habitants. Désireuse de poursuivre sur cette thématique, je contribue aujourd'hui au développement d'outils de médiation pour le projet Waterwise, dans le cadre de la conception de stratégies d'adaptation aux vulnérabilités hydriques sur les têtes de bassins versants alpins.



TRAMIER Amélie

France, 24
amelie.tramier@laposte.net

J'ai habité et étudié la grande majorité de ma vie le long de la Seine, entre Elbeuf, Rouen et Le Havre ; j'envisage d'ailleurs de faire mon PFE sur l'architecture contre la chaleur en bordure de Seine. J'ai eu l'occasion de faire deux Erasmus et un long voyage en train qui ont intensifiés mes volontés d'échanges internationaux. Finalement, je suis convaincue par l'action collective pour faire évoluer les choses, ce qui se traduit entre autre par mon engagement bénévole associatif.



L'ÉQUIPE DES ATELIERS



SILVA URDANETA Silva

France

Architecte

Co-pilote

cesarsilvaurdaneta@gmail.com

Architecte diplômé de l'École Spéciale d'Architecture et titulaire du DES « Architecture des milieux », il mène actuellement une recherche par le projet au Laboratoire de recherche en projet de paysage de l'ENSP, où il s'intéresse aux potentialités écologiques de la vallée de la Seine amont en contexte métropolitain. Fort de treize ans d'expérience au sein de l'agence Hamonic+Masson, il conduit aujourd'hui une pratique de maîtrise d'œuvre engagée sur des programmes à forte dimension écologique et territoriale, au croisement de l'expérimentation et du projet.



CHATAIGNER Laura

France

Urbaniste

Co-pilote

laura.chataigner@laposte.net

Laura Chataigner est urbaniste, doctorante en géographie et scénariste de bande dessinée. Ses recherches portent sur les transformations territoriales et les formes d'habiter liées à l'eau. En parallèle, elle développe des projets de recherche-crédation associant photographie, écriture et bande dessinée. Ses expériences de terrain, en France et à l'international, nourrissent une approche sensible des territoires, attentive à la manière dont les usages, les récits et les imaginaires participent à leur transformation.



VALENZUELA Veronique

France / Chili

Géographe

Directrice des Ateliers

veronique.valenzuela@ateliers.org

Je suis géographe spécialisée en environnement et urbanisme, avec une formation en coopération. Je me suis toujours intéressée aux questions sociales et urbaines des grandes villes, d'abord à travers la récupération de la mémoire urbaine et l'étude des mécanismes d'exclusion et de ségrégation socio-spatiale. Mon expérience personnelle m'a permis de découvrir et d'étudier les dynamiques urbaines et sociales de l'Amérique latine, de l'Afrique et de l'Europe. J'ai travaillé dans des institutions publiques et des associations, et je suis active au sein des Ateliers depuis 2010 en tant qu'assistante pilote, participante, coordinatrice, chef de projet, directrice de projets et directrice. J'ai participé à l'organisation des ateliers en Mauritanie, Maroc, Mexique, Guyane, République centrafricaine, Côte d'Ivoire, Burkina Faso, Ouganda, Albanie, Afrique du sud, La Réunion, Inde, Cameroun, Mayotte, ainsi que de nombreux ateliers à Cergy.



BROCHARD Simon

France

Géographe

Directeur des projets

simon.brochard@ateliers.org

Géographe, urbaniste et historien, je m'intéresse aux représentations de la ville et à l'évolution de nos modes de vie. J'ai travaillé dans un collège en tant que professeur adjoint d'histoire et de géographie, mais j'ai passé plus de temps ces dernières années à organiser et animer des ateliers urbains internationaux, impliquant des acteurs locaux et internationaux autour de questions urbaines et territoriales complexes. J'aime aussi faire de la musique et du vélo.



BAYLE Victoire

France

Chargée de communication et management

victoire.bayle@ateliers.org

De formation marketing, j'ai voulu allier mon intérêt pour l'Economie Sociale et Solidaire, l'écologie, les modes de vie durables et les voyages avec mon parcours professionnel. Au sein des Ateliers, j'en apprend énormément sur le domaine de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme, en réponse aux défis environnementaux actuels. En dehors du travail, j'apprécie passer du temps dans la nature, partir à l'aventure et découvrir le monde.



TRIVIN Clotilde
France
Assistante pilote
trivinc@hotmail.fr

Géographe urbaine et culturelle, docteure en géographie, je m'intéresse à la fabrique matérielle et sensible des villes et aux politiques qui façonnent leurs transformations. Mes recherches interrogent les politiques urbaines à travers les géographies de l'architecture, les transformations post-industrielles et les futurs des espaces portuaires, avec une attention particulière aux contextes post-socialistes. Aux Ateliers, je poursuis cette approche par l'écoute et l'arpentage des territoires, en approfondissant mes réflexions sur l'eau et les relations plus qu'humaines.

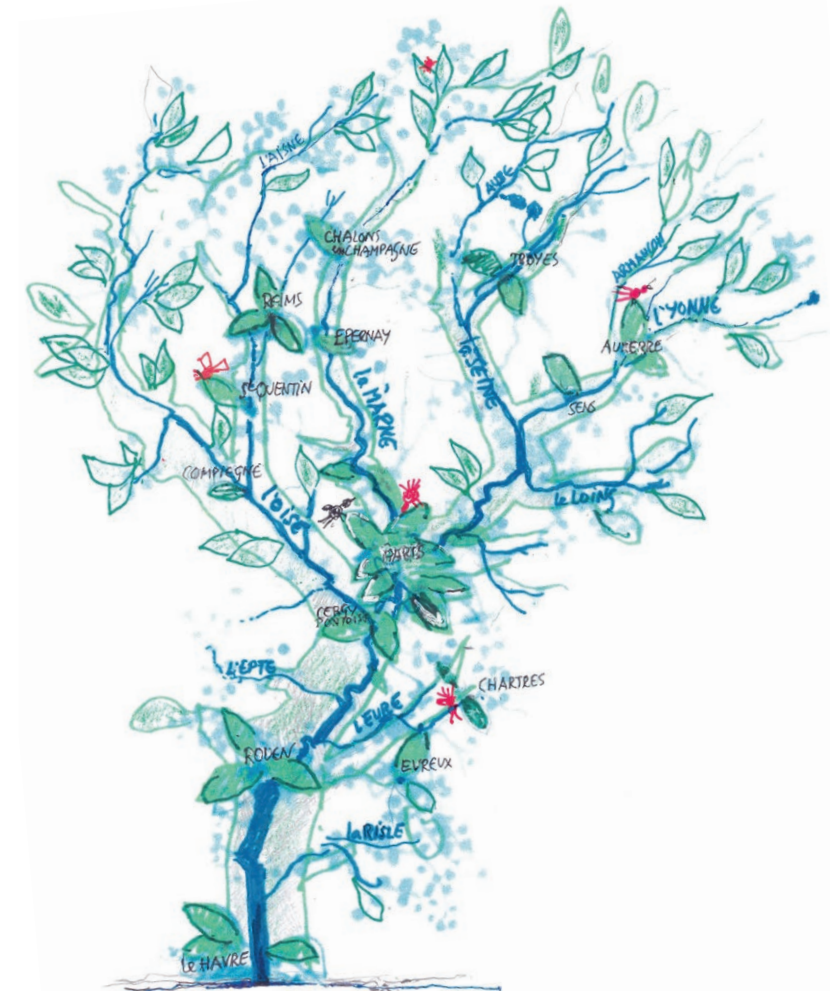


ZAPATA Marilou
France / Chili
Assistante logistique
zapatamarilou@gmail.com

Urbaniste récemment diplômée, je suis intéressée par les dynamiques sociales dans la ville. Après un stage aux Ateliers à l'été 2024, où j'ai appris à connaître la méthode de l'atelier francilien, je voulais absolument faire partie de l'expérience. Me voilà deux ans plus tard assistante pour l'atelier 2026, et très heureuse de pouvoir échanger avec des passionnés venus du monde entier pour réfléchir sur la ville ensemble.



TENZIN Lhakey
France - Assistante logistique
lhakey.tenzin@ateliers.org



06 CONTRIBUTION INVITEE



Vers des soutenances régénératrices naturoculturelles : le jardin métropolitain de la Seine

Chris Younès



Dans le contexte du dérèglement climatique et de l'épuisement des ressources, des écosystèmes et des personnes, les positionnements et les récits se multiplient en quête de régénérations et ressourcements. Dans cet horizon, les imaginaires et pratiques autour des soutenances s'avèrent cruciaux. Ces soutenances sont d'ordre environnemental, social et mental (Félix Guattari, *Les trois écologies*, 1989 : « L'écologie environnementale devrait être pensée d'un seul tenant avec l'écologie sociale et mentale, à travers une écologie de caractère éthico-politique »). Il est patent que les sociétés sont confrontées à des dévastations et exploitations mortifères, altérant l'habitabilité de la Terre (Baptiste Morizot et Laurent Neyret, *Liberté, dignité, habitabilité. Donner au siècle la valeur qui lui manque*, 2026). S'y ajoutent des pics de chaleur, sécheresses, inondations, submersions, feux hors norme. Les conséquences sont particulièrement néfastes pour les milieux habités, mettant en question les processus de métropolisation et une insatiable économie thermo-industrielle et financière, qui ne tiennent pas leur promesse en termes d'inclusivité, de partage et de responsabilité vis-à-vis des vulnérabilités individuelles et collectives de plus en plus criantes.

Basculement de l'avec et du « au milieu »

Les dérives sont nombreuses. Ainsi une certaine modernité est allée jusqu'à opposer l'être humain à la nature. Le passage aux Modernes a été marqué par une révolution scientifique portée au 17^e siècle par les grandes figures de la science mécaniste que sont Galilée, Bacon Descartes, Newton d'une nature en tant que système de lois, pouvant être manipulée et instrumentalisée, suivant le paradigme cartésien « comme maître et possesseur de la nature ». Dans son ouvrage *Par-delà*

nature et culture (2005), l'anthropologue Philippe Descola constate que parmi les 4 ontologies identifiées, uniquement le naturalisme qui domine en Occident depuis l'âge classique a opté pour une représentation objectivante dualiste, qui rompt la chaîne des liens et interdépendances entre les êtres humains (qui seraient seuls dotés d'une subjectivité, d'un esprit, d'une âme) et les autres êtres vivants.

À force de méconnaître comment tout est en échange et coévolution, c'est à un seuil critique que les sociétés sont confrontées. Des basculements s'imposent désormais : cultiver les relationnalités en se situant non plus « au-dessus » ou « au centre » mais « parmi », « avec » et « par le milieu » (Deleuze et Guattari, *Mille plateaux*, 1980). Repartir de l'existant, recycler, réutiliser, réparer, autant de réorientations majeures à l'encontre des attitudes de forçages consuméristes. Cette quête d'une nouvelle alliance (Illya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, 1979) s'accompagne d'une quête de convivance avec la communauté biotique. Il est alors question à l'heure de la technosphère de symbioses et synergies régénératrices entre dynamiques naturelles et anthropiques, que ce soit aux échelles des proximités ou aux échelles territoriales et environnementales. Régénérer, c'est non seulement rendre au milieu ce qui a été pris mais encore plus étant données les maltraitances déjà opérées. Et donc ne plus se comporter comme un parasite qui finit par détruire son hôte (Michel Serres, *Le parasite*, 1980 et *Le contrat naturel*, 1990) mais au contraire œuvrer à reconnaître et soutenir les conditions d'habitabilité (Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, 2018).

Renaturer, cohabiter pour soutenir des milieux vivants et solidaires en bonne santé

Comme l'indique l'étymologie latine du terme *natura*, « ce qui donne naissance, le fait de naître, ce qui présage de la chose », en écho avec le terme en grec ancien, *physis* dont la racine *phû* signifie « croître, pousser », le mot de nature désigne une puissance d'engendrement constamment en renouvellement. Déjà Aristote incluait dans la nature-*physis*, les éléments (à savoir l'eau, l'air, la terre et le feu) ainsi que la faune et la flore en leur devenir. Mais la nature comprend également les alternances des saisons, des jours et des nuits, de la naissance et de la mort, pris dans des co-cycles de transformation. La philosophe Isabelle Stengers, une des grandes penseuses de l'écologie, souligne que « la nature tient indépendamment des humains. Et la "manière", ou plutôt les manières, dont elle tient est ce qui demande attention [...] Nous pouvons être partie prenante de la manière dont cela tient, mais cela peut tenir sans nous » (*Résister au désastre*, Wildproject/Dialogue, 2019, p. 34 et 36).

Cette reconsidération de la nature comme soutenance primordiale, en sa permanence et impermanence, conduit à prospecter des scénarios de soutenances naturoculturelles, à même de durer et recommencer, hériter et inventer. Cela engage à considérer et faire tenir ensemble les puissances élémentales, biorhythmiques et transcalaires : les vastes échelles géographiques des milieux façonnés par la très longue durée ainsi que les micro-lieux, les situations habitantes et les mémoires individuelles et collectives. Ainsi en est-il de la capacité à prendre la mesure des biorégions indissociables de leurs fleuves, rivières et bassins versants, des sols,

énergies et matérialités biogéosourcées mais aussi des réadaptations des logements, infrastructures, espaces publics, mobilités, écoles, hôpitaux, selon des cultures de l'habiter dans lesquelles liberté, dignité, attachement, empathie, care, font boussole.

La figure du jardin

La figure du jardin est une figure métaphorique et initiatique particulièrement significative de lieux de ressourcements soutenant, aussi bien au niveau individuel que collectif, privé et public que local et global. Comme le formule Foucault : « le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde, puis c'est la totalité du monde » en 1967 dans sa Conférence au Cercle d'études architecturales (Michel Foucault, « Des espaces autres » in Dits et écrits, 1984). Métaphoriquement, le jardin exprime l'art même de vivre et de modifier un monde qui expose tout autant aux munificences qu'aux cataclysmes. En persan, le paradis se dit jardin et désigne un verger entouré de murs, où coulent rivières et fontaines. Dans la genèse, l'Eden, lieu de délices où Dieu plaça Adam et Eve après la création est comparé à un vaste jardin fertile enchanteur à la végétation luxuriante, peuplé d'animaux paisibles. Si le paysage paradisiaque varie beaucoup d'une culture à l'autre, la persistance d'un monde idéal donné puis perdu prend de multiples formes. Ses limites peuvent correspondre à celles d'un univers de petite taille comme à celles dilatées aux dimensions de la planète Terre. Gilles Clément parle de « jardin planétaire » (Le jardin planétaire : réconcilier l'homme et la nature, 1999), considérant que « la finitude biologique nous amène à considérer la biosphère comme ce nouvel enclos, c'est à dire la circonscription à l'intérieur de laquelle se joue la vie » (in « Le jardin pour la maison de l'homme », Chris Younès (dir.), Ville contre-nature, La Découverte, 1999, p. 255)

avec ses zones critiques. Dans de nombreux écrits, le jardin est positionné entre ressourcement et initiation. Ainsi avec Épicure qui fonde l'école du jardin en -301 à Athènes. Ce jardin devait permettre de trouver le bonheur, c'est à dire atteindre la sagesse, requérant pour cela de « vivre en accord avec la nature ».

L'art des jardins est d'abord une école du temps puisque particulièrement soumis à l'impermanence et à l'engendrement, qui fait apparaître et disparaître ce qui a été semé ou planté. Tout y renvoie à des attentions et des transformations. L'expérience en est à la fois physique, sensible, émotionnelle et mentale. Dans la tradition des jardins à travers les continents, est exaltée la double alchimie du sensuel et du spirituel, du travail et de la contemplation, dans une proximité charnelle existentielle. L'attrait qu'exercent les jardins est relancé par les rebonds amorcés par les stratégies de permaculture, de phytoremédiation et de subsistance. Campagnard, de quartier ou métropolitain, le jardin peut constituer un antidote ressourçant, engageant les prises en compte des éléments, des rythmes des saisons, des coexistences animales et végétales ainsi que la prégnance du temps autant que le pouvoir des gestes répétés. Avec la jubilation de se retrouver, malgré tout, quelque part, et de maintenir à distance, un moment du moins, les forces du chaos par des gestes attentionnées pour refaire monde en cohabitant mieux.

Imaginaires et pratiques de soutenances

De multiples voix s'élèvent en vue de promouvoir des cultures de soutenances. Ainsi le pédiatre Winnicott a-t-il mis en évidence l'importance du portage physique et psychique du nourrisson (Holding and interpretation, 1986) ; la psychanalyste Anne Dufourmantelle fait quant à elle l'éloge de la douceur comme

force humaine d'accompagnement des situations de vulnérabilité, notamment les passages que sont la naissance et la mort (Puissance de la douceur, 2013). L'écrivaine de science-fiction Ursula K. Le Guin invite à récolter, cueillir, et à privilégier le contenant, sac ou besace plutôt que le gourdin ou la lance. « Il y a encore des graines à cueillir et il y a encore de la place dans le sac des étoiles » écrit-elle dans Théorie de la fiction panier (1986).

Face au caractère critique des conditions d'habitabilité, il importe dans la fabrique des milieux habités, à la fois de s'accorder aux rythmes de la nature, aux autres et à soi-même en activant les puissances du prendre soin qui soutient versus les volontés de domination. En éveillant les sensibilités, solidarités et sollicitudes (cf. la notion d'humanité dans le film Soudain, 2026), il s'agit encore et encore de se tenir au monde et de faire tenir ensemble des cohabitations et coexistences naturelles par de nouveaux scénarios de soutenance matériels et spirituels.

07

L'ATELIER EN IMAGES



